

# VAREUX MAUVES

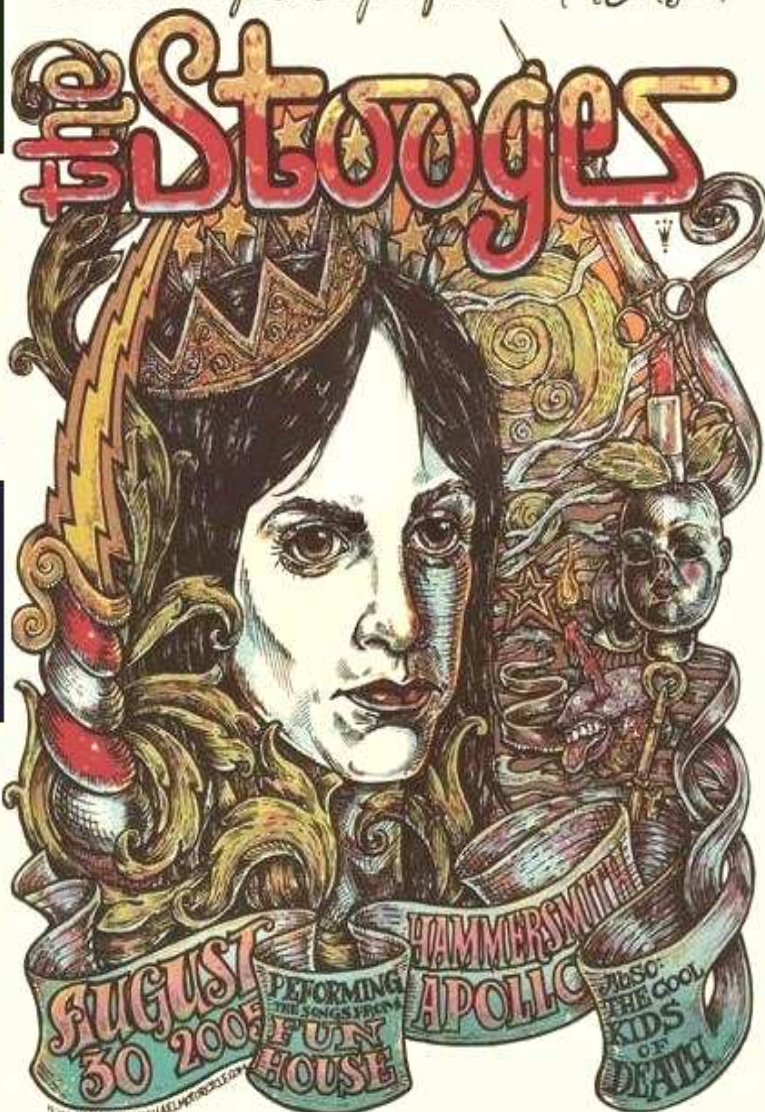
entretien avec Christian Décamps  
du groupe français Ange

LA STORY DE GRATEFUL DEAD

FOLK:

Jackson O. Frank

ATP Concerts presents as part of the Don't Look Back Series



The Stooges :

Le retour gagnant des  
sauvages de Detroit?

Progressif:

Harvey  
Mandel

Psyché:

DOUGLAS FIR  
Hard Heartsin'g

Tour de table  
sur le piratage

SWINGING LONDON

Le coin des  
collectionneurs!

Krautrock:

Edge of Time

L. BUCKINGHAM,  
OZZY OSBOURNE,  
AMERICA & PATTI  
SMITH : LE RETOUR

ROCK FRANÇAIS :  
LES 5 GENTLEMEN

N.1 - Juillet 2007



LES OBJETS  
DISCOGRAPHIQUES  
TRÈS IDENTIFIÉS

Cinéma... Nanars & Rock'n Roll

PSYCH-OUT

Plus la rubrique  
de l'île déserte et  
beaucoup d'autres  
chroniques...





Certaines certitudes vous restent longtemps. Vous pouvez en faire ce que vous voulez, mais leur portée est incommensurable. Ainsi, moi qui rédige ce premier édito, très tôt je me suis dit que sur cette planète, rien ne me convenait vraiment. Je voulais des valeurs fiables, surtout pas des idées toutes faites. Et quelque chose qui serait mien, inaliénable, une seconde peau. Le truc introuvable, quoi !



Sauf, peut être, dans mes disques. Là, on sentait de la vie, de la profondeur de champs, des humeurs non prédigérées. Un produit brut, à ingérer tel quel, juste pour voir ce qui allait arriver. Hanter le disquaire local devenait une raison d'exister. Bref, le mauvais chemin.

Mais voilà, dans mon bled, j'étais bien seul avec toutes ces vibrations dans ma tête.

Préférer Keith Richards ou les New York Dolls à ses révisions, parce que ces trois accords gras et basiques sentaient le frais, soufflaient un air plus chaud qu'à l'habitude... Ce monde-là m'attirait, me parlait un langage simple que je pouvais comprendre. *Sticky Fingers*, *Heroes*, *Quadrophenia*... Mes classiques, ma pléiade.

Le temps a passé, la musique a pris définitivement le dessus, et Internet s'en est mêlé. En me connectant sur un forum pris au hasard, j'ai enfin trouvé ma tribu. Des gens aussi fous que moi. Obsédés, possédés par une seule chose : entasser des disques, en écouter autant que possible. Et peut-être encore plus.



Keith Richards a dit un jour « J'ennuie tous les gens que je connais, et tous les gens que je connais m'ennuient ». Il fallait bien Mister Rock and Roll pour décrire les masochistes audios que nous sommes, que nous revendiquons être. Nous qui concrétisons, maintenant, notre psychose sur papier.

Saints, Radio Birdman, Johnny Thunders, Nick Drake, Pink Fairies, Stooges, Mike Wilhelm. Ajoutez vos héros aux miens !



(Cet édito est humblement dédié à Robert Johnson et Hunter S. Thompson, pour leur vision déglinguée et leur goût de l'ultime.)

## Sommaire!!

- 3 **Folk**  
Jackson C. Frank
- 7 **Psychodelia**  
Sacred Mushroom / Douglas Fir / Glass Family
- 13 **La story de**  
Grateful Dead
- 24 **Progressif**  
Harvey Mandel
- 26 **Retour**  
Lindsey Buckingham / Ozzy Osbourne / America / Patti Smith
- 29 **The Stooges**
- 33 **Entretien avec**  
Christian Décamps
- 37 **Soul**  
Introduction à la Soul Music
- 39 **Rock français**  
Les cinq gentlemen
- 41 **Krautrock**  
Introduction au Krautrock
- 43 **Objets discographiques très identifiés**  
Obsolete / Discographie commentée de Rory Gallagher / Pavlov Dogs / Grinderman / Purple Image
- 51 **Je t'aime... Moi non plus!**  
The Deviants – Ptooff!
- 55 **Collectors**  
Ep Swingin London
- 65 **Tour de table**  
Le piratage
- 73 **Rubrique cliché**  
L'île déserte
- 77 **Cinéma... Nanars & Rock'n Roll**  
Psych-Out
- 79 **La relève**
- 82 **Le coup de gueule**  
R.I.P. Industrie du disque
- 83 **Crédits**

Contactez notre rédaction pour la rubrique courrier :  
[courrier@rock6070.com](mailto:courrier@rock6070.com)



## Jackson C. Frank : Le blues gagne la partie



**L**a vie est une enfant de chienne ! Le 2 mars 1943, elle s'est penchée sur le berceau de Jackson C. Frank, lui a fait don d'un talent inouï pour la musique, et le lui a fait ensuite payer en lui allouant un destin si misérable qu'il a dû lui en vouloir à mort de l'avoir mis au monde ! Il avait onze ans quand cette salope lui a asséné son premier coup bas. Jackson vivait alors à Cheektowaga, dans l'état de New York. Ce qu'il préférait de l'école, c'était les cours de musique qui se donnaient dans une petite annexe toute de bois bâtie. Ce jour-là, elle a flambé, emportant dans sa mort 18 gamins. Jackson a survécu à ce massacre, mais les sept mois de calvaire qu'il passera à l'hôpital et les cicatrices tant physiques que psychologiques qu'il en gardera lui auront peut-être fait regretter parfois de ne pas avoir ajouté ses cendres à celles de ses petits camarades en ce jour maudit.

Sa bataille contre le désespoir, il l'aura gagnée grâce à cette guitare que l'un de ses professeurs lui a apportée pendant sa convalescence. Jackson avait déjà une voix d'une beauté et d'une pureté rares. Il a vite appris à

l'habiller d'accords. Et il a perfectionné plus tard son jeu lorsqu'il a pu convaincre sa mère de lui acheter une guitare électrique, une Gretsch Streamliner avec laquelle il pouvait s'éclater en reproduisant les chansons d'Elvis, sa grande idole. Cet Elvis qui n'aura pas su que l'inspirer, mais lui aura aussi offert l'un des plus beaux moments de sa vie, de ceux dont il se sera probablement souvenu quand, tout au fond du gouffre, il aura cherché désespérément une image à laquelle se raccrocher. Elle s'est imprimée dans sa mémoire quand il avait 13 ans. Sa mère l'a emmené visiter Graceland. Si Jackson caressait l'espoir d'entrapercevoir le King, celui-ci l'aura comblé bien davantage en allant à sa rencontre et en l'invitant à entrer chez lui.

À 16 ans, Jackson se lance dans le rock'n'roll avec un pote. Puis se découvre une passion dévorante pour le vieux folk, particulièrement celui chanté pendant la guerre de sécession. Peu de temps après, il fait la connaissance de John Kay, futur chanteur de Steppenwolf, et hante avec lui les clubs où se produit la scène folk locale. Révélation ! Il sera chanteur. Ou journaliste, si chanter ne le mène à rien. Il s'inscrit alors au Gettysburg College, mais laisse finalement tomber l'idée de se lancer dans les études lorsqu'un coup du sort le dédommage pour ce qu'il a enduré enfant. Il a 21 ans quand il perçoit 100 000 \$ d'une compagnie

d'assurances, une véritable fortune dans les années 60. Ne sachant que trop bien à quel point la vie peut être éphémère, Jackson décide d'en claquer le maximum, là, et s'achète immédiatement une Jaguar.

Avec Kay, il roule jusqu'au Canada, traîne dans les clubs de Toronto et y fait la connaissance de quelques musiciens qui, comme eux à ce moment-là, s'illuminent au son du blues de John Lee Hooker et de Muddy Waters. Mais Jackson ne s'enflamme pas que pour la musique. Il aime aussi les bagnoles. Il lit dans un journal que les ventes d'automobiles les plus alléchantes se font à Londres. Il ira donc en Angleterre !



C'est au cours de son voyage en mer que Jackson C. Frank compose sa toute première chanson. Celle qui l'immortalisera, qui sera reprise encore des décennies plus tard par des jeunes musiciens qui le découvriront et seront foudroyés par le génie exceptionnel de ce gars méconnu. Dans *Blues run the game*, Jackson se raconte, étale le bleu de son mal à l'âme, le noie dans l'alcool et le dépeint de cette voix si incroyablement mélancolique et douce qui caresse ces mots :

*When I ain't drinking, baby,  
You are on my mind,  
When I ain't sleeping, honey,*

*When I ain't sleeping, Mama,  
When I ain't sleeping  
Well you know you'll find me crying.*

Arrivé en Angleterre au milieu des années 60, Jackson C. Frank découvre rapidement un monde plus fascinant encore que celui des bagnoles qui l'avaient attiré sur le vieux continent. Le Swinging London fourmille alors de jeunes musiciens folks pour lesquels l'excentricité est socialement acceptable. Le contraste avec l'Amérique rigide que Frank laisse derrière lui est si saisissant qu'il en est euphorique. Il se lie vite d'amitié avec trois musiciens, Al Stewart, Art Garfunkel et Paul Simon. Ce dernier, totalement subjugué par ce qu'il entend lorsque Jackson lui joue quelques-unes de ses chansons, lui propose sur le champ de produire son premier album, ce que son compatriote accepte bien sûr sans une seconde d'hésitation. Al Stewart, qui a assisté à l'enregistrement de l'unique disque de Jackson C. Frank en compagnie de Simon et de Garfunkel, racontera plus tard que le musicien doutait tant de lui et était si nerveux qu'il demanda qu'on le cache derrière un écran pour que personne ne puisse le voir chanter. « C'était assurément la session d'enregistrement la plus étrange que j'aie connue, ajoutera-t-il. Quand Paul disait « ok, on y va », il y avait d'abord deux ou trois minutes de silence absolu. Puis émergeaient cette voix et cette guitare magnifiques... »

L'album séduira grandement la communauté folk du Swinging London. John Peel le fera même jouer souvent lors de sa légendaire émission de radio à la BBC. La réaction des auditeurs est si fulgurante que Peel se décide à inviter Jackson à venir chanter en direct. La télévision emboîtera le pas, ce dont il ne reste malheureusement que trop peu de témoignages visuels.

En ce Londres de 1965, Jackson fait également la connaissance d'une jeune infirmière de 19 ans, Sandy Denny. Elle est aussi peu sûre d'elle qu'il l'est lui-même. Ils se lient d'amitié, puis s'aiment rapidement. Quand Sandy s'essaye à interpréter les nouvelles chansons de Jackson, il sait que son avenir ne peut être ailleurs que dans la musique. Il la persuade de laisser tomber son emploi pour se plonger corps et âme dans le folk. C'est devant lui, en privé, qu'elle interprétera *Who knows where the time goes* et *Fotheringay* pour la première fois.

Jackson C. Frank fascine le public et les artistes d'alors autant par sa musique que par cette belle extravagance derrière laquelle il cache son manque d'assurance. Si Nick Drake, Bert Jansch et quelques autres reprennent ses chansons en les enregistrant chez eux ou en les jouant en concert, Al Stewart se souvient encore de ces tenues délirantes que Frank se plaisait à porter, de cette volonté manifeste qu'il avait de dépenser tout l'argent qu'il possédait, peut-être parce qu'il l'associait à l'incendie dont il trimballait toujours les séquelles psychologiques.

Frank savoure à peine son succès en terre anglaise que Londres devient déjà incontournable pour les musiciens folks qui commencent à se faire nombreux à débarquer de leur lointaine Amérique, diluant ainsi l'intérêt des mélomanes qui ne savent plus qui aller voir en concert de Bob Dylan, John Baez, Tim Hardin, Ramblin' Jack Elliot ou tellement d'autres fraîchement arrivés. Jackson les accueille tous à bras ouverts, paye le repas aux plus fauchés, introduit ses compatriotes musiciens auprès du propriétaire du club le plus fréquenté par les amateurs de folk, Les Cousins. Jusqu'en 1967, il

attire lui-même des foules nombreuses à ses concerts.

Mais 68 marque le début d'une désillusion qui le plongera dans une dépression dont il ne se relèvera jamais. Il compose difficilement de nouvelles chansons. Elles reçoivent un accueil tiède de la part d'un public qui se laisse porter aveuglement par un courant musical qui s'éloigne du folk introspectif pour s'ouvrir au hard rock. Jackson comprend alors que son rêve d'enregistrer un deuxième disque sera d'autant plus irréalisable qu'il apprend que les ventes de son premier album n'ont jamais décollé en Amérique. Sa maison de disques le lâche. Ruiné, déprimé, il se décide à retourner vivre aux États-Unis. Là, à Woodstock, il dirige un journal local pendant quelques années. Mais ce chien de destin s'acharne encore sur lui, cassant l'union qu'il formait avec un mannequin anglais, lui enlevant le fils qu'elle lui avait donné, atteint d'une fibrose kystique dont il meurt. Jackson, brisé, s'effondre. On l'hospitalise.

Sa descente aux enfers durera jusqu'au début des années 90. Inhumainement longtemps, il errera d'une institution psychiatrique à l'autre. Quand il n'y sera plus le bienvenu, il végètera dans la rue, triste clochard que plus rien ne distingue d'un autre. En cette sombre époque où l'on ne sait pas faire la différence entre la maladie mentale et la dépression sévère guérissable, on lui colle l'étiquette de schizophrène paranoïaque, on le bourre de médicaments, on noie son âme et sa créativité dans des substances chimiques. Puis vient un miracle tardif ! Il s'appelle Jim Abbott, il est un passionné de musique et flâne dans une boutique de disques d'occasion. Là, il tombe sur un vinyle d'Al Stewart, son célèbre *Year of The Cat*. Sur la pochette, il déchiffre ces



quelques mots écrits à la main :  
« Regards to Jackson. The Blues Run The Game. Al ». Intrigué, il demande au vendeur s'il comprend ce que ça veut dire. Celui-ci lui répond que le Jackson d'Al est un clochard qui vient parfois lui revendre des vieux disques qu'il trouve çà et là. Abbott part à sa recherche, ne le trouve pas, et finit par oublier la dédicace pendant quelques années.

Jusqu'à ce que sa curiosité soit de nouveau piquée lorsqu'il s'achète l'album *So Clear* de John Renbourn dans lequel il trouve une reprise de *Blues Run The Game*. Et lorsqu'il lit le nom de Jackson C. Frank dans une biographie de Paul Simon. Il demande alors à un professeur avec lequel il partage sa passion pour le folk s'il a déjà entendu parler de ce mystérieux musicien. Étrange coup du sort... Ledit professeur connaissait personnellement Jackson C. Frank qui venait de lui envoyer une lettre dans laquelle il le priait de l'aider à quitter New York et trouver un endroit où loger à Woodstock. « Te sens-tu prêt à venir en aide à un chanteur folk possédé par la malchance ? », demande-t-il à Abbott.

Il l'est ! Il prend contact avec Jackson, l'aide tout d'abord à trouver un endroit où dormir, puis vient lui rendre visite pour la première fois. S'il n'avait jamais rien vu d'autre de lui qu'une photo datant des années 60, il a un choc monumental en découvrant ce gros monsieur dont il racontera plus tard qu'il lui faisait penser à Elephant Man. « Il n'avait rien. C'était tellement triste !

Il sortait juste pour manger et retournait à sa chambre. J'en avais les larmes aux yeux. Je le retrouvais quinquagénaire, et tout ce qu'il possédait était une vieille valise et une paire de lunettes cassée. »

Avec l'aide d'Abbott, qui parvint à lui faire obtenir des droits d'auteur sur son seul album, réédité dans les années 70, Jackson part s'installer à Woodstock. Mais auparavant, le destin s'acharnera une fois de plus sur lui. Alors qu'il est assis dehors, tranquille, un dingue lui tire une balle dans l'œil gauche, l'éborgnant sans raison.

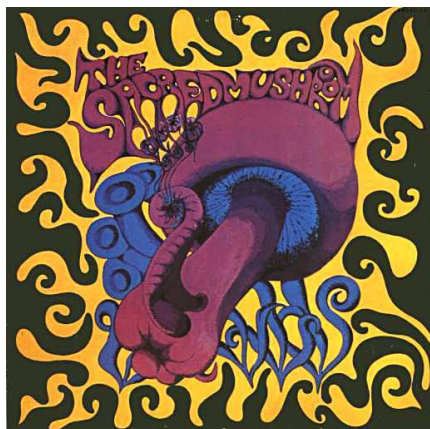
Jackson C. Frank vivra quelques années moins malheureuses jusqu'à ce que son cœur le lâche, le 3 mars 1999, le lendemain de son 56e anniversaire. Lourdemment handicapé par des années à dormir dehors, obèse, gros fumeur, avec une balle toujours logée dans l'œil, la bienveillance d'Abbott n'aura pu le sauver d'un départ précoce. Aujourd'hui, nombreux sont les jeunes artistes qui, comme Counting Crows ou Eddi Reader, le découvrent et reprennent ses chansons. Veulent en connaître davantage sur ce musicien exceptionnel. Prennent connaissance de ce destin sordide qui fut le sien. Et se disent que la vie est vraiment une enfant de chienne !

**Béatrice André ■**

## **Discographie**

- Jackson C. Frank (1965), EMI Columbia 33SX 1788
- Blues Run The Game / Can't Get Away From My Love (1965), Columbia DB 7795
- Jackson Again (1978), B&C Records.

# PSYCHEDELIA



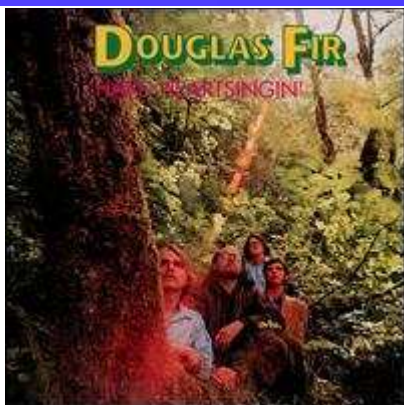
The Sacred Mushroom — The Sacred Mushroom (1969)

« Le champignon sacré » ? Ça ressemble à un canular, mais ça ne l'est pas. Ce qui est étonnant, c'est que les musiciens viennent de Cincinnati (Ohio, précisément d'une banlieue nommée Hyde Park), « the exact place from which the rich-blundering-narrow-minded-owner-of-the-non-essential-producing-factory came », comme le dit l'auteur inconnu des notes de la pochette de l'édition originale (Parallax). Pas vraiment le lieu idéal pour des fantaisistes vivant en tribu dans une grande maison et joignant leurs ressources pour produire leur album.

Même s'il est fluctuant, le noyau d'origine, vers 65-66, serait : Fred Fogwell (guitare rythmique), Danny Goshorn (chant), Larry Goshorn (première guitare), John Stewart (basse), Doug Hamilton (batterie), Rusty York (harmonica); ils se font d'abord connaître sous le nom de Magic Mushrooms.

A priori, on se dit que le contenu de leur unique LP doit être à l'image du contenant, volubile, irisé, labyrinthique... Bernique! C'est du blues, allègre, fringant, passementé de pop. Tous les titres défouaillent carracho, notamment le dernier, *Lifeline*, influencé par Cream, avec trois guitares riffant en cascade, mais aussi *You won't be sorry*, frappant d'estoc et de taille, et *Catatonic lover* doté d'une wah-wah funky et limailleuse. Résolument blues, il y a *All good things*, lardé d'harmonica, piqué de guitares piaillantes, et *Mean old world*, rhythm'n'blues chahuteur et tellurique — qu'interprétait déjà Floyd McDaniel et Lowell Fulson —, lui aussi farci d'extasiés soli. Et puis, il y a la merveille, *I'm not like everybody else*, les Kinks transfigurés: moult guitares tressant leurs sons argentins, basse vrombissante, voix étincelante de Danny Goshorn, frappe sagace et diffractée de Doug Hamilton. Il faut le dire ce *The Sacred Mushroom* est une œuvre jouissive. Jouissive parce que sans prétention, les musiciens ne placardant pas leur science, mais communiquant leur ardeur et leur énergie. Jouissive, parce que symptomatique de cette année 69, débraillée, révoltée, où les disques sont « à jouer très fort », où il est opportun de « prendre son pied ». À ranger entre le premier Pacific Gas and Electric et le premier Allman Brothers Band.

Réédition CD Akarma 2002



Douglas Fir — Hard Heart Singin'  
(1970)

*«Do you see the rich man and all his  
money, all?  
Do you think his money can buy him  
happiness?  
Or this days always be sunny?  
Go and get a smile, go around the  
world  
Get a smile, go around the world  
Do some hard heartsingin'  
Do some hard heartsingin'»  
(Hard Heartsingin')*

Line-up :

Douglas A. Snider (batterie et chant)  
Richie Moore (guitare)  
Tim Doyle (orgue et piano)  
Bruce Bye (basse)

Encore l'un de ces groupes valeureux, illustrant son talent par un unique LP, en l'occurrence *Hard heartsingin'*, paru en 1970. Son nom est celui d'une variété de pin que l'on trouve près des Montagnes Rocheuses, ainsi que sur la côte du Pacifique: un choix inéluctable pour des musiciens venant de Portland (Oregon), dont le chanteur porte ce pseudonyme. Leurs débuts remontent à 1967, Snider, Richie Moore et Tim Doyle officiant alors sous l'appellation de The Sun Trio.

Leurs compositions unissent soul et blues à la manière de Steppenwolf et

baignent dans une atmosphère envoûtante et solennelle. La voix de Douglas A. Snider possède les mêmes intonations que celle de John Kay, l'orgue est un orgue Hammond, épais, florissant, chaleureux, la guitare émet ce son tordu et plaintif du plus jouissif des instruments, la batterie est vigoureuse, précise, éloquente; s'ajoutent des cuivres, du piano, du hautbois, de la flûte, du violon et du violoncelle, notamment pour quatre titres superbement orchestrés.

Dans les notes de pochette de la réédition Gear Fab, Snider évoque les efforts des musiciens pour s'offrir des séances de studio: leurs cachetons dans les "meat market bars" en plus de leur boulots quotidiens — Snider est bûcheron, Doyle ouvrier sur les chantiers, Moore camionneur. Deux amis, ingénieurs du son, Mike Carter et Russ Gorsline, vont les aider à concrétiser leurs espérances...

« Ils nous allouèrent du temps en studio, et quand nous ne pouvions pas payer, ils égarèrent la facture dans un tas de papiers ». Ainsi mettent-ils en boîte un matériel suffisant pour démarcher les compagnies de disques. Snider vend sa moto et prend un aller simple pour Hollywood...

« De nombreuses heures passées à battre le pavé et essuyer des refus » jusqu'à ce que, par hasard, il rencontre, dans un ascenseur de la tour de Sunset Vine, « l'un des arrangeurs les plus connus de Hollywood » ? Cet homme providentiel le présente bientôt aux dirigeants de MGM/QUAD Records, et... « Magique! un contrat fut conclu immédiatement, les factures payées, et Bruce Bye fut délégué à la basse ».

Les morceaux sont simplement mixés et « adoucis », et une goulante



tapageuse, *Smokey Joe*, est missionnée en avant-propos. Éminemment soul, éperonnée par une batterie opulente et combative, un piano boogie-woogie, une guitare acide et distendue, elle se voit bienveillée par les DJs et propagée par la TSF. Elle va également figurer sur l'album, recommandable à plus d'un "titre", ceux que voici:

*Hard heartsingin'*, placé en intro, berçant comme la houle, obsédant, capiteux, serti d'un urticant mais pigritieux solo de guitare.

*Jersey Thursday*, reprise sensuelle et volubile du péan de *Donovan*, toute chamarrée de hautbois, de violons et de chœurs glorieux. Elle fait partie de ces quatre titres «superbement orchestrés», avec:

*Moratorium waltz*, harnaché de cuivres, étayé d'une frappe acérée, d'un orgue tumultueux et de miroitements jazzy.

*Coming back home*, où s'égrènent de suaves accords de guitares, soupire un violoncelle et vibre l'éclat d'une trompette.

*Tom's song*, d'une grâce et d'une langueur comparables, où viennent s'ajouter le doux zéphyr d'une flûte, des frémissements de baguettes heurtant le bord de la caisse claire, des roulements de toms basse.

*I didn't try*, plus rudimentaire, offre une couleur jazzy et un lyrisme religieux: «Haven't seen my people, Lord, since yesterday, Must have spread their golden wings, Lord, and flown away, If I did know better, better, I say I didn't try, try people».

Viennent ensuite les "répliques", les "resucées": *Early in the morning rain*, blues sombre et liturgique exploitant le

filon de *Hard heartsingin'*; *New Orleans Queen* et *21 years* s'alignant sur *Smokey Joe*. Le premier, bohème, grumeleux, surprend: l'on jurerait entendre un titre de *Steppenwolf*, alliage de *Don't step on the grass*, *Sam* et *Jupiter child*.

Le groupe tourne ensuite quelques temps... jusqu'à ce que le label capote! «That's showbiz, folks. But hey... we had a great time making these tracks, playing the 60's bars and groovin'. And by god, we sold the album even if we didn't get the big hit».

Douglas A. Snider s'oriente ensuite vers la production et la composition, travaillant pour des musiciens tels que Leon Russell, Willie Nelson ou Tom Jones. J'ignore le destin des autres.



Glass Family — Electric Band (1968)

«*This house is made of glass  
Come inside, watch it lasts  
We're storing love for our winter's day  
Come inside and with us play  
No need to hide in a house of glass  
Love can be seen and it's such a gas*»  
(House of glass)

*Glass Family* est un groupe dont la genèse et l'historique résistent à toute investigation. Ma seule source de renseignement demeure *Le rock psychédélique américain* de Philippe Thieyre. Par elle, je sais qu'il est originaire de Californie (peut-être de

Los Angeles?) et que ses musiciens, Ralph Parrett (vocaux, guitare), David Capilouto (basse, claviers) Gary Green (batterie, percussions), ont pu réaliser deux LP sur Warner Brothers: *Glass Family* en 1967, et *Electric Band* en 1968.

Je ne dispose que de ce dernier, produit par Richard Polodor (Steppenwolf, Iron Butterfly). Sur la pochette, on les voit poser devant une grande maison: une image qui laisse à penser que, comme beaucoup à l'époque, ils aient adopté un mode de vie communautaire; mais il se peut que ce soit juste une idée de marketing comme le suggère judicieusement Scott. S., un internaute américain: «My bet is that the band was one of the many who stalked Sunset Blvd. looking for gigs or anyone to listen to their music. Someone heard them, slapped the name on them to capitalize on the hippie commune thing and found some dirt bags and an old house and snapped the photo». — Je ne peux identifier personne (remarquez la poupée!).

Quant au patronyme, si curieux, un autre internaute indique qu'il pourrait être une référence au cycle de la famille Glass dont les histoires sont narrées dans les romans de J. D. Salinger: *Franny and Zooey* (1961), *Raise high the roof beam, carpenters* (1963), *Seymour: an introduction* (1963). Voilà pour la "biographie"!

Qu'attend-on pour rééditer cet album, l'un des plus fins et des plus élégants de cette flamboyante queue des sixties? Plus pop que psyché — Agorn surtout, pinkfloydien en diable —, il se distingue par une rêveuse nonchalance — l'exemplaire *Guess I'll let you go!* —, sans délaissier toutefois

quelques ferveurs "garage" — le fulminant *I want to see my baby*. Au programme donc: des mélodies suaves et sémillantes, de bizarres et rageuses "apostrophes", un orgue acide et fureteur, de la guitare sèche, de la fuzz, une rythmique efficace et subtile (d'enchanteresses percussions) et des textes évoquant souvent la liberté. Ralph Parrett signe, seul, toutes les compositions (excepté deux) et chante d'une voix saillante et claire. Détails:

A side:

1/ *House of glass*. Un riff plein d'allant, une basse feutrée, un piano vérécondieux, un orgue nasillard et facétieux, des chœurs patchouli et muézin, des percussions capiteuses, sporadiques, ainsi que deux guitares, l'une faséyante, l'autre prurigineuse, distillent une ambiance évoquant à la fois les Doors et "le grand canular de la banane" des Electric Prunes.

2/ *Born in the USA*. Du rhythm 'n' blues, lancinant, bien charpenté, avec un riff rappelant le *Jean Genie* de Bowie, une basse ronde, cogneuse, des plaintes d'harmonica, des pickings de guitare. «This is the story about where I was born and the things that are weighin' down». Les paroles énumèrent les méfaits d'une éducation dont il est urgent de se libérer: «Oh, but I got free right here in the USA., Forget what they told me and feeling good anyway!».

3/ *Once again*. «They haven't touched for nearly two years, She wants to ask him but she knows he will not hear, And the sun is saging in the sky, once again».

Une ballade mi "comptine", mi "boîte à musique", narrant l'histoire d'une épouse délaissée. Tout n'y est que miel et arc-en-ciel: la basse, caressante, tout en tapons, la guitare

mignotant ses arpèges, les fines percussions mêlant cymbale, caisse claire et derboukas, les nébuleux accords de l'orgue, la voix limpide de Ralph Parrett: «She keeps waiting for the day he finely lover, But doctor says "Don't worry men that are busy can't be lovers, It's the twenty eighth century, what's natural's forgotten", So she waits for something, for something».

4/ *Sometimes you wander (Henry's tune)*. Un autre appel à la liberté. De la pop, indolente et ensoleillée, caraïbe, papillonnante, déambulant sur un doux tapis de percussions, de crécelles, de picotis de guitare et de friselis de piano. «People have got to be free to do as they please, Free from possessings someone they've been told they want, We are one each other so why don't we scream it».

5/ *The means*. Étrange pop-song, pop-song, lente comme le rêve, savante comme la sève. La cadence frétille, découpée sur les cymbales, la basse cabriole, l'orgue délivre un chapelet de notes aigrettes sur un riff argentin de guitare, les chœurs chapechutent et s'éthérisent, les textes sont à la mesure, sibyllins et chimériques: «I'm a lover fey with chocolate icecream, I'm the rived maze in images in green, Who could forbid the automate dream, No one, it would be to mean, to mean...».

6/ *Do you remember*. Une ambiance daiquiri sous une paillote au crépuscule, quand les derniers rayons du soleil irisent le ciel de pâleurs nacrées, enrubanne ce madrigal que conduisent un piano débonnaire, une guitare cajoleuse, des congas veloutées, que paraphe une brume d'orgue et de vibraphone: «[I] never had a woman fit so well into my arms as you, my dear, You're sensitive too I know you did, You've got to hold your

worries and your foolish fears, Yeah, you turn, with your eyes you said to me "I never knew, Oh wah whoopee", do you remember ?... Do you remember?».

B side:

1/ *I want to see my baby*. Le titre le plus féroce, le plus vitriolant de l'album. Un tempo lourd et saturnien, un piano boogie-woogie disert et insistant, un harmonica pessimiste, une fuzz bourdonnante et térébrante, et Ralph Parrett hurlant comme un démon: «I don't wanna fly like Mary Poppins, I don't wanna hang up blue stockings, I don't wanna absolve with the man, I just want to see my baby, Faster as I can».

2/ *Lady blue*. Un rhythm 'n' blues charbonneux lanté d'orgue et de piano. Lady Blue a l'air d'une drôle de diablesse: «She can bring you down when you think you're up, oh, oh, Feed your horse and make you think that wine is in your cup, You know you've got a lot of nerves, to tell me about your secret cure, Lady Blue ain't the girl for you, oh, oh».

3/ *Passage # 17*. Pop popote qui roule sa bosse tractée par des accords bénédictins de guitare sèche, diaprée de lucioles psychédéliques: sanglades assidues, zinzinulantes clochettes, volutes d'orgues, moresques électriques, basse paradant comme un trombone. «Let the dream what you've been, You were under passage # 17, Take the time, use your mind, You learned every sign».

4/ *Mr. Happy Glee*. Une ambiance "Love In", bandeaux dans les cheveux, bâtonnets d'encens répandant des odeurs de benjoin, résonne dans cette exhortation au bonheur et à la liberté toute aquillaudée de mandoline, de



lointains cris guerriers et de frémissements de crotale. «Just try living, I think that you will see, The only one to lesson to is Mr. Happy Glee». Et un bonimenteur exclame: «Yes hopes when the threaters (?) of our happiness try to tell you their sadness, do not listen when they try to tell you that you can't dance and make love, shoot down their words, just remember the words of the most hippest, grooviest, cat that ever live, and that was love, love, love».

5/ *Guess I'll let you go*. Une aubade amoureuse, fraîche, alerte, nappée de slide et de derboukas, ponctuée d'intermèdes rêveurs, vagabonds comme le pollen, qui lui confèrent son charme et son étrangeté. «Oh but baby, didn't I tell you I would love you, Even if you love another man, I will love you just for you my love, And what other things that you may plan».

6/ *Agorn (Element of complex variables)*. Voici le morceau pinkfloydien — période *Saucerful of Secrets*: un instrumental, nanti d'une basse hypnotique et d'une batterie gyroscopique, où s'élèvent des clameurs tribales et lointaines, où fulminent une guitare coupante et un orgue acide.

À la fin, des bruits de verre brisé font songer au proverbe "People who are living in a glass house should not through stones"; quelque chose comme "Ceux qui prônent des règles se doivent de les respecter" où, plus familièrement "C'est l'hôpital qui se fout de la charité".

## Discographie

### ■ Singles:

1967 — Teenage Rebellion / ???  
(Sidewalk — label de Warner Bros)

1969 — Agorn / Guess I'll Let You Go  
(Warner Bros)

1969 Guess I'll Let You Go / David's Rap [Promo] (Warner Bros)

### ■ Albums:

1967: Glass Family (Warner Bros)

1968: Electric Band (Warner Bros)

Le premier album, invu, figure seulement sur la discographie donnée par Philippe Thieyre. Il en serait extrait *I'm losing you*, titre figurant sur deux compilations américaines: *Freak Out USA !* et *Filling The Gap* (à moins qu'il ne s'agisse du B side de *Teenage Rebellion* ?).

**Carcamousse ■**



*House of Glass* apparaît sur la compilation *Hallucinations*

# La story de



**L**orsqu'il est question d'un groupe décrit par tant de superlatifs chez les fans, et ce, sur toute une carrière, on ne peut en aucun cas passer à côté, cela mérite de poser l'oreille sur un disque. Le Grateful Dead n'ayant même pas donné 50 concerts en Europe, et moins de dix chez nous en 30 ans d'existence, on peut comprendre que le combo est plutôt méconnu ici. Un retour en arrière s'impose donc.

Le Grateful Dead n'a quasiment tourné qu'à domicile, aux USA, pendant trois décennies, remplissant les salles de fans dévoués et fidèles, les Deadheads. Le Dead est arrivé au bon moment en plein mouvement hippie et exactement où il fallait être : à San Francisco. Tout est là : des concerts de 2 à 3 h ou plus, de longues improvisations, des musiciens que l'on peut croiser dans la rue. Dès le début, le groupe laisse ses admirateurs enregistrer ses concerts.

Le voyage commence, les albums, le succès, les tournées, la drogue, les

amis, la « famille » du groupe toujours présente, des changements de line-up, des baisses de régime, mais au final, on tient là l'un des rares groupes de cette époque, sinon le seul, capable de remplir des stades autant durant les années 70, 80 que 90. Le secret ? Tout vient de l'échange, la fusion entre le groupe et son public. Aucun concert n'est pareil à un autre, tous les ans, le répertoire change, le son aussi. Et les improvisations, les jams par définition également. Le public répond donc présent à chaque fois. Le Dead jouant souvent au même endroit 2 soirs, voire 3 ou plus, une véritable petite ville s'installe sur les parkings, les fans n'ont pas besoin de grand-chose, du moment que le concert est bon, mais ils y emmènent tout sur place, et la sympathie et l'entraide règnent.

La communauté des Deadheads est énorme et supporte son groupe sans pareil. Le Grateful Dead est en tête d'affiche avec les Allman Brothers, The Band, les Who, devant Santana dans des lieux immenses, il y a les fanzines, les Tapers (ceux qui enregistrent les

concerts), les bouquins traçant tous les concerts avec toutes les statistiques possibles, les bandes dessinées, etc. Malheureusement tout a une fin, tout s'arrête à la mort de Jerry Garcia en 1995, un mois après la dernière date de la première partie de la tournée. Mais revenons un peu sur ce voyage...

## Les débuts du groupe

Tout commence en 1960. Jerry Garcia est un joueur de banjo, guitariste et fan de bluegrass. Il commence à jouer dans des groupes de Palo Alto. Sur son chemin, il rencontre Robert Hunter qui assurera un temps le rôle de bassiste. Les compères font partie de diverses formations et commencent à se faire connaître. Jerry fait aussi la connaissance de Ron « Pigpen » McKernan et, par la suite, de Bill Kreutzmann. Garcia est souvent fourré dans un magasin de musique de Palo Alto, joue du banjo toute la journée et donne des cours de guitare. Il y rencontre ainsi Bob Weir. En 1965, le groupe s'appelle The Warlocks et se fait une bonne réputation dans la région de Palo Alto. Un certain Phil Lesh vient les voir en concert, sympathise avec Jerry et devient leur bassiste en juin 65. Le succès arrivant doucement mais sûrement, le groupe enregistre quelques morceaux en novembre 65. Parmi eux, *Caution* et *I Know You Rider*. Quelques temps après, Phil trouve le nom Grateful Dead dans un dictionnaire. Le mouvement hippie débarque à San Francisco, notamment grâce à Ken Kesey avec son bus et ses Acid tests : des concerts qui durent le temps d'un trip sous LSD... Le groupe participe aux Acid Tests aussi bien musicalement qu'en ce qui concerne la prise de LSD. Jerry est ainsi surnommé *Captain Trip*. Le Dead fait la rencontre de Bill Graham, promoteur, qui les fait jouer à San Francisco. Dès ses débuts,

le groupe donne des concerts où les fonds sont attribués à des associations, et cela se fera près d'une centaine de fois. Au milieu de l'année 1966, le premier single du Dead est enregistré. *Don't Ease Me In/ Stealin'* est tiré à 150 exemplaires et uniquement vendu dans le quartier hippie de San Francisco, Haight Ashbury.

Le groupe et son staff s'installent au 710 Ashbury Street qui devient un repère pour se procurer des acides ou de l'herbe. Le 31 décembre 1966, il fait son premier concert du jour de l'an. L'idée de Bill Graham deviendra une tradition pour les années à venir.

Le 17 mars 1967 sort l'album éponyme avec *Viola Lee Blues, Morning Dew, Cold Rain And Snow* et *Cream Puff War*. Le tempo est rapide, le son typiquement psyché de l'époque. Le groupe a déjà de l'assurance. C'est le temps des festivals, Monterey, Human Be In et les salles combles de Winterland, et le Fillmore de Bill Graham. Fin 67, le groupe continue son ascension expérimentale en prenant un second batteur, Mickey Hart, proposé par Bill Kreutzmann lui-même. Peu de temps après, une partie du groupe est arrêtée pour possession de stupéfiants.

La nouvelle formation marche vite, le répertoire s'agrandit. Le deuxième album sort le 18 juillet 1968, il est composé de mixages de bandes *live* et studio et du fruit de beaucoup d'improvisations. *Anthem Of The Sun* est très expérimental et peu commercial selon Warner Bros. L'album compte tout de même *The Other One, Cryptical Envelopment* et *Alligator* où Robert Hunter appose son premier texte. En septembre 68, de nouveaux titres arrivent, mais la mésentente règne entre Bob et Pigpen... Un ami de Phil, Tom



Constanten vient aux claviers pour, entre autres, apaiser les tensions. Pigpen se retrouve soit aux congas ou au chant, et de temps en temps à l'harmonica.

Début 69, le groupe continue ses concerts et travaille en studio en vue d'un nouvel opus. Le Dead est la star de San Francisco. Il remplit aisément les salles et commence à bien gagner sa vie. C'est Lenny, le père de Mickey, qui prend le *management* en main. Le 20 juin 1969 sort *Aoxomoxoa*, moins expérimental que le précédent, mais plus travaillé. Il comprend les perles *Dupree's Diamond Blues*, *Doin' That Rag* l'étonnant *Mountains Of The Moon* avec Tom au clavecin et les bombes *St Stephen* et *China Cat Sunflower*. Le groupe est satisfait du résultat, mais c'est la période où Jerry revoie ses amis de son époque bluegrass de Palo Alto, et le reste du groupe est très influencé par des formations comme Crosby, Stills and Nash. Le côté folk/country émerge du Dead.

Août 69, le groupe est à Woodstock. Hélas ce fut pour eux quasiment un désastre... Il pleut énormément, ce qui pose de sérieux problèmes d'électricité. Le sol n'est que boue et la toile de fond de la scène fait office de voile. La scène glisse sur le sol... Le groupe jouera quand même.

Le premier live du Dead est dans les bacs le 10 novembre 1969, *Live Dead* donne un aperçu du groupe sur scène, on y retrouve *St Stephens* et surtout *Dark Star*. Morceau fétiche des musiciens et des fans, il laisse une large place aux improvisations. Cette version est d'ailleurs considérée comme l'une des meilleures. Fin 69, le Dead travaille sur des titres comme *Uncle John's Band* et *New Speedway Boogie*.



À la fin de l'année 1970, le groupe se sépare de Tom Constanten, trop différent des autres membres, bon en studio, mais discret sur scène. Tom est d'accord, et la séparation se fait en bon terme. À la Nouvelle Orléans, certains membres font l'objet d'une arrestation pour possession de drogue, mais cela se règlera vite et la tournée continue avec, en février, une série de concerts au mythique Fillmore East. En mai, le groupe entre en studio et vire le manager, Lenny Hart, en raison de diverses magouilles financières. Mickey est terriblement abattu et déçu. Le management se réorganise donc et le QG est installé à San Rafael. Il y restera des années.

À la fin mai, un concert est donné à Newcastle en Angleterre, le temps d'un festival pour commencer à se faire connaître en Europe. Juin 70, le Dead joue une série de concerts avec un set acoustique et deux sets électriques, principalement dans des universités. C'est l'époque des manifestations étudiantes. *Workingman's Dead* sort le 14 juin, très différent de ces prédécesseurs. La face country/folk est affichée avec *Uncle John's Band*, *High Time*, *Dire Wolf*. Signé à 99% Garcia/Hunter, l'album est épuré, simple mais rudement efficace, avec bien sur le génial *Casey Jones* pour le clore. Aussitôt, le groupe embarque pour le Festival Express : tournée canadienne avec, entre autres, Janis Joplin, The Band et Buddy Guy. Tout le monde voyage en train et chaque étape

donne lieu à un concert. L'ambiance dans les wagons y est bien sur très bonne. Satisfait de *Workingman's Dead*, le groupe retourne en studio d'août à septembre avec quelques titres déjà écrits. En novembre sort donc *American Beauty*, album souvent considéré comme le meilleur du groupe. Il se montre nettement au dessus du précédent, les arrangements sont parfaits, les harmonies vocales superbes. Que dire des sublimes *Box Of Rain*, *Sugar Magnolia*, *Truckin'*, *Ripple*, *Candyman* écrites principalement par Jerry ! L'année se termine par des concerts puisqu'il faut redresser les finances de l'ancien manager.

1970 est l'année la plus productive de toute la carrière du Grateful Dead avec 2 albums studios et 120 concerts. Début 71, Bob revoit son ami d'enfance John Barlow qui deviendra son parolier. De nouveaux titres arrivent ainsi. En février, une série de concerts est donnée à Port Chester, et Mickey ne la finira pas. Epuisé, fatigué et surtout toujours pas remis de la trahison de son père. Pensées suicidaires, sous traitement médical... Le groupe accepte son départ. Le staff du Dead, ou plutôt la famille comme on disait, s'agrandit et le groupe en profite pour faire une pause, sauf Jerry qui veut jouer en permanence. Il trouve donc d'autres partenaires de jeu.



Fin juin, le temps d'un week-end, le Dead fait un aller-retour vers la France

au château d'Hérouville pour ce qui devait être le festival d'Anvers sur Oise. Ce même mois sort *Historic Dead* qui est la suite de *Vintage Dead*, paru en octobre 70 sur un label dépendant de MGM. Malgré les méandres des contrats, cela nous donne quand même un aperçu des performances de 1966. Courant juillet, Jerry et sa compagne veulent s'installer dans une nouvelle maison, et pour financer cela, il décide de faire un album solo qu'il enregistre dans le courant du mois. Malgré ces drôles de motivations, l'album qui sortira en 72 contient des classiques du répertoire scénique du Dead avec *Sugaree*, *Deal*, *Loser*. En août, on prépare la sortie d'un live issu d'enregistrements d'avril 1971, baptisé *Skullfuck*. Il deviendra après négociations avec Warner Bros *Grateful Dead* tout simplement. La communauté Deadhead est grandissante et de plus en plus présente, et le groupe au travers de ce live va s'adresser aux admirateurs par un message leur demandant de se faire connaître en écrivant au fan-club. L'album sortira le 24 septembre 71 et sera le premier disque d'or du groupe. Toujours courant septembre, la santé de Pigpen empire et il est hospitalisé. Un remplaçant doit donc être trouvé. Le hasard fera que ce remplaçant arrivera sans le chercher. Un soir où Jerry joue en solo dans un club, une certaine Donna Jean Godchaux vient le trouver en coulisse et lui lance : « Mon mari a quelque chose d'important à vous dire ». Jerry accepte de l'écouter, mais l'homme est trop timide pour parler, et c'est donc sa femme Donna qui poursuit : « Mon mari est pianiste et il veut jouer dans ton groupe ». A ce moment, les époux Godchaux n'étaient au courant de rien concernant Pigpen, mais la demande tombant à pic, Jerry accepte de faire un essai en répétition. L'alchimie est vite présente et Keith Godchaux est embauché. Son premier

concert avec le Dead aura lieu en octobre. En décembre, Pigpen revient, mais il ne peut assurer tous les concerts. Keith reste donc dans le groupe, et c'est aussi à cette époque que Donna fait ses débuts au chant.

1972 : Bob travaille avec John Barlow pour son album solo, et en avril, le groupe et toute la famille s'envolent pour l'Europe avec tout le matériel nécessaire en vue d'un futur live. La tournée est un succès, la France a droit à 2 Olympia et à un concert à Lille. Cependant, Pigpen ne peut toujours pas jouer tous les soirs. À leur retour aux USA sort l'album de Bob Weir, *Ace*, avec comme pour le premier Garcia des classiques : *Playing In The Band*, *Looks Like Rain*, *Mexcali Blues*. Mickey sort aussi un album très axé sur les percussions et expérimental. L'été est là, les concerts continuent, sauf pour Pigpen qui donnera son dernier spectacle le 17 juin. Le 5 novembre sort le live *Europe 72* bien accueilli à l'époque. C'est aujourd'hui un incontournable. Ce disque termine aussi l'aventure avec Warner Bros, bien que *Bear's Choice*, un autre live, sortira plus tard, le 6 juillet 73. Le groupe veut monter sa propre maison de disques.

En janvier 1973, le Dead répète en studio et travaille surtout à l'élaboration d'un tout nouveau système de sono pour les concerts qui sera testé en tournée toute l'année. Le 8 mars, Pigpen décède seul chez lui d'une cirrhose. Il voyait peu le reste du groupe, très affaibli physiquement. Les derniers temps, il travaillait toutefois à son album solo. Le Dead continue sa tournée. Jerry joue avec David Grinsman et leur projet bluegrass *Old And In The Way*. Entretemps, Grateful Dead Records voit le jour ainsi que Round Records pour les projets solos. Tout le *staff* se réorganise, il s'agit

d'une véritable entreprise maintenant, avec un succès grandissant, et la *newsletter* compte 25000 Deadheads à la fin de 1973. C'est l'année où le groupe joue dans des lieux de plus en plus grands, participe à de nombreux festivals et se produit devant 600 000 personnes avec le Allman Brothers Band.

Le 15 octobre sort *Wake Of The Flood*, premier disque de leur compagnie, et les ventes sont plutôt bonnes. Le groupe change à chaque opus, mais est toujours reconnaissable. Les nouveaux incontournables sont là : *Row Jimmy*, *Eyes Of The World*, *Stella Blue* et *Mississippi Half-Step Uptown Toledoo*. En 1974, chacun est de son côté, Jerry travaille sur son deuxième album solo et le management s'interroge sur les finances. Quoi qu'il en soit, la tournée démarre avec la version définitive de sa sono, le Wall of Sound : plus de 600 hauts parleurs, 11 canaux indépendants pour sortir 26400 watts. Le groupe peut jouer plus fort mais surtout conserver une qualité sonore quel que soit l'endroit où il se produit.

Les fans sont ravis. Cette année voit arriver un fanzine, *Dead Relix*, avec des chroniques de concerts, des échanges de cassettes, etc. C'est aujourd'hui un magazine (Relix tout court) à part entière.

En avril, le groupe est en studio, et le 27 juin sort *Grateful Dead : From The Mars Hotel* avec *U.S Blues*, *Ship Of Fools*, *Scarlet Begonias* et *China Doll*, encore des classiques. Il y a les bidouilles électroniques de Phil sur *Unbroken Chain* et *Money Money*, titre dont on se demande toujours pourquoi il existe. Dans les bacs également, le deuxième album de Jerry qui se fait plus discret. La tournée continue avec parfois, entre deux sets, le projet électronique de Phil : *Seastones*. Au



milieu de l'année, des rumeurs arrivent sur la fin du groupe. Fatigue, mésentente... Mais il faut reconnaître que le Dead doit jouer dans des salles plus grandes avec son Wall of Sound, et l'équipe en a marre de le démonter et de le remonter tous les soirs. Et sa gestion coûte cher ! Le groupe prend conscience de son épuisement, de son stress et de sa dépendance aux drogues. Le Dead réserve 5 nuits fin octobre à Winterland, une équipe de tournage est sur place, tout y est filmé. Concerts, coulisses, fans en vue d'un futur témoignage. Le dernier soir, les tickets sont tamponnés « The Last One » et Mickey remonte sur scène pour quelques titres. Après cela, chacun part de son côté, mais il n'est pas question de repos pour autant. On prend son temps tout simplement. Le groupe n'a pas de nouveaux titres en stock, qui arrivaient auparavant au fil des concerts. Il faut retourner au studio et composer.



Courant 75, les projets solos fleurissent. Phil avec *Seastones*, *Keith & Donna*, *Old And In The Way*, mais pour Round Records, les ventes ne sont pas au rendez-vous. Fin mars, le Dead remonte sur scène à l'occasion d'un concert gratuit, autour de nouveaux titres, mais ne fait que jammer quasiment. Mickey Hart est officiellement de retour. Le premier septembre 1975 sort *Blues For Allah*, plus lent, plus reggae ou funky. Le groupe est à un tournant de sa carrière et en est satisfait. Il a bien bossé, il n'y a pas de titres de remplissage, mais de bons morceaux avec *Help On The Way/Sliknot!*, *Franklin's Tower*, *The Music Never Stopped*, *Crazy Fingers*. L'année se termine avec quatre concerts uniquement pour 1975.

76 est l'année de la banqueroute financière ! Le manager Ron Rakow avait besoin de fonds pour sortir de la zone rouge. Il a donc signé un contrat avec United Artists dont pas grand monde est au courant. Résultat : Mickey a 6 jours pour faire son album solo et Phil a 9 jours pour faire un live avec les bandes des derniers concerts de 74, malgré la mauvaise qualité des enregistrements. *Steal Your Face* sort donc le 26 juin et sera rebaptisé par les fans *Steal Your Cash*. En contrat aussi, le Grateful Dead Movie de ces mêmes concerts. Jerry sort *Reflections*, Bob sort *Kingfish*.

Mi 76, la compagnie Grateful Dead Records est coulée, le manager viré (qui est d'ailleurs parti avec le chèque d'United Artists). Le Dead est toutefois motivé à remonter sur scène et la tournée démarre en juin. Le virage musical du précédent opus se confirme, le succès est là, les Deadheads ont attendu un an et demi pour suivre de nouveau le groupe de concerts en concerts. Le Grateful Dead est de retour. Octobre : deux dates

en tête d'affiche avec les Who. L'année se finit par un contrat avec la maison de disque Arista.

1977 est une année classique. Sessions en studio, tournées.... Depuis fin 74, Jerry travaille sur le Grateful Dead Movie, visionne des heures de bandes pour un film prévu pour l'été 76. La tâche est colossale, et le film sortira dans les salles un an plus tard. Cela a mis Jerry à l'épreuve. Lui qui doutait de ses capacités, avec en plus le hiatus du groupe, il plonge dans l'héroïne. Malgré cela, *Terrapin Station* sort le 27 juillet 76. Le son est toujours dans la lignée funky et contient de bons titres comme *Estimated Prophet*, *Samson & Delilah*, *Dancing In The Streets* et le sublime titre éponyme. Le retour est apprécié, l'année se termine par des salles combles.

1978 : Jerry et Bob sortent un album solo chacun, *Cats Under The Stars* et *Heaven Help The Fool*, disques certes pas mauvais, mais qui passent presque inaperçus. Le rythme des tournées redémarre et des nouveaux titres s'ajoutent. Le Dead sonne presque disco par moment. En juillet, deux concerts sont donnés à Red Rocks en pleine nature, et en septembre, le groupe et toute la famille partent pour l'Égypte pour trois dates au pied des pyramides de Gizeh. Le fait de jouer dans un endroit historique et mythique emballe le Dead, même si l'idée d'utiliser le tombeau du roi comme chambre d'écho est abandonnée. Au final, pas de live pour ces concerts, le groupe est peu satisfait des performances. L'aventure aura quand même coûté 500 000 dollars.

En novembre, le Dead passe à la télé dans l'émission Saturday Night Live, et le 15, soit quelques jours après, sort *Shakedown Street*. Les avis sont

partagés, le groupe frôle le disco ou la pop, mais il en reste de bons souvenirs quand même avec *Shakedown Street*, *Stagger Lee* et *Fire On The Mountain*. À la fin de l'année, Bill Graham décide d'arrêter de produire des concerts à Winterland. Le bâtiment est vétuste et coûte cher à restaurer. Le Dead joue pour la dernière fois dans sa salle fétiche. Le show commence le 31 décembre à minuit et dure jusqu'au lendemain, avec petit déjeuner pour tout le monde. Le concert est filmé.

Début 79, Donna fait le point sur sa vie. Son fils n'a pas vraiment l'existence d'un enfant de 5 ans, son couple est au bord du gouffre, elle est alcoolique et Keith est cocaïnomane. Les disputes et les chambres d'hôtel détruites ne se comptent plus. Leur départ est accepté. Keith et Donna donnent leur dernier concert le 17 février. Le remplaçant de Keith est une connaissance de Bob, Brent Mydland, très bon aux claviers, doté d'une belle voix. Il débute avec le Dead le 22 avril. Peu de sessions studios, le groupe tourne beaucoup cette année. On note des changements de sonorités, notamment avec l'arrivée de Brent qui n'utilise pas que le piano comme Keith, mais divers claviers dont l'Hammond B3 (objet qui divisera les fans). À l'aube des années 80, le Grateful Dead prend un nouveau virage.

1980 donc, le groupe est à l'aise avec son nouveau membre, repart sur les routes et entre en studio pour le futur album. En avril, le Dead passe encore à la télé à l'occasion d'un Saturday Night Live, et le 28 de ce mois sort *GoTo Heaven*. Pour son premier disque avec le groupe, Brent participe aux compositions et au chant, et il y est plutôt à l'aise. Ce disque sur lequel le Dead sonne définitivement moderne compte de futurs standards des concerts : *Althea*, *Alabama Getaway*...

Le 23 juillet, Keith Godchaux meurt dans un accident de la route alors qu'il travaillait sur un groupe avec Donna et était toujours en contact avec Jerry. Fin août, Bill Graham publie dans le San Francisco Chronicle un dessin avec deux squelettes, des roses et la phrase « ils ne sont pas les meilleurs dans ce qu'ils font, ils sont les seuls à faire ce qu'ils font ». Douze dates (3 seront ajoutées) à San Francisco. Le nom du groupe n'est pas mentionné, mais les fans devinent, et les concerts sont vite complets. À cette occasion, le Grateful Dead reprend une vieille tradition : un set acoustique et deux sets électriques. Le groupe enchaîne avec huit dates à New York, un live acoustique et un électrique sont en prévision. Les 15 ans du groupe, cela se fête !

Février 1981, la routine redémarre avec notamment cinq concerts en Europe en mars puis une quinzaine en octobre. Le premier avril sort *Reckoning* live acoustique des concerts de fin 1980 et le live électrique *Dead Set* arrive le 26 août. En octobre, Bob sort son disque avec Brent aux claviers. Le Dead finit l'année avec cinq dates à Oakland.

1982 : des nouveaux titres fleurissent du côté des guitaristes et surtout Garcia avec le futur succès *Touch Of Grey*. Cette année, Jerry et Bob font quelques passages à la télé. En septembre, Bill Graham organise *Breakfast in Bed with the Grateful Dead*, un concert qui commence à 9 heures du matin. Ce show fait partie de l'US Festival organisé par Steve Wozniak d'Apple. En octobre, Jerry sort *Run For The Roses*. Suit 1983 avec, en mars, la mise en place de la vente de billets de concert par correspondance. Cette idée facilitera beaucoup le management, mais elle est surtout l'une des raisons du succès du groupe pour les années à venir.

Également, la Rex Foundation est créée en hommage à un de leurs amis, Rex Jackson, décédé en 1976. Il s'agit d'une fondation qui a pour but d'amasser de l'argent lors de concerts caritatifs pour diverses associations. Au fil des ans, plus de 6 millions de dollars seront récoltés.

En 1984, mis à part une soixantaine de concerts, l'année comblera les Deadheads avec l'arrivée du fanzine *The Golden Road*, une émission de radio à San Francisco entièrement consacrée au groupe et, le 27 octobre, le premier concert avec places réservées pour les tapers. Ces derniers avaient donc un billet avec emplacement privilégié pour enregistrer le concert.

L'année 85 commence mal... En janvier, Jerry est arrêté dans sa voiture au Golden Gate Park de San Francisco en possession d'héroïne et de cocaïne. Sa santé est inquiétante : prise de poids, œdème. Il accepte de suivre un traitement, mais ces dépendances agacent le reste du groupe, Phil lui écrit une lettre au nom des autres membres dans laquelle il lui demande d'arrêter les drogues et ses prestations scéniques parfois chaotiques qui nuisent au groupe. Les concerts continuent toutefois tout au long de l'année avec, en avril, des dates filmées en vue d'une future vidéo. En juin, aux trois spectacles à Berkeley pour les 20 ans du groupe, de vieux titres sont ressortis pour l'occasion. L'année se termine par un show télé le jour de l'an.

1986 avait tout pour bien commencer, Cinq concerts à Oakland pour ouvrir la tournée, des stades toujours remplis, un autre fanzine apparaît, mais le 10 juillet, Jerry tombe dans un coma diabétique qui durera plusieurs jours. À son réveil, il a presque tout oublié de la



guitare ! Il réapprendra tout avec son ami Merl Saunders. Jerry remonte sur scène avec son groupe en octobre, et avec le Dead le 15 décembre. Le show s'ouvre avec *Touch Of Grey* et le refrain « I will survive ».

En 1987, le Dead est enfin prêt à sortir un disque, prévu pour être le dernier chez Arista. Mais en juin arrive le seul et unique succès commercial du groupe : *Touch Of Grey*, titre taillé pour la radio, et le clip tourne en boucle sur MTV. Le 6 juillet arrive le reste avec l'album *In The Dark* qui contient des titres que le groupe a rodés en concerts : *Hell In A Bucket*, *West LA Fadeaway*. Le disque divise les fans, certains trouvent les chansons peu inspirées, commerciales, il n'y a plus de jams. Les ventes sont en tout cas présentes, poussées par le single.

Durant l'été, le groupe tourne avec Bob Dylan. Six dates sont programmées dans des stades. Le Dead joue ses deux sets et il partage la scène avec Dylan pour un troisième, et uniquement ses titres. Les musiciens sont sobres, mais ce n'est pas la forme pour Dylan... La qualité de ses concerts est discutable, et le live qui en découle au début de 1989 est très critiqué. L'année reflète le succès commercial du groupe avec Ben & Jerry's qui commercialise une glace nommée Cherry Garcia, et on peut voir Jerry dans une pub pour Levi's.

Le 31 décembre, le groupe se produit à Oakland et le concert est filmé. 1988 suit, avec une tournée étalée tout au long de l'année, boostée par l'album *In The Dark*. Le groupe se produit



dans des lieux de plus en plus grands, le phénomène Deadhead bat son plein, ce qui apporte aussi parfois de mauvaises choses. Le groupe joue plusieurs soirs de suite au même endroit, les fans installent le campement et certains n'ont pas l'esprit Deadhead. Le résultat : dégradations, frictions avec les forces de l'ordre, etc. Le Dead est interdit de séjour dans certaines villes. Des nouvelles compositions naissent et se rodent au fil des spectacles.

En octobre 1989, en pleine tournée, le groupe se produit deux soirs sous le nom *Formerly The Warlocks* et rejoue notamment *Dark Star* pour la première fois depuis 5 ans. Le Dead s'étant décidé à retourner au studio, *Built To Last* sort le 31 octobre. Comme le précédent, il est coproduit par Jerry. Octobre voit aussi la sortie de la vidéo d'un concert de 1985, *So Far. Built To Last* est bon, mais pas indispensable, soyons clairs. On y trouve quatre compositions de Brent, mais les titres rentrent bien dans les têtes. Toutefois, avec trois disques enregistrés en studio en 10 ans, le groupe montre qu'il n'est plus motivé que par la scène. La décennie se termine avec quatre dates à Oakland.

Fin février 90, le groupe reprend son boulot, c'est-à-dire donner des concerts, et ce, avec un succès toujours présent. Mais le Dead va encore se retrouver coupé dans son élan puisque Brent Mydland décède d'une overdose le 27 juillet. Néanmoins, les musiciens souhaitent continuer, et Jerry a dans ses connaissances le claviériste Bruce Hornsby. Ce dernier veut bien rejoindre le Dead, mais ne veut pas pour autant mettre un terme à sa carrière solo. Il est donc convenu que lorsqu'il est disponible, il est sur scène avec le groupe, et pour le reste, il faut trouver

le remplaçant permanent de Brent. Après quelques auditions, c'est Vince Welnick qui rejoint officiellement le groupe. Il y a donc parfois les deux claviéristes sur scène. En août, Mickey a sorti un album solo, et à la rentrée, le Dead remonte sur les planches avec notamment six dates au Madison Square Garden et onze en Europe (petite tournée mais toujours gros budget, tout le monde fait le déplacement !) L'année s'achève avec bien sûr le show du New Years Eve à Oakland.

1991 arrive : tournée, une bande dessinée, *Grateful Dead Comix*, la sortie d'un live de 75, *One From The Vault*. En juillet, Jerry sort un album 100% acoustique avec son ami David Grinsman, et fin août, un live du Jerry Garcia Band. La santé de Jerry est toujours préoccupante... Complètement épuisé entre 2 sets, il supporte mal les grosses chaleurs des concerts en plein air. En octobre le projet Planet Drum de Mickey voit le jour, mais le 25, Bill Graham se tue dans un accident d'hélicoptère. Un concert lui est dédié le 3 novembre avec Neil Young et John Fogerty entre autres. Le 31 décembre le groupe jouera son dernier concert du nouvel an pour Bill.

1992 passera assez vite puisque peu de concerts sont prévus. 55 dates seulement, car 23 spectacles sont annulés en raison de la santé fragile de Jerry. Le groupe ne remonte sur scène qu'en décembre. En mars, Bruce Hornsby quitte le groupe, et en mai sort un live de 68, *Two From The Vault*. La fin d'année verra la sortie de la vidéo *Backstage Pass* en octobre.

Dès fin janvier 93, le Dead repart pour 3 dates à Oakland, rencontrant toujours autant de succès. Il clôturera l'année de même. Entre-temps Jerry et David

Grinsman ont sorti un disque en octobre, et surtout, en novembre apparaît le premier volet de la série Dick's Picks. Avec ce concert de 73, Dick Latvala, l'archiviste des bandes, inaugure cette série de lives que les fans attendaient tant.

En janvier 94 le groupe fait son entrée au Rock'n'roll Hall of Fame, Jerry ne fait pas le déplacement pour la cérémonie, une photo cartonnée grandeur nature le remplace ! En septembre Phil forme Phil Lesh and Friends, et en novembre le Dead retourne aux studios et travaille sur de nouveaux titres.

1995 : 30 ans de carrière bientôt, les années 90 ont été très rentables pour le groupe qui a vendu en moyenne 500 000 places de concerts chaque année. 1994 par exemple a rapporté 52 millions de dollars. En mars sort le deuxième Dick's Picks, et avril signe la présence du Dead sur le web avec son propre site. L'été, de nombreux accidents surviennent lors de certains concerts, blessant parfois des fans. Le 9 juillet, le Grateful Dead joue malgré lui son dernier concert, le clôturant avec *Box Of Rain*.

Peu de temps après, Jerry rentre se reposer et se soigner dans une clinique. Il est diabétique, son cœur est engorgé, ses poumons dans un triste état, il paye aussi pour ses abus d'antidépresseurs et d'autres cachets. Jerry décède la nuit du 9 août, dans cette clinique, d'un arrêt cardiaque à 53 ans. Les funérailles ont lieu en petit comité, puis une journée en sa mémoire est organisée au Golden Gate Park de San Francisco, rassemblant 25 000 personnes avec les membres du groupe. Par la suite, d'autres albums live sortent, un astéroïde est baptisé Garcia en novembre. En décembre, 30 ans après sa fondation, le groupe se sépare officiellement.

En avril 1996, les cendres de Jerry sont dispersées dans le Gange et dans la baie de San Francisco. Le reste du groupe remonte sur scène en 1998 sous le nom The Other Ones pour une vingtaine de concerts, puis y retourne en 2000, 2003 et 2004. Il existe aujourd'hui plus d'une quarantaine de lives, des coffrets, des livres, des vidéos, et surtout une communauté de fans toujours présente. The music never stopped !

Cyril ■





«*I got the name way before this record, in my Chicago days. Barry Goldberg named me "The Snake" because I used to walk around in this little weird black leather jacket which kinda look like snake skin. My fingers also look like little snakes crawling up and down the neck of the guitar!*»  
(Harvey Mandel)

Harvey Mandel: lead guitars  
Paul Lagos, Earl Palmer, Adolpho de la Parra: drums  
Victor Conte, Chuck Domanico, Larry Taylor, Antonio de la Barreda: bass  
Randy Resnick: rhythm guitar  
Freddie Roulette: steel guitar  
Jim Taylor: piano  
Kevin Burton: organ  
Charles Lloyd: flute  
Don "Sugar cane" Harris: violin

Harvey Mandel est né à Detroit, mais a grandi à Chicago. Grand amateur de blues, il accompagne Charlie Musselwhite, harmoniciste, dès le début des années 60, puis réalise un premier LP solo *Stand Back!* en 1966, il participe aussi à deux albums de Barry Goldberg (futur Electric Flag). Un soir, au Fillmore de San Francisco, il est invité par Bill Graham à remplacer, au pied levé, Henry Vestine, guitariste de Canned Heat. Il tourne neuf mois en compagnie des musiciens et son nom apparaît sur trois de leurs albums: *Recorded Live in Europe* (1970), *Futur Blues* (1970) et *Historical Figures and Ancient Heads* (1972). Il joue ensuite avec John Mayall,

enregistre avec lui *Back To The Roots* (1971) (en compagnie d'Eric Clapton et de Mick Taylor) et poursuit sa carrière solo avec *Games Guitars Play* (1970), *Baby Batter* (1971), *The Snake* (1972) et le fameux *Shangrenade* (1973), connu pour sa première utilisation du tapping à deux mains: technique reprise, plus tard, avec succès, par Eddie Van Halen. En 1972, il rejoint *Pure Food And Drug Act*, en compagnie de Don "Sugar cane" Harris — qui assure le chant —, Randy Resnick, Paul Lagos, Victor Conte; un album "live", *Choice Cuts*, enregistré à Seattle, paru cette année-là, n'obtient aucun succès. En 1974, il joue avec Arthur Lee et participe aux désastreux *Reel To Real*. Il joue aussi avec les Rolling Stones et manque de remplacer Mick Taylor; il s'illustrera sur *Hot stuff* et *Memory motel* dans l'album *Black And Blue* (1976). Ensuite!?!... Je sais qu'il retourne à Chicago, puis va s'installer en Floride. A l'aube des années 80, il joue dans un night-club appartenant à Ronnie Wood, en compagnie du saxophoniste Bobby Keys. Après, c'est le trou noir. Je crois qu'il regagne la baie de San Francisco et tourne avec le groupe qu'il forme alors, l'*Electric Snake Band*. Quant à sa production discographique, elle s'interrompt avec un best of en 1975 (reprise en fait de *Feel The Sound of of Harvey Mandel* paru en 1974) et ne reprend qu'en 1993 avec *The Twist*.

*The Snake* est selon son auteur l'un de ses trois meilleurs albums, il est d'autre part considéré comme l'un des jalons du rock progressif: cette fusion de rhythm 'n' blues, de funk et de jazz qui marque le tournant des seventies. C'est la vigueur, le tonus, le tranchant du rythme qui happe dès les premières notes: la frappe nerveuse et piaffante du batteur, la rondeur plantureuse de la basse, le jeu souple, frétilant, versatile des guitares, enfin l'impeccable "tenue de route" des musiciens, leur grisante virtuosité. Des neufs titres (plutôt courts) qui le constituent, huit sont des instrumentaux. Tous sont signés, ou co-signés, Harvey Mandel, excepté *Pegasus* dû à Jim Taylor, le pianiste. Si l'on défalque ce dernier, dont la mélodie un peu trop lustrée, "Mark Knopfler" ou "dessus de pendule" ne me plaît guère, l'acoustique *Ode to the Owl*, hommage à Al Wilson, qui est un pur exercice de style, ainsi que *Uno Ino*, la chanson (chantée par Harvey — fait unique dans sa carrière), il reste cinq scherzos révéulsifs et bouillonnants, plus *Levitation*, une chafriolante ballade, mi-blues mi-jazz, ondée, chantournée. Let me introduce...

*The diving rod*. Un riff fourchu, calamistré, pavoisant, émincé par la frappe trépidante du batteur, bosselé par les ruades de la basse où viennent s'agripper et s'entortiller les notes fluides et coscotées de Harvey qui s'offre un petit solo fractionné et plasmatique.

*Lynda love*. Alors là, extase, témulence, abordage! Un riff you-really-got-me-esque, spumeux et savamment barbare: Paul Lagos baratte le rythme avec véhémence, Victor Conte martèle sa basse et en extirpe une horde de notes belliqueuses, Harvey triture ses cordes, pressure ses accords, fait gicler leur

savoureux venin, tandis que Sugarcane enrubanne de ses glyphes trémoussants, de ses hiements vifs et zigzagants cette régaliennne offensive.

*Peruvian lake*. Un tempo heurté, une frappe robotique et sèche, la basse siphonne le rythme, rigide, obstinée, Harvey feint les escousses de l'oisillon au bord du nid, puis s'élance, voltige, papillonne, pirouette, malaxe une pluie de notes granuleuses, tremblées, tintinnabulantes.

*The snake*. Inspiré par le célèbre *Thank you* de *Sly & The Family Stone*, un titre funky et reptilien comme il se doit. Imaginez un vieil anaconda, vert et luisant, chaloupant langoureusement, imaginez un vieux riff, patouillard, lascif, récursif, imaginez une guitare vibrionnante, glissante, tout aussi voluptueuse... Laissez-vous hypnotiser par ce serpent, croquer par ce riff, caresser par cette guitare!

*Levitation*. La ballade mi-blues mi-jazz: cinq minutes relax dans la lignée de *Blues Project* ou du premier *Jethro Tull* avec une flûte flâneuse et coquette, un orgue chaleureux, léonin, sprinteur, des guitares méandreuses: l'une lenticulaire, métallique, picotante, couinante, ruisselant comme l'eau d'une fontaine; l'autre lamellaire, amarescente, plus éruptive.

*Bite the electric eel*. Du jazz! crépu, trépidant, virulent, tempétueux, roboratif. Harvey plante ses notes comme des banderilles, les tord, fouaillant la chair de la musique, la suppliciant en de sauvages extases, puis sa guitare fuse, bondit, se hérissé, talonnée par le tempo, bousculée, affolée par la basse: un parcours ivre et cahoteux cisailé par la plainte effilé, puis modulée du violon.

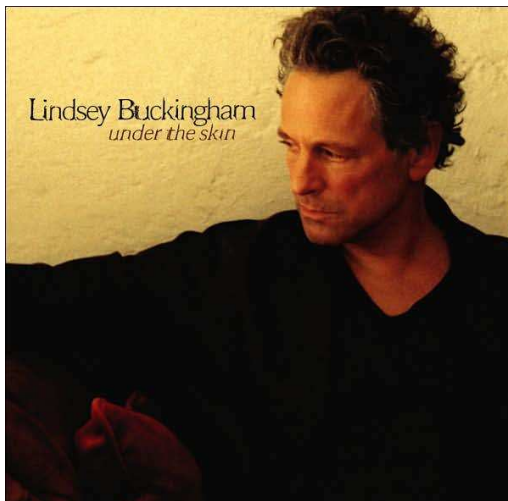
**Carcamousse ■**





### Quatre critiques d'albums récents de gloires des années 60 et 70

#### Lindsey Buckingham – Under the Skin (2006)



On l'a connu mieux inspiré, plus en voix. Il eut peut-être été mieux d'en rester à cette image plutôt que d'avoir à se torturer l'ouïe en écoutant ce *Under the Skin* consternant ! Lindsey Buckingham y reprend *To try for the Sun* de Donovan, dit-on. Erreur, il ne la reprend pas, il la massacre ! Ce bijou du répertoire de Donovan *Leitch*, enregistré en 1965, avait cette empreinte folk si formidablement typique du Swinging London de Bert Jansch et de Jackson C. Frank. Et qu'en a fait Buckingham ? Un machin électro-pourri sur lequel il chante avec une voix d'adolescent en rut ! Hallelujah, the Backstreet Boys meet

Fleetwood Mac ! Tout l'album est vain, insipide, semblable aux productions que ces gloires des années 70 avaient enregistrées dans les années 80, totalement désorientées par le magistral coup de pied au cul que le punk avait foutu au bon vieux rock. Seulement voilà, on est en 2007 ! Plus d'excuse, d'autant moins que plusieurs de ses confrères d'hier se sont largement rachetés depuis en enregistrant ces dernières années des albums splendides qui figurent parmi les meilleurs de toute leur carrière.

Pas bon ! Du tout ! On attend maintenant avec grande impatience la sortie du prochain album solo de Jimmy Page pour déclarer officiellement le grand retour des années 80 !



### **Ozzy Osbourne - Black Rain (2007)**



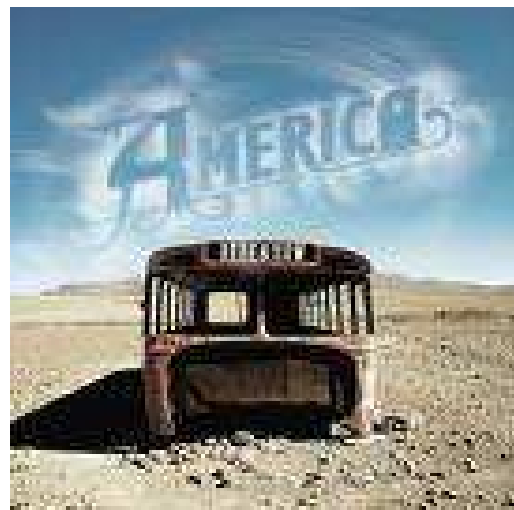
Ozzy a près de 60 balais. A-t-il encore sa place dans le rayon des nouveautés aujourd'hui ? Non. Pas parce qu'il est indécent de squatter les palmarès musicaux quand on est un vieux lion, mais parce qu'à l'écoute de *Black Rain*, on a une furieuse envie d'envoyer Ozzy valser hors de la scène pour faire de la place à la relève !

Cet opus n'est pas foncièrement pourri en soi, mais il est profondément inutile, donc sacrément discutable. Sur les dix chansons que compte le CD, trois sont excellentes (*I don't wanna stop*, *The almighty dollar* et *Trap door*). Le reste oscille entre le chiant et le pathétique. *Here for you* est assurément la chanson la plus épouvantablement ringarde et dégoulinante de sentiments à deux balles qu'il m'ait été donné d'entendre depuis longtemps. Paroles d'une insipidité consternante, voix d'Ozzy miaulante, musique sirupeuse, tous les ingrédients sont parfaitement réunis pour en faire le gros tube FM de l'été...

Ozzy aurait encore pleinement sa place sur les ondes et dans nos oreilles si, comme d'autres musiciens de son âge, il avait réellement quelque chose à offrir à son public. S'il enregistrerait par passion, et non par obligation commerciale ou par désir de rester

coûte que coûte présent dans l'actualité musicale. Cat Stevens, Bert Jansch, Jorma Kaukonen et nombre d'autres "vieux" musiciens ont enregistré récemment des albums remarquables. On sent à leur écoute que la raison d'être de leurs nouvelles créations n'a rien à voir avec celle qui a dû pousser Ozzy à balancer cette dernière galette, dont les trois seules chansons chouettes ne justifient pas qu'elle prenne la place qu'un jeune artiste talentueux pourrait plutôt occuper.

### **America – Here and Now (2007)**



Ne vous laissez pas impressionner par la brochette d'artistes de la scène musicale actuelle qui ont touillé dans le chaudron pour nous confectionner cette bouillie indigeste qu'est *Here and Now* ! Ce double album ne mérite ni votre argent, ni votre attention de mélomane déjà bien assez déçu par d'autres retours manqués.

America fait partie de la longue liste de ces groupes qui ont été victimes du phénoménal succès d'une seule de leurs chansons. Tout le monde croit connaître America, mais la grande majorité de tout le monde ne saurait citer d'eux que *A horse with no name*. Ce qui est d'autant plus regrettable que

le trio, devenu duo en 1977, a enregistré quelques-uns des albums les plus mémorables de toute l'histoire du folk-rock. Mais depuis le départ de Dan Peek à la fin des années 70, Beckley et Bunnell n'auront su briller à deux que le temps d'un album, le trop méconnu et magnifique *Silent Letter* (1979). Ce qu'ils ont enregistré par la suite est oubliable, voire exécrable.

En ce début des années 80 où les « dinosaures du rock » n'ont su répondre à l'avènement du disco et du punk qu'en décevant par un changement de cap maladroit, America choquait ses fans de la première heure en sortant *View from the Ground*, une bouse commerciale impardonnable. Leur nouvel album s'inspire malheureusement bien plus de cette galette rance que des premiers enregistrements nickel du groupe.

Les nouvelles chansons contenues dans le premier CD de *Here and Now* sentent la guimauve poussiéreuse, la production paresseuse de fin de parcours. Une seule d'entre elles parvient à sortir de justesse la tête hors de l'eau (*This time*) alors que les autres consternent par leur insipidité. Quant aux versions live et récentes des vieux succès du groupe qu'on trouve sur la deuxième rondelle, elles ne rendent en rien hommage à l'exceptionnel talent de ces musiciens qui auraient grandement gagné en respect en nous épargnant ce déchet.

### **Patti Smith - Twelve (2007)**

Il n'y a rien d'opportuniste dans *Twelve*. L'envie d'enregistrer des chansons des Doors, de Jefferson Airplane ou de Jimi Hendrix n'a pas germé récemment dans la tête d'une Patti Smith en manque d'inspiration. Elle caresse ce désir de rendre hommage à ceux qui l'ont inspirée depuis des lustres. Mais Patti craignait que sa voix ne soit pas à

la hauteur de l'admiration qu'elle porte à Bob Dylan et à ces autres légendes de la scène musicale des années 60 et 70. Aujourd'hui, à 60 ans, elle est en pleine possession de ses capacités vocales. Elle est prête pour son unique album entier de reprises. Et nous, ses fans de la première heure, nous le sommes aussi. Tout dans *Twelve* est remarquable ! Sa relecture très personnelle de *Smells like Teen Spirit* que Patti habille de velours, le désir qu'elle a de respecter l'oeuvre de Grace Slick en n'y changeant quasiment rien, sa version de *Soul Kitchen* qui nous replonge dans l'ambiance d'*Easter* ou de *Horses* par son style. Et même le choix d'une chanson de Tears for Fears, très bien interprétée, qui démontre que contrairement à tant d'autres musiciens de sa génération dont l'intérêt pour la musique reste collé à une lointaine époque, Patti n'a cessé de s'intéresser à ce qui s'est enregistré au fil des dernières décennies.

Le seul reproche qu'on pourrait faire à l'artiste, c'est d'avoir choisi de reprendre dans la plupart des cas des chansons très connues de ces musiciens qu'elle admire. De chanter *White Rabbit* quand interpréter *Today* ou Lather aurait été plus judicieux. Mais Smith souhaitait peut-être rendre davantage hommage à Grace Slick qu'à Jefferson Airplane. Elle aura donc choisi LA chanson révélatrice de l'immense talent de Slick.

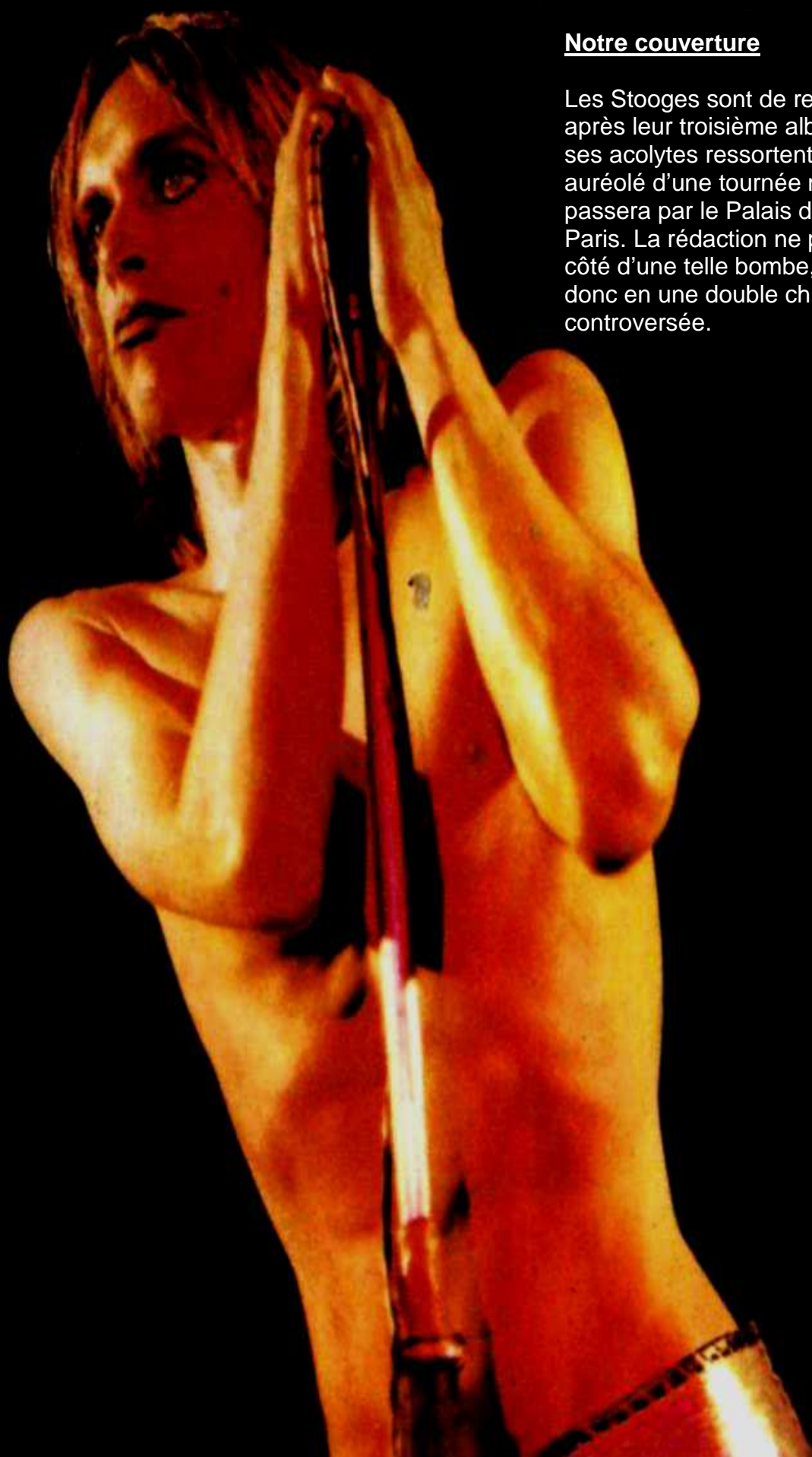
Si certains se plaisent à juger Patti en inventant une justification purement mercantile à *Twelve*, d'autres savourent pleinement cette tranche de bonheur qu'elle s'est offerte, et qu'elle a donnée à ceux qui sauront l'apprécier.

**Béatrice André ■**

# the stooges

## Notre couverture

Les Stooges sont de retour ! 34 ans après leur troisième album, l'Iguane et ses acolytes ressortent un album auréolé d'une tournée mondiale qui passera par le Palais des Sports à Paris. La rédaction ne pouvait passer à côté d'une telle bombe, elle explose donc en une double chronique controversée.







### Mitigé !

*The Weirdness*, la bizarrerie ? Je savais que l'époque était propice à tout, surtout musicalement, même au retour de Police (sonnez trompettes résonnez buccins). Maintenant s'il faut parler d'un groupe dont le dernier opus remonte à 34 ans...

C'était pas n'importe quoi, non plus. *Raw Power* ou l'agonie des Stooges en direct live, deux faces d'agression psychotique, avec la tête dans le mur pour finir en beauté.

La chambre d'écho a renvoyé un grand vide.

Les frères Asheton retournés à l'anonymat, Iggy Pop faisant de la pub pour les téléphones portables, sortant des albums solos à géométrie variable... On était prêts à leur pardonner un come-back scénique boiteux, et point ne fut besoin.

Nantis d'un super nouveau bassiste (Mike Watt, j'ignore si c'est lui qui joue ici), ils démontraient un punch impressionnant sur leurs vieux classiques toujours tranchants.

De là à reprendre les choses où elles se sont arrêtées en 1973... Il y a un monde, celui qui a continué à tourner,

sans attendre que les humeurs de ces messieurs, qu'on imagine variables, leur permettent enfin de se réunir dans le même studio, pour faire comme au bon vieux temps.

Alors, parce que la pochette est un décalque de celle de *White Light White Heat* parce que le *Live At Avenue B* était un DVD à ridiculiser l'enfer, et surtout pour se dire que ce que *Skull Ring* ébauchait si mal pouvait peut être fleurir dans une direction différente...

La première chanson, *Trollin*, part plutôt bien. Honnête Ramone, sans génie certes, riff standard, guitare se contentant d'appuyer au bon endroit au bon moment, et l'Iguane qui ressort sa nasale des bons jours. Par contre, oubliez tout de suite le vieux dragster qui carburait au méthane, pissait l'huile de tous les cotés et empestait la graisse brûlée. Le son est d'une hallucinante propreté, net, ripoliné, ça roule bio quoi. Mais bon, pour un début, c'est encore pardonnable.

C'est après que ça se gâte... Hormis quelques beaux riffs par ci par là, le reste est une suite de chansons médiocres, qui endormiraient un congrès de fans de Green Day. Surtout quand Iggy nous la refait « crooner métallique », et qu'il sonne dangereusement comme Bowie. Référence pas du tout choisie au hasard. Les parties de sax vous ont une curieuse ressemblance avec celles de *Heroes*, et pire encore, au détour d'un refrain, c'est du pur « Alladin Sane trademark » qui engluie les baffles.

Au total, un album solo de James Osterberg de plus. Pas le pire, certainement pas le meilleur (dans le genre « Cold Metal » était bien plus réussi), accompagné par ses vieux poteaux de Detroit, le tout sous le nom

des Stooges. Les vieux se diront que leurs souvenirs sont bien loin, et les jeunes que c'est beaucoup de bruit pour pas grand-chose.

Pour la déflagration sonique ultime, le *Raw Power* remixé ouragan de 1997 doit encore être au catalogue Sony. Belle occasion de racheter aussi ses deux prédécesseurs. En plus ils doivent être moins chers.

Laurent ■



### Agréablement surpris !

Iggy Pop. L'Iguane serait de retour, paraît-il, avec son groupe d'origine, les perturbateurs Stooges. Les frères Asheton de la partie aussi. Avec un nouvel album qui plus est. Mais les Stooges nous ont-ils finalement quittés un jour ? En passe de devenir la référence ultime aux côtés du Velvet de Lou Reed de toute cette scène rock qui agite Paris, Londres, Madrid depuis quelques années déjà.

Bref, reformation de ces Punks d'un autre âge qui s'inscrit dans la mouvance actuelle, avec les New York Dolls (qui s'en sortent pas mal sur ce coup-là), les Stones, les pantins Doors,

ou pire, Police, histoire de tout refoutre par terre. Tournée des grands stades pour s'en mettre plein les fouilles, et profiter de tous ces jeunes portefeuilles en mal de rock... Sauf qu'ici, putain les gars, il s'agit des Stooges, et qu'à la lumière du premier single, *Idea of fun*, Iggy et sa troupe écrasent toute la concurrence haut la main !

Trente ans, c'est ce qu'il aura fallu aux Stooges pour nous pondre un quatrième album. Certes beaucoup plus moderne que *No Fun*. Mais toujours aussi tendu, violent, exécration et jubilatoire. Aux guitares éternellement cradingues, dégueulant son lot de haine, de sexe... Oh, évidemment tout n'est pas aussi parfait que ce premier opus intemporel paru dans les cendres des sixties de Détroit.

D'abord, ce morceau éponyme, *The Weirdness*, sorte de ballade où Iggy traîne sa voix, ou plutôt s'y perd, sur des riffs de guitares sans âme, et des solos de sax inutiles. Et puis l'album est sans doute trop long, se paumant au final dans des pastiches déjà abordés.

Mais le génie est là tout au long de ces 12 titres. Et la voix d'Iggy est au meilleur de sa forme. Dès l'intro rutilante, *Trollin'*, aux guitares ravageuses qui vous lessivent le cerveau. Il est impressionnant de constater que l'Iguane a toujours cette voix d'ado puéril, où le dandysme se mêle au crooner amoché. La perle, *Idea of Fun*, telle une chute de *No Fun*, et son refrain dantesque, absolu, avec son riff impeccable en passe de devenir l'un des 10 plus importants de l'histoire du rock, pas moins. Et c'est là que le groupe terrasse toute pseudo concurrence, dans cette capacité à vous renverser les tripes sur des solos électriques lancinants. *Free and Freaky*, hymne débilisante et pourtant

tellement salvateur, aux relents Ramones, fait mouche à chaque écoute sur la platine. Et puis, les Stooges sont un groupe punk à part entière, de ceux qui ont quelque chose à clamer, à vilipender... *The end of Christianity* et son magma sonore, parfaite missive arrogante et destructrice d'idéal religieux... Le fun toujours le fun, les Stooges dégainent un très bon *Mexican Guy*, menaçant de sons répétitifs et envoûtants.

La galette se termine par un de ces rocks puissants et urgents, qui démontre que les Stooges n'en ont pas fini, qu'ils sont toujours là et au dessus du lot. *I'm a friend* est une véritable pépite où son final de free jazz, comme à la meilleure époque, dévaste tout, emporte tout sur son passage. Oui, les Stooges sont là, et ils comptent bien vous le faire entendre!

Lou ■





# Entretien avec Christian Décamps

**Chanteur et auteur des textes du groupe Ange  
groupe pop progressive n°1 en France dans la  
première moitié des années 70.**

**DaveDevil666** : Lorsqu'on est français, comment peut-on chanter en anglais ? On est plutôt assez mauvais en langues étrangères, d'abord... Et puis, pourquoi chanter dans une langue qui n'est pas la sienne ? Vous, par exemple, vous avez envisagé un instant de chanter en anglais ?

**Christian Décamps** : J'avais envie de faire partager quelque chose à un public et il était essentiel de le faire dans ma langue maternelle, dans la langue de mes racines. En fait, j'ai chanté en anglais dans les bals avec un groupe qui s'appelait "Les Anges" et reprenait les Moody Blues, les Beatles... Je chantais une espèce d'anglais proche du yaourt... On peut dire que l'anglais est une langue phonétique qui s'accorde bien avec des mélodies, et qui fait sonner les mélodies beaucoup mieux que certains paroliers français des années 30 qui faisaient de la chanson réaliste, ou les chansons d'entre deux guerres, et c'était une autre technique de chant, il y avait un accompagnement assez sommaire. Alors que l'ensemble de la musique rock apporte autre chose comme enveloppe aux lignes mélodiques et aux textes.

Donc on a chanté une espèce d'anglais pour se faire plaisir en se prenant pour Jimi Hendrix ou Paul McCartney... Qui n'a jamais chanté *Yesterday sans*

comprendre ce que ça signifie ? Mais bon, ça sonnait bien... Et je me suis dis "bon, avec le français, ça devrait l'faire aussi" Mais ça ne m'empêche pas de composer dans 80 % des cas mes mélodies en yaourt, et plein de chanteurs le font. Ça oblige à des sons inconnus, mais ça permet de rechercher dans la phonétique de la langue française.

**DD666** : Pour toi, la langue est à la fois un choix naturel et esthétique, il n'y avait pas de choix stratégique, vouloir viser un marché plutôt qu'un autre ?

**C. D.** : Calibrer un marché, c'est des mots qu'on entend depuis 20 ans, mais c'était pas le cas à l'époque quand on a démarré en 1970. On jouait par passion, on faisait ce qu'on avait envie de faire. Personne ne faisait ce genre de choses. Par exemple, le Martin Circus du premier album, pas celui des reprises variétés, avait comme référence Frank Zappa, et travaillait dans cet esprit-là. Prends *Le Matin des magiciens*, c'est hyper bien écrit, hyper bien chanté et ça passe aussi bien qu'une mélodie en anglais. Et c'est plein de références à Baudelaire, à Rimbaud... Il y avait cette volonté de faire de la poésie sur la mélodie, et c'était un atout majeur. Ce que ne faisaient pas avant des gens comme Ferré qui privilégiait d'abord le poème, et la musique n'était que support.



Mais il s'en est aperçu plus tard et il s'est rapproché de gens comme Zoo.

**DD666** : Zoo, c'est bien eux qui avaient fait *Hard Times*, *Good Times* ?

**C. D.** : Oui c'est ça. On avait joué avec eux, Martin Circus, Triangle, ce qu'on appelait la "Pop music française". Pour moi, la rock music, c'est à la fois Dylan, Sting, Zappa... Je pense qu'en France, Ange a été pionnier dans la matière, des mecs comme Higelin ont suivi. Lui, au départ, il était plutôt "Rive Gauche", Lavilliers aussi. Ange a ouvert les portes des Palais des sports. Et un style nouveau avec des espaces laissés aux guitaristes, aux batteurs qui pouvaient partir dans des délires musicaux.

**DD666** : Est-ce que tu sais quand est apparu ce terme de "Pop music" ?

**C. D.** : Je pense que c'est apparu en 68. Mais ça vient de l'Angleterre. De toute façon, en France, on est partagé entre la Commedia dell'arte, la musique espagnole, ce truc latin, et le *beat* anglo-saxon, la basse-batterie, tout ce côté qui vient du jazz. La Pop music est une symbiose du jazz, du classique et qui servait de décorum aux textes et aux mélodies.

**DD666** : Vous avez repris *Ces gens-là* de Brel sur votre deuxième album, en intro, et c'était en 1973. Pourquoi cette reprise ? Un journaliste du Figaro m'a dit à ce propos que c'était un OVNI dans le paysage musical français.

**C. D.** : Oui et en plus, on avait remplacé le passage de *Frida* par une guitare, on avait d'ailleurs dû demander l'autorisation, par respect du droit d'auteur... Brel a dit dans une émission

de télé: "J'aime bien ce qu'a fait Ange, car je me sens enfin auteur-compositeur !". On a voulu l'arranger, on l'a alourdi, "bluesy". On l'a rendu un peu plus symphonique. Et en concert, on mettait ce morceau en scène, on faisait une espèce de petite saynète. On voulait aller plus loin. Mais Brel se suffisait à lui-même là-dessus. Brel a très bien compris ce que l'on voulait faire, ce qui n'a pas été le cas de certains de ses inconditionnels. Serge Lama a fait du Brel mais d'une manière mimétique... Par contre, Brel n'a pas apprécié la version d'*Amsterdam* par Bowie, car il n'appréciait pas le côté androgyne du personnage...

**DD666** : Il est clair qu'il existe un fantasme lié aux USA : c'est la *Route 66*, les Harley-Davidson, James Dean, Elvis, Las Vegas... Bon, vous concernant, ça n'a pas été le cas, vous n'hésitez pas à parler de votre environnement direct.

**C. D.** : Ben oui, j'vois pas pourquoi... Il y a des gens comme Eddy Mitchell, Johnny Hallyday, Dick Rivers, ils ont tous des noms américains. Moi, j'ai jamais accroché à Elvis Presley, à part *Jailhouse Rock*... La *Route 66*, j'm'en tape, j'aime pas la moto... (rires)

**DD666** : On rigole, mais tout ça, c'est des mythes qui ont une réelle importance...

**C. D.** : Mais tu sais, les mythes, j'en ai fait un *one-man-show* à la Desproges, que j'ai appelé *Les Vers Solitaires*, et je dégomme tous les mythes... Quand on me dit "Ange est un groupe mythique", j'm'en tape. Ange est une légende vivante qui avance. Et je dégomme un peu tout le monde, comme Marilyn Monroe. J'veux pas casser le peuple américain, c'est leur impérialisme qui me fait chier, la culture *Mc Do*... Par contre, la culture *british* m'a beaucoup

apporté... Pour revenir aux cultures, je ne vois pas pourquoi Bob Marley pouvait parler de sa Jamaïque, et nous pas de nos origines, de la Franche Comté.

**DD666** : Je m'intéresse beaucoup à l'influence des environnements, à ce qu'est la culture. Pourquoi sommes-nous ou plutôt comment sommes-nous devenus ce que nous sommes ? À propos de Little Bob, je me souviens d'un reportage fait au Havre et, interrogé sur la digue et regardant la mer, il disait quelque chose comme "Notre pays est en face, au-delà de l'Atlantique" en parlant des USA... Comme si son perfecto était l'armure d'un chevalier, et sa croisade le rock'n'roll !

**C.D.** : C'est le problème des étiquettes. Tu sais, mon synthé est américain. Faut dépasser les clichés, les modes qui sont imposées par les différents pouvoirs.

**D. S.** : Vous avez joué avec Johnny Hallyday ?

**C. D.** : Oui, à peu près 60 dates. Moi, je connais l'homme. Pas Johnny, mais Jean-Philippe Smet, que j'ai rencontré dans le cadre de tournées dans les années 60. Et on a parlé... Il a avoué regretter sa carrière de chanteur. En fait, il aurait voulu être acteur... Mais, bon, il a fréquenté la *jet set*, il a couché avec Catherine Deneuve... Il m'a dit : "Toi, t'as fait un groupe, mais moi, ça me fait chier qu'on m'appelle Johnny ! Je préférerais qu'on m'appelle Jean-Philippe Smet." J'ai pu parler avec lui, sans les impresarios. Il était au bout du rouleau. Et le mythe américain, il en a rien foutre. Il m'a dit aussi "À 17 ans, j'avais pas de permis, je pouvais rouler en voiture...", il était protégé. Mais le business voulait avoir son Elvis français, comme avec Brigitte Bardot,

ils ont eu leur Marilyn Monroe française. On ne parle jamais d'un Brassens européen.

C'est comme pour les fantasmes liés à la *Beat Generation*. Jack Kerouac, tout le monde avait le livre, mais peu de gens sont partis... Et les expériences liées aux drogues, ça venait de la *jet set*.

**DD666** : Pour revenir à cette époque, vous preniez des *trips* ?

**C. D.** : C'était pas mon cas, mais dans l'entourage du groupe, c'est arrivé. Moi, ça se limitait à un petit pétard de temps en temps, mais sinon, c'est vin rouge !

**DD666** : C'est mon cas, je suis conservateur à ce niveau (rires).

**C.D.** : C'est comme la coke, c'était un truc de la *jet set*. Par exemple, Hallyday, ça lui coûtait 12 000 balles par mois en 72. Mais bon, t'es pas obligé d'en parler (rires).

**DD666** : Maintenant, on peut parler de politique publique en faveur des musiques populaires ou actuelles, ce qui n'existait pas avant. Il existe un réseau de salles, des aides... Je pense qu'il peut exister des choses négatives et positives à ce propos. Qu'en penses-tu ?

**C. D.** : J'ai dû en bénéficier indirectement, via les festivals. On m'a refusé l'aide au FCM (Fond pour la création musicale). À mon avis, c'est du copinage, c'est toujours les mêmes qui sont aidés.

**DD666** : Tu ne penses pas qu'en étant un peu radical, on puisse considérer que l'art étant une intention extrême, il n'a pas à s'intégrer au sein de la société ? En même temps, peut-on

vraiment travailler dans de mauvaises conditions ?

**C. D. :** Faut savoir faire une balance... Le système des intermittents est une bonne chose, évidemment. Mais, il y a de l'abus, ça c'est clair. Certains en bénéficient, du statut, sans rien faire. L'art est un don de soi, que ce soit Mozart, Hendrix ou Schubert. Mais il faut bien bouffer. Grâce à Ange, j'ai pu me payer une ferme, mais j'ai dû la retaper. Je me souviens des années 70, période où la musique *devait être gratuite*...

**DD666 :** C'est l'époque des gauchistes ! (rires)

**C.D. :** Oui, on s'était pris des cocktails Molotov ! Le batteur brûlé dans le dos...Je m'étais fait insulter par une

filles, "Vous êtes des salauds ! La musique devrait être gratuite !". Je lui ai répondu que, quand elle allait chez le boucher, il ne lui donnait pas de steaks gratuitement. Des fois, des gens du coin me demandent de réaliser un spectacle et ils sont très surpris quand je leur parle du prix car ils s'imaginent que c'est gratuit !

C'est vrai que, concernant cette période, peu de gens peuvent imaginer maintenant que certains réclamaient la gratuité de la musique... En même temps, j' imagine la société qui se dispenserait de l'argent dans 50 ans. Il manque aux gens cette humilité à reconnaître le génie de certains qui ont inventé des choses exceptionnelles. Faut distinguer le progrès et l'invention...

**Propos recueillis par DaveDevil666 ■**





## Introduction à la soul music

**S**i l'on devait diviser la musique populaire en trois entités, il y aurait certainement le rock, la pop et la soul music. Une telle opération souligne l'importance d'un genre, à savoir le rhythm & blues ou soul music dont l'ampleur est trop souvent sous-estimée. Cette méprise est facilement explicable en ce sens où le genre n'a pas su se renouveler et qu'il n'existe plus à proprement parler. Certes, aujourd'hui, des artistes se revendiquent encore de la soul music, mais pour être tout à fait objectif, il n'y a presque jamais de rapport avec celle des années soixante. Une autre explication tient en ceci que la soul music est très ancrée dans son époque et qu'elle s'est transformée en d'autres genres, particulièrement en funk et en rap.

Ne pas écouter de soul music, c'est finalement passer à côté de quelque chose d'essentiel et peut-être même, ne pas se doter d'une culture nécessaire à la compréhension d'autres genres musicaux, tant l'influence de cette dernière est significative. Rappelons que c'est en reprenant des titres noirs américains que les Beatles et surtout les Rolling Stones ont fait leurs premières armes

et qu'ils se sont fait connaître auprès du grand public. L'histoire est à peu près la même en France dans cette mesure où les idoles devaient souvent leurs tubes à la soul music. Johnny Hallyday reprenait Stevie Wonder, Arthur Conley ou encore Wilson Pickett tandis que Nino Ferrer et Jacques Dutronc puisaient leur inspiration dans ces nouvelles sonorités. On pourrait même aller jusqu'à dire que la soul music a touché des groupes comme Big Brother And The Holding Company, même si c'est moins évident.

Si vous n'écoutez pas ou peu de R&B, il est néanmoins certain que vous connaissez les grands standards, indirectement ou non, et peut être même sans le savoir. Je fais référence à des succès commerciaux tels que *When A Man Loves A Woman* de Percy Sledge, *The Dock Of The Bay* d'Otis Redding, *Hit The Road Jack* de Ray Charles, ou même encore à *Baby Love* de Diana Ross & The Supremes. Ceci étant dit, la soul music ne se résume pas à quelques hits, et le mouvement est bien plus riche qu'il n'en a l'air. Le comprendre implique de situer son origine.



Si James Brown a popularisé la soul music, il n'en est pas le fondateur, et si l'on devait lui en trouver un, ce serait plutôt Ray Charles puisque c'est dans l'un de ses albums que le terme apparaît pour la première fois. Des titres comme *What'd I Say* ou *Georgia On My Mind* sont de véritables révélations. Bien évidemment il est assez grossier d'attribuer la paternité d'un mouvement à une seule et même personne puisque d'autres artistes ont joué un rôle clé (parmi les plus connus : Otis Redding, Sam & Dave ou encore Wilson Pickett). La soul, avant tout musique afro-américaine, peut se caractériser par son héritage, celui du blues et du gospel. Et c'est d'ailleurs cela qui permet de comprendre l'importance des chœurs que l'on retrouve notamment chez Ray Charles. Précisons par ailleurs que la soul music n'est pas qu'un genre musical, elle est aussi un état d'esprit, une façon d'être et surtout un moyen d'affirmation pour les afro-américains alors hostiles à la ségrégation raciale.

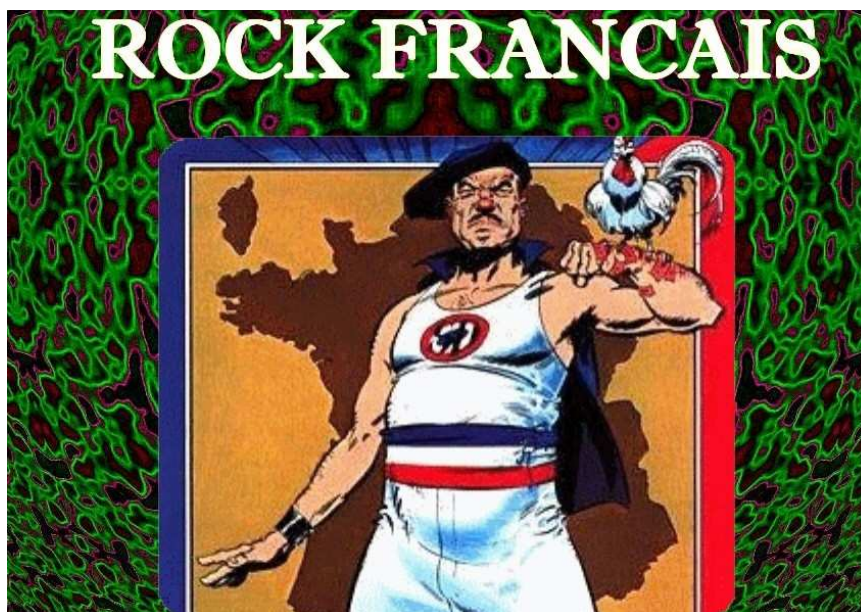
La naissance de la soul music conduit sans trop de surprise au développement de l'industrie musicale. La Stax, alors petite entreprise familiale proche de Memphis, manifeste un intérêt particulier pour ce nouveau marché et va lancer des futures stars telles qu'Otis Redding, Eddie Floyd ou encore Sam & Dave. À l'autre bout des États-Unis, c'est la Motown qui voit le jour. Le son Stax proche du blues suggère un peu la campagne et la chaleur des soirées du Sud à l'inverse du son Motown, bien plus urbain, mais dont la qualité des titres n'a rien à envier à la Stax. La Motown est d'ailleurs une machine à tubes et le succès est toujours au rendez-vous, que ce soit avec les Temptations, Marvin Gaye, Stevie Wonder ou encore les Jackson Five. Bien sûr, à côté de la

Motown et de la Stax il y a aussi Atlantic Records, une société plus ancienne mais au moins aussi importante que les deux autres, qui a notamment signé avec Otis Redding, Ray Charles et Aretha Franklin.

Revenons un instant sur l'influence que représente la soul, en l'illustrant par son rôle dans le mouvement mod du Swinging London. Il ne serait pas exagéré d'affirmer que la culture mod dérive de la soul music. Au fond, si l'on schématise, la vie d'un mod se résume entre musique, danse et consommation. Dès lors, on peut comprendre le rôle fondamental du R&B, un genre vraiment idéal pour danser. Si les soirées mods sont marquées par la soul music américaine, le mouvement laisse également place à des formations locales. En général il est question d'un rock très R&B, en somme très dansant. Pour citer des noms il y a The Attack ou même les Who. Quand les mods éclatent, une partie d'entre eux continue à écouter de la soul, mais cette fois ci, il est question de Northern soul.

Dès le milieu des années 70, la soul music commence à se métamorphoser, c'est le début du funk et du disco, la fin d'une époque. Bref, c'est une autre histoire. La valeur de ma description n'est qu'introductive, ne soyez pas étonné si je ne parle pas des sous-genres de cette musique. Je garde ça pour les prochaines fois.

**Vincry ■**



### Les 5 Gentlemen

Très peu d'informations finalement circulent sur ce groupe. Ces 5 gars se sont rencontrés sur les bancs de l'école et ont formé un premier groupe, Les Ambitieux, porté alors par la scène rock/yéyé/twist qui déferle sur les ondes françaises. Le groupe se compose initialement de François Paoli (guitare), Jean Fredenicci (basse), Michel Donat (batterie), Claude Olmos (guitare) et Guy Martteoni (pianiste/organiste). Ces gars là n'ont malheureusement jamais pu sortir d'album, les maisons de disques françaises étant trop occupées à produire la dernière singerie yéyé... Un premier essai discographique sort chez Columbia en 1965, compilant les rocks *Danse danse encore/ Ces mots/Dis Moi/C'est pas vrai* (Columbia Esrf 1662) coté à 45 euros. Mais les Marseillais ne sortent alors pas du lot de tous ces combos rocks.

Et puis ils changent de patronyme sur les conseils avisés d'une amie et décident de se rebaptiser les 5 Gentlemen, faisant référence à leur tenue vestimentaire pastichant les gloires anglo-saxonnes du moment. Localement, on les remarque, ils jouent de plus en plus souvent à L'arsenal des Galères à Marseille où la salle ne désemplit pas. Et, au même moment,

leur musique change, les références deviennent le folk et le garage US, la pop anglaise du Swinging London. Riviera les signent enfin en 1966 et ils sortent leur premier EP sous le nom des 5 Gentlemen la même année. Avec un premier mini tube *Cara-lin*, qui va poser les bases de la nouvelle orientation musicale du groupe, avec une guitare légèrement psychédélique et un chant larmoyant. On retrouve sur ce disque les chansons folks *Trop Tard/Oublie Moi/Cette Fille* (Riviera 231142). Incroyablement en phase avec la future révolution pop psychédélique, alors que la France digère difficilement la fin des Yéyés.

C'est d'ailleurs en 1966 que les 5 Gentlemen récoltent enfin le fruit de leur talent... En effet, *Dis-nous, Dylan* qui sera par la suite distribué en Italie et en Allemagne, se classera honorablement en France. La chanson est signée par Jean Fredenicci et c'est une pure pépite qui leur ouvre les portes de la célébrité. La télévision les réclame, ils font *Tête de bois, Feu de joie*.

Ballade folk et hippie, missive anti-guerre parsemée d'éclairs à l'harmonica, cette chanson envoie directement ces gars dans une autre

dimension, où pointe la direction psychédélique qui hantera leur précédents enregistrements, mais qui causera aussi leur perte, la France étant engluée alors dans son post mai 68, et passant totalement à côté de l'apogée psychédélique...

*Hosanna* est une pépite de freakbeat que les anglo-saxons auraient pu nous jalouser, chanson simple et breakée à multiples reprises avec ce piano en free style, et un final délirant, un refrain plus crié que chanté qui confère à ce morceau toute sa folie. *Si tu reviens chez moi* et son écriture à la française qui lorgne vers Gainsbourg, est une parfaite missive anticapitaliste, avec cette basse omniprésente et dangereuse qui se bat avec le clavier aux dissonances hallucinogènes. Le dernier morceau a des relents caverneux s'éclaircissant par les intrusions de cette flûte mélancolique et ces chants pastichant le folk baba/religieux de l'époque....

Cet EP est tout bonnement le plus beau des disques de l'ère 66 parus en France, une merveille balancée et oubliée de suite par un pays trop occupé par ses clivages politiques débouchant sur une bien fausse révolution...

Partout sur la Côte d'Azur, ça fourmille de vedettes, et le show-business leur tend la main. Ils s'inscrivent alors dans la mouvance de groupes comme les Bains Didoncs, les Boots ou encore les Somethings. L'influence de la pop music anglo-saxonne raisonne dans ces chansons, preuve en est que la France savait aussi sortir des trucs intéressants à cette époque.

Et pourtant le meilleur reste encore à venir avec ce second EP, paru en 1967 et passé totalement inaperçu, combinant *Qu'as-tu Katioucha* à *LSD*

*25* ou *Les métamorphoses* de Margaret Steinway en face A et *Je te veux* à Olivier en face B (Riviera 231212). On oublie ici tout de suite la pop franchouillarde, et on plonge dans les abîmes de ce morceau fantastique en plein trip qu'est *LSD 25*, et cette guitare qui se tord et plonge continuellement dans les méandres du junkie. Sans contester l'un des plus grands morceaux psychédéliques balancés par un groupe français. Sur ce coup, les 5 Gentlemen radicalisent leur musique et touchent le sommet du psychédéisme. On est loin du combo yéyé des débuts, le clavier prend de plus en plus d'ampleur, les musiciens maîtrisent de plus en plus leurs instruments, comme sur ce magma délirant qu'est *Je Te Veux*.

Mais le succès fuit le groupe, la musique est trop moderne pour les ouïes françaises. Ils sortent néanmoins leur 4<sup>e</sup> EP sur Riviera, beaucoup moins sophistiqué, et tentent de retrouver la joie des palmares. Et s'y perdent d'ailleurs... Même si l'on ne retrouve pas la magie d'un morceau comme *LSD 25*, le disque est de bonne qualité, compilant le très amusant *Oum tse Oum*

*Papa à Anna*, ballade un peu mièvre. *Longue nuit d'amour* et son refrain entêtant ne fait pas oublier la faiblesse de la composition, alors que *Cent millions d'années av. J.-C.* tente de nous refaire le coup de *Dis-nous Dylan*. En vain... Cet EP annonce le déclin du groupe (Riviera 231265).

Les 5 Gentlemen sortiront un dernier essai, qui retiendra le coup psychédélique avec *Twiggy*. Mais le cœur n'y est plus. Pourtant à l'écoute de *Mets du sucre dans ton café*, les musiciens avaient tout ce qu'il fallait pour faire exploser les charts. Une magique combinaison pont/refrain/solos que bien des

groupes lui envieraient.

Parfaitement réédités par Magic Records sur une compilation où l'on trouve la plupart des singles et les 5 EP au complet, les 5 Gentlemen sont également sur le point de devenir LA référence de cette jeune scène rock française, qui redécouvre ces perles freakbeats chantées en français. L'histoire du rock est ainsi faite...

### Quelques liens pour découvrir ce fabuleux groupe

<http://profile.myspace.com/index.cfm?fuseaction=user.viewprofile&friendid=89293249>

[http://www.dailymotion.com/video/x12mte\\_caralin-les-5-gentlemen](http://www.dailymotion.com/video/x12mte_caralin-les-5-gentlemen)

Lou ■







## Introduction au Krautrock

Comme beaucoup de dingues plongés dans la musique, je pense, j'ai fait mon éducation dans Rock and Folk et Best. Et si un truc me tuait, c'était bien les articles sur le rock allemand.

Des tartines pas possibles, qui vous donnaient l'impression d'avoir été rédigées par des pros de la cosmogonie, ou des types qui avaient tellement tout compris qu'ils vous endormaient au bout d'une page.

D'où l'idée, fort négative, que la musique allemande se résume d'un côté à des groupes planants (terme idiot) imbibés de Pink Floyd, et de l'autre, à des hardeux doués pour la ballade radiophonique et vomitive.

Et au milieu, rien. Du moins pour le jeune cadre pressé, et pas du genre à s'appesantir sur des subtilités sémantiques.

Quand même, tous ces groupes de référence, les Can, Amon Düül et compagnie, ils existaient bel et bien, ils étaient peut-être une partie d'un iceberg à explorer soi-même.

Une sorte de voyage initiatique et privé, qui conduirait (peut-être) à exhumier quelques merveilles à usage interne (les meilleures), loin des chemins bien balisés (les pires).

Il fallait donc se lancer, avoir des références, et surmonter ses aversions. Tangerine Dream était utilisé pour le générique d'une émission de télé débile, et cette longue coulée de mayonnaise béate n'avait rien de vraiment attirant.

Et de toute façon, il fallait chercher hors des circuits de vente ordinaire, on sentait ça d'instinct. Donc, une partie de mon minuscule budget fut consacré à un livre et à un cd. Ce genre de situation condamne à la réussite d'entrée, aucune seconde chance accordée.

Le bouquin se nommait *Cosmic Dreams At Play* par le dénommé Dag Erik Asbjornsen, une encyclopédie claire et concise, qui donnait des pistes intéressantes.

Pour le disque, j'avais déjà arrêté mon choix, ce serait *Edge Of Time* de Dom (qui ?) tout simplement parce que ses climats ressemblaient à ceux du Pink Floyd de *More*. Pressage privé, très rare, heureusement réédité, l'album de Dom date de 1972. Le groupe venait de Düsseldorf, et il était mené par les frères Gabor et Laszlo Von Baksay, émigrés de Hongrie en 1956.

D'emblée, on est saisi par le minimalisme de l'instrumentation (guitare

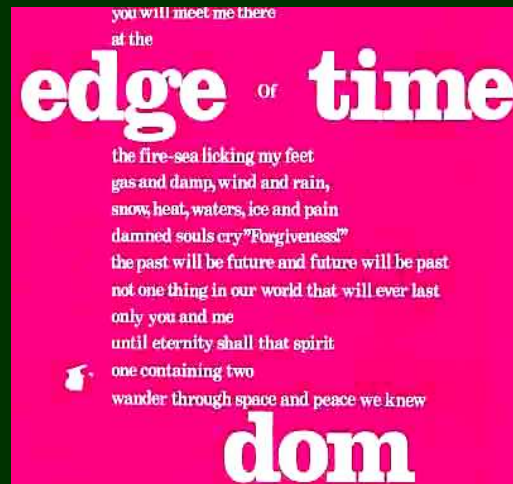
sèche, percussions, flûte, clavier en toile de fond, des vocaux parlés et lointains) et la fabuleuse force qu'elle dégage. Alors on suit, de bonne grâce. Jusqu'à ce que tout se brouille d'un coup, il vient de se passer quelque chose, le brouillard cachait bien son jeu. Plus question d'enlever le casque stéréo, il est devenu un vecteur psychique, la dernière chose qui vous relie encore au monde.

La référence à *More* devient plus claire, dès lors qu'on sait que le DOM était un acide surpuissant, capable de vous défoncer la tronche pendant deux jours pleins. Mais une musique de film a des contraintes. *Edge Of Time* aucune, ces 4 chansons agissent comme des réflexes, et c'est ça qui est beau.

Il y avait donc à creuser dans le Krautrock. D'autres que moi vous raconteront leur propre aventure (on espère qu'il y a des fans d'Agitation Free à la rédaction).

Les bouquins de référence comme le *Krautrocksampler* de Julian Cope, ou *Crack In The Cosmic Egg* atteignent des prix dingues sur eBay, et les rééditions sont vite épuisées.

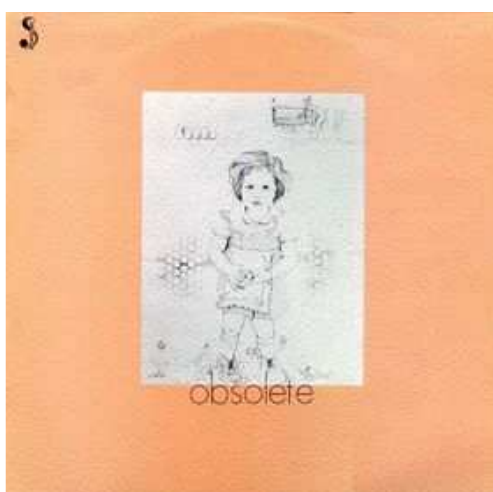
Par contre, côté disque, le choix est vaste, des gens comme Muséa ou Spalax ont fait un boulot admirable. En dehors de Dom, mes favoris sont le premier Gila, le *Garten Pharaos* de Popol Vuh, et le *At Last* d'Agitation Free. En fait non, achetez TOUS les Agitation Free. Et écoutez-les. Beaucoup ! La rédaction commençant à léviter, j'arrête là. Mais j'ai fait ce que j'ai pu, vos 45 minutes d'oubli béat vous attendent quelque part.



Laurent ■

# OBJETS DISCOGRAPHIQUES TRES IDENTIFIES

## Chroniques de disques



Dashiell Hedayat – Obsolete  
(1971)

Attention, on est en présence ici d'un véritable chef d'œuvre ! Sans doute l'un des plus grands albums français publiés à ce jour. Une météorite venue de nulle part, à la poésie déjantée et improvisée sous une musique lancinante et hypnotisante. Un pavé beat en plein seventies, plus précisément en 1971, porté par la musique du Gong naissant de Daevid Allen. Des textes inspirés par Ginsberg et Burroughs réunis...

Dashiell Hedayat, né en 1943, est le nom sous lequel s'est fait connaître l'écrivain qui publie désormais sous le pseudonyme de Jack Alain Léger. Il a publié plusieurs ouvrages sous ce patronyme, et a également traduit des œuvres de Bob Dylan (Tarentula), JRR Tolkien (Les Aventures de Tom

Bombadil) et Leonard Cohen (L'Énergie des esclaves). Dashiell Hedayat a en outre enregistré deux albums : le premier, *La Devanture des ivresses*, en 1969, sous le pseudonyme de Melmoth (Grand Prix de l'Académie Charles Cros en 1969), et le second, *Obsolete*, en 1971, avec le fameux *Chrysler*, en collaboration avec les musiciens du groupe de rock psychédélique Gong et avec la participation de Burroughs. *Obsolete* donc. Et sa pochette rose bonbon, gaufrée, paru chez le méga rare label Shandar. Ami de la défonce, bienvenue dans ce monde halluciné où les histoires de cul, de dope et autres banalités s'entrechoquent au son aérien et plein de reverb' de la troupe Gong. Et ça démarre fort avec ce délirant *Chrysler*, enfumé par ce texte où les libidos sont en extase, ça sent le sexe, la drogue, le côté immorale de la chose, le tout porté par les éclairs de Didier Malherbe au sax. On est déjà pris à la gorge par ce long trip sado-masochiste que vient renforcer le second morceau de la face A, *Une fille de l'ombre*, chuchoté par Dashiell dans un état proche de la défonce totale, avec les gémissements sensuels de Gilli Smith. Puis vient la merveille, *Long Song For Zelda*, où l'improvisation des textes par Dashiell rappelle les poèmes de Ginsberg, retour direct vers le dandysme des sixties, musique vaporeuse où l'odeur du café et du shit vous envahit les neurones. Petite



histoire banale d'un homme libre en plein délire, ce morceau transpire l'innocence de la vie, soutenue par les notes de guitare de Daevid Allen, douces et swinguant tout au long de ce trip qui emmène l'auditeur dans un autre monde dénué de tout intérêt matériel, jusqu'à la rencontre ultime, banale mais qui prend ici une tout autre dimension, de cette femme qui balade son clébard. On se promène tout au long de cette poésie sur un air flottant, la réalité vous apparaît soudain si lointaine, véritable hymne à la vie... On rêve ici d'un monde dandy, shooté à outrance, où plus aucun reflet matériel n'a d'importance, non, le simple moment présent comme unique but... On ne ressort jamais indemne de ce morceau, qui agit comme une drogue. Jamais un tel titre n'a eu autant d'effet...

Et cette face B, alors ! *Cielo Drive*, qui enfonce le clou jusqu'aux abîmes de votre pensée. 17 minutes de pur délire total, telle une descente héroïnomanie dans les méandres de votre cerveau. Gong prend ici la musique à son compte et annonce la couleur de ce que les musiciens vont produire ailleurs. C'est bourré d'écho et de reverb', sur un rythme hypnotisant et tribal. Des bribes de phrases hésitantes et futiles distillées par Dashiell comme écho sonore, qui résonnent dans votre tête, tourbillonnent à n'en plus finir et vous font perdre pied. Jamais un tel morceau n'a sublimé à ce point la sensation du junkie en pleine descente, véritable témoignage d'époque... La musique est sensas, chaque instrument s'envolant dans des solos contenus, pour finir dans un chaos total. Délire, hypnotisme, lavage de cerveau...

Ce disque est une claque dans la gueule à tous ceux qui ont eu un jour l'opportunité de l'écouter. 1971 fut une grande année pour le rock français,

Gainsbourg distillant l'amour Nabokovien à travers *Melody Nelson*, et Hedayat enfonçant le clou du sado-masochisme sous emprise avec ce somptueux *Obsoleto*... Bon voyage !

Lou ■



Rory Gallagher :  
La discographie commentée

Douze ans après sa mort, Rory Gallagher reste, pour une grande majorité, un pendant exotique à Status Quo. Avec des solos plus longs, et un peu mieux construits, une guitare écaillée, bref, pas grand-chose pour le sortir de l'anonymat.

Ce qui, en plus de dénoter une profonde méconnaissance de l'individu et de sa musique, est une imbécillité totale. On parle ici de talent profond, pas de recettes faciles et nauséabondes, déversées sans nuances sur un public pas trop regardant, et accroché à sa bière.

Déjà, avec *Taste*, l'Irlandais s'imposait comme un maître de la Stratocaster (il avait à peine vingt ans). La route était ouverte pour lui. Il allait devoir s'imposer au delà du répertoire de ses maîtres, aidé par une technique colossale, mais sans véritable direction. La solution, on la connaît. Tourner encore et toujours, forger son art au contact des foules, soir après



soir. Pas de problème pour lui, il a toujours été une bête de scène, même s'il y a sûrement laissé une partie de sa santé.

Jusqu'en 1976, ses réussites les plus flagrantes étaient ses albums *live* (2) tandis que le travail en studio restait un cran en dessous (à la tonitruante exception du premier disque solo). Être son propre producteur permet certainement d'économiser beaucoup de temps et d'argent, mais à moins d'avoir le flair et le froid recul d'un Jimmy Page (certains diront une calculatrice sur la console), c'est souvent se priver d'un regard extérieur frais et avisé.

Rory (considéré souvent à tort comme un crétin qui aurait piqué une chemise à John Fogerty, alors que l'homme était simplement un grand timide) a bien dû finir par se rendre compte qu'il allait dans le mur du studio, à plus ou moins longue échéance.

C'est pourquoi, en 1976, il a fait appel à Roger Glover. L'ex-bassiste de Purple ayant la réputation d'être un grand diplomate plutôt qu'un dictateur (Ritchie Blackmore lui-même chante ses louanges, c'est vous dire s'il doit être patient et attentionné) et un très bon producteur, le résultat devait être intéressant.

Rendons à Rory ce qui lui appartient, les chansons de *Calling Card* sont d'une qualité phénoménale. Restait à les mettre en valeur d'une façon rationnelle. Donc, caler drastiquement la section rythmique, se servir des claviers pour autre chose que des digressions sympas mais inutiles, et polir le son, sans lui faire perdre son mordant naturel.

Mission impossible ?

Pas tant que ça, n'oublions pas que Rory disposait de deux armes redoutables : sa guitare et sa voix (il prend enfin le temps de chanter correctement), et l'ensemble les met sublimement en relief.

Superbe illustration d'un travail de studio efficace, et varié comme on en souhaite à beaucoup (l'intro de *Edged In Blue* qui sonne comme Pink Floyd, avant que la chanson ne se mette à lorgner du côté du funk, sous les roulements de Rod de 'Ath), Lou Martin tente bien une sortie aux claviers, mais il se fait flinguer par une lampée de guitare hargneuse et autoritaire du boss, avant d'avoir le temps de gâter la sauce.

Et l'affaire se conclut par ce que, finalement, Rory faisait le mieux : pousser la rengaine avinée à la guitare sèche et à l'harmonica, jouant le blues, encore et toujours. Écoutez ce *Barley And Grap Rag*, ces giclées de notes plus Django Reinhardt que nature, cette facilité aberrante, ce talent ENFIN canalisé correctement... Toujours pas convaincu ?

Rory passe donc l'essentiel de l'année 1977 à tourner, sans trop se soucier de la révolution Punk et des gadgets disco/novo de ces années-là. Pire, quand sort *Photo Finish* (fin 1978), on le redécouvre en trio. Il a viré son clavier, engagé un cogneur (Ted McKenna) à la batterie, mais, heureusement, conservé le fidèle marteau piqueur Gerry Mc Avoy à la basse. Comme tout repose sur la guitare, c'est la totale, le champ de mines livré à domicile. Les chansons sont un poil plus simples que sur l'album précédent, mais des bombes hargneuses, du concentré d'énergie brute, avec ces incroyables acrobaties de guitare, à haut pouvoir corrosif.

Et foin des subtilités de l'album précédent (enfin presque), la six cordes est haute dans le mix, comme un magma ininterrompu, rouge vif le plus souvent. Cette musique est habitée, vivante, comme celle des Stones, d'Hendrix ou de Robin Trower, loin du supermarché.



Pour le même prix, vous avez, en plus, les deux plus beaux bijoux jamais écrits par Rory, son classique *Shadow Play* et le beaucoup plus méconnu *Overnight Bag*.

Là, on décolle vraiment, pris entre facilité mélodique, pirouettes sur le manche (ce son crado et hargneux) très grande classe, efficacité totale.

Ici, on est au sommet d'une carrière. La suite sera forcément en dessous, sur le plan créatif, *Top Priority* l'année suivante, gâché par des compositions faiblardes (dommage pour le jeu de Rory, complètement possédé) et *Jinx* en 1982, curieusement lourdaud. Il faudra attendre 1987 et l'incroyable *Defender* pour retrouver un niveau pareil.

Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

\*\*\*



Pavlov's Dog – Pampered Menial (1975)

St Louis, Missouri, ne doit pas être le premier bled qu'on pense à visiter en se rendant aux États-Unis. Pourtant, si les autorités de là-bas avaient un peu de bon sens, on y trouverait la rue Pavlov's Dog, ou au moins la place David Surkamp.

Un groupe de rock (et encore...) comme on doit en trouver un sur dix milliards, dirigé par les redoutables mentors du Blue Oyster Cult qui plus est. La domination mondiale était pour eux, enfin presque...

Déjà, on comprend que le titre (*Domesticité choyée*) ait pu en choquer plus d'un. À une époque mal remise des New York Dolls, on se méfiait de tout. Alors des chansons baroques/gigognes, avec des arrangements tape à l'œil, et cette incroyable voix de Surkamp (faites un *blind test*, tout le monde vous dira que c'est une fille qui chante), c'était vraiment trop.

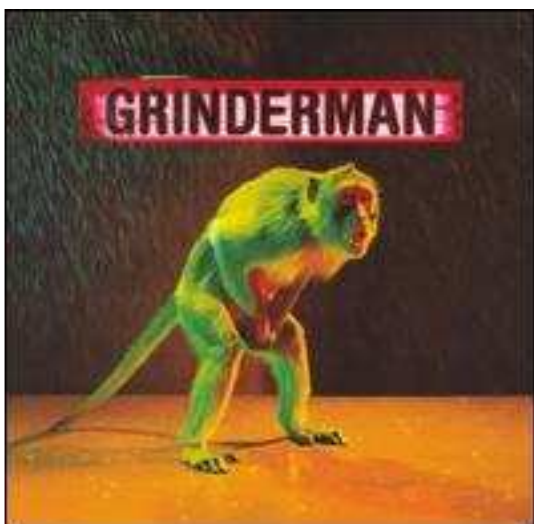
Suspect pour les lourds, dégoûtant pour les décadents, facile de se débarrasser comme ça de *Julia*, *Subway Sue*, *Fast Gun* avec ses escaliers guitare/violon, et toutes ces merveilles qui vous collent à la peau

comme du napalm tout frais largué.

Qui régnait à l'époque ? Les Sparks ? Rod Stewart ? D'une certaine façon, Pavlov's Dog annonce le punk qui couve, l'explosion de la chape de plomb qui étouffe la musique des années 70, le grand ménage de printemps. Avec classe, certes, et à sa façon de dandy. Discrètement efficace.

En chasse, le cd doit encore être au catalogue !

Laurent ■



Grinderman – Grinderman (2007)

Nick Cave ? Héros culte ? Ce type tout en noir, avec ses visions de meurtre, sa poésie de Leonard Cohen batcave ?

J'ai bien le souvenir d'un truc prétentieux et rasoir, *Your Funeral My Trial*, il y a longtemps, sans que ça m'empêche de dormir. Et, pour être tout à fait franc, son duo avec Kylie « J'suis bonne » Minogue était plaisant, sans plus. Du bon matériel pour la radio. Bref, le génie de Monsieur m'échappait totalement.

Appelez ça la déception du nouveau Stooges, le réflexe de l'assoiffé, qui

saute dans la première rivière qui passe, mais quand j'ai lu la chronique de son dernier album (j'ignorais absolument qu'il avait monté un projet parallèle) dans le Record Collector (faut bien tenir la concurrence à l'œil) j'ai entendu hurler un loup.

Qui tenait dans sa gueule deux pochettes de disque. Celle de *Raw Power*, et une autre, hideuse, représentant un babouin se grattant les burnes. Et ce canidé, je le voulais féroce, pas vieux pro sur le retour, qui gérerait son passé, entre deux pubs pour SFR.

J'ai donc oublié mes principes (néo-gothique = Valium) pour un temps, celui de jeter une oreille prudente. Et plutôt séduite au premier abord. Ce truc est taillé dans le bois psychotique qui fait les grandes galettes. D'entrée, avec Cave qui gueule comme un perdu. Il va remonter en selle, virer les souris blanches, les chiens noirs, les enculés de babouins, repartir à zéro...

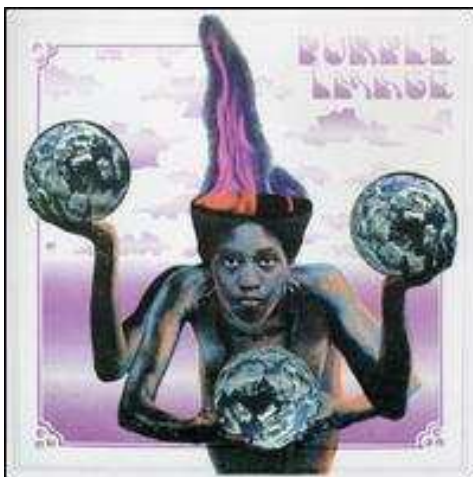
Le nom *Grinderman* (écraseur) vient d'un blues de Memphis Slim. C'est pas vendeur du tout, coco, ça va pas cartonner sur le public des Naast, et effrayer les petites filles qui rêvent aux Plasticines.

Qu'importe, avec un morceau titre fait d'un (UN) riff absolument plombé, léger et subtil comme une meule à grains, et Cave qui chante *J'suis l'écraseur/Chaque fois que je peux* du ton léger d'un *serial killer* en veine de confidences. Mais attention, jamais le côté mélodique ne cède le pas à l'électricité sale et spiralee. *Man in The Moon* est, à ce titre, une vraie leçon d'émotion en trois bouts de ficelle. Et *Electric Alice* se révèle un tube en puissance, je le dis bien fort ! Si c'est leur côté le plus commercial, il faut les imposer dans la sono d'Auchan.

Et quand ils se mêlent d'ajouter des cuivres, c'est pour mieux noircir le morceau, pas pour l'alourdir. Comme l'auraient fait, au hasard, les Saints. Le soleil australien tape vraiment dur sur certaines caboches, on devrait importer ses bienfaits par ici.

Pas un poil de gras dans ces 40 minutes de rock basique, du riff tout en muscle (pas de colique de solos inutiles) quelque part entre John Lee Hooker et Creedence, avec des embardées de guitare à secouer le fantôme de Jeffrey Lee Pierce, à vous redonner confiance dans une société où la radio serait saine, et les quotas musicaux orientés dans le bon sens.

Laurent ■



Purple Image – Purple Image (1970)

Il serait temps qu'un de ces jours on s'occupe des gars de Radioactive Records. Ces mecs ne cessent de piller les fonds de tiroir de la musique sixties qui nous est si chère, sans aucun scrupule vis-à-vis des artistes et des auditeurs. En toute illégalité, ce label réédite n'importe quelle production qu'il trouve sous la main, avec un son souvent déplorable, le met en numérique et vous balance la boîte CD dans la tronche en faisant passer n'importe quelle merde des sixties pour la énième rareté à avoir

indispensablement.

Évidemment, les consommateurs peu avertis et avides de nouvelles découvertes sonores se jettent dessus, claquent leurs 20 euros hebdomadaires, rentrent chez eux, et là, consternation rien qu'à l'ouverture du boîtier. Pas de notes de pochettes, juste le scan de la pochette originale, pareil pour le dos, bref on n'apprend rien sur le groupe en question, et puis vient le tour de la galette, le son est mauvais et la musique à chier. Bref, on s'est bien fait entuber ! Il ne reste plus qu'une seule chose à faire, retrouver ces gars et leur faire bouffer par l'anus leurs galettes merdiques. Dire qu'aujourd'hui on met en examen des grand-mères qui ont téléchargé du Adamo alors qu'on laisse faire ces imposteurs.

Il arrive pourtant, que par chance, ces mecs rééditent de pures merveilles. Ce fut le cas notamment du Growin Concern, magnifique groupe psychédélique US. Et c'est encore le cas avec ce disque, *Purple Image*, mélange de Soul/Funk/Guitare Fuzz à outrance et du meilleur effet. Peu ou pas d'info à propos du groupe sur le net, et je ne vous parle pas de la pochette (on ne sait même pas quand est apparu ce disque!). Bref, relatives recherches et quelques éléments : le disque serait sorti en 1970 sur Map City Records et serait coté autour d'une centaine d'euros. Voilà, c'est à peu près tout.

Domage qu'une réédition comme celle-là ne soit pas plus complète, avec une biographie du groupe, le personnel, etc. Mais bon, pour les gars de Radioactive, du moment que du fric rentre dans les caisses, ils ne vont pas se casser le cul à en savoir plus sur ce groupe.



pourrait résumer à une fusion entre le funk et le psychédéisme, le beat est énorme et les guitares Fuzz s'envolent dans tous les sens tout au long de ces 6 morceaux. Le dernier titre est tout bonnement excellent, *Marching To A Different Drummer*, le plus long morceau de l'album qui entraîne l'auditeur dans une transe funky où la production est dantesque, le mélange des instruments, sax, harmonica, guitare emballent le tout pour un des sommets du psychédéisme US de ce début seventies.

Mais revenons à la musique, qu'on  
L'album ne comporte aucun temps mort, les parties de guitares sont au sommet. Ce disque est une vraie belle découverte!

En attendant, continuez à boycotter Radioactive Records. En espérant qu'un jour un label de qualité se penchera sur ce groupe au talent indéniable !

**Lou ■**



### The Deviants : un album, deux critiques



The Deviants – Ptooff ! (1967)

1967, année de référence baba - Flower Power- Peace Man ! Une accumulation de clichés, qui ont fini par devenir l'unique reflet de ces quelques mois où l'histoire de la musique anglaise a basculé. En vrac, les radios pirates, l'underground londonien, Pink Floyd et les nuits de l'UFO club. Tout un pan de culture soigneusement enterré par les escrocs médiatiques pour vendre plus facilement des fringues et des godasses. En résumé, un espace temps qui a vu surgir, en si peu de temps, Tomorrow, Kaleidoscope et les Deviants. Et Mick Farren, l'anar de service, journaliste écrivain. Plus connu des spécialistes

pour avoir été l'embryon des Pink Fairies, cette bande de dingos (loin d'être fous, même si sérieusement partis) sont surtout la mauvaise conscience de Jagger et Lennon, embourgeoisés. Quand les Rolling Stones se faisaient pincer pour détention d'acide, avec leurs amis de la Haute, l'establishment reculait, en renâclant, mais faisait machine arrière. Les enjeux étaient tout simplement trop gros. Qui se préoccupait donc d'un ramassis de chevelus de plus ?

*I'm Coming Home*, un beat menaçant, deux accords basiques, et la voix de Farren (grasse et agressive) qui marmonne des menaces. Il rentre chez lui, pas content, bien décidé à laisser du sang sur les murs. Il se fout des chiens, des flingues, veut juste une bonne baston. Serait-il mécontent ? La tension monte, monte, jusqu'à une incroyable embardée de guitare fuzz. Explosion de violence sans grand équivalent, dans le rock anglais de l'époque, manifestement une réponse au *I'm Going Home* des Rolling Stones. Qui en paraît bien palichon, d'un coup.

*Child Of The Sky*, contraste soudain, une jolie ballade (douze cordes et flute discrète). Ça ressemble bien à une

chanson anti-drogues dures,  
conscience sociale toujours présente  
dans l'été des fleurs en papier et  
l'arnaque du Flower Power.

*Garbage*, retour au rock agressif, sur  
Bo Diddley beat, célébration des  
ordures ménagères. « *Garbage make  
you feel so good / Like an english  
should* », aucune chance de passer sur  
les radios officielles avec un sujet  
pareil. Un petit passage de voix  
féminine, et ça décolle en grand style  
psychédélique, avec Wah Wah qui  
tourbillonne, et fin ultra menaçante.

Par un de ces retournements de  
situation dont l'histoire est friande, le  
pressage original de *Ptoof* (sur  
Underground Impressaro) est  
aujourd'hui un collector de grande  
valeur. La pochette est simplement  
magnifique, conçue pour se déplier  
comme un immense poster  
psychédélique, et couverte d'un  
immense délire Dylanien ainsi que d'un  
texte de John Peel. La réédition  
*Psycho* est encore trouvable, assez  
facilement. Juste vidée de son sens,  
comme les lithographies de Mai 68.

*Bun*, jolie respiration de guitare, sauf  
que *Bun* signifie *clodo*. Après avoir  
attaqué l'auditeur aux oreilles, on s'en  
prend à sa conscience. Shocking !

On parle peu des Deviants, finalement.  
Comme s'ils étaient les affreux du rock  
anglais (avec Third Word War,  
Stackwaddy, Pink Fairies) qu'il convient  
de cacher. Alors qu'ils se voulaient  
surtout des fouteurs de merde  
permanente, juste pour éviter les  
dérapages suspects, et maintenir les  
consciences saines.

*Nothing Man* s'ouvre sur des  
percussions, tout à fait réminiscentes  
de *Requiem Pour un Con*, quelques  
choeurs, et plusieurs voix s'emparent

des enceintes. Impitoyable réquisitoire  
contre les bien pensants, ceux qui  
détestent les différences, et donc les  
déviantes. Ou comment se situer  
politiquement.

*Charlie* est un blues tranquille, mais qui  
parle de meurtre et de fuite. La vieille  
Albion abritait donc des monstres pires  
que les Rolling Stones ? Trop beau  
pour durer, les deux autres albums  
seront des ratages complets. Manque  
de direction, abus de dope, même un  
guitariste de la trempe de Paul  
Rudolph ne sauvera pas l'entreprise.  
Partagée qu'elle était (selon Farren lui-  
même) entre son propre activisme, et  
le désir des autres d'être reconnus  
comme de vrais musiciens.

*Deviation Street* est la cerise du  
gâteau, le bras d'honneur de ceux qui  
n'ont rien à perdre. Une intro rapide,  
teigneuse, qui se brise sur un piano  
asthmatique, et une guitare fuzz.  
Farren se met à déclamer « Un type  
cool de la CIA sourit et tend un sucre  
aux hippies qui se marrent / Et un vieux  
porc regarde à travers la vitre de la  
librairie cochonne / Et les petits enfants  
jouent à la guerre dans le caniveau »,  
une rafale d'arme lourde, des cris  
d'horreur, et des applaudissements. À  
la façon d'un opéra, on enchaîne sur  
une ode au speed, brisée et vicieuse.  
Ça parlotte, parlotte, et on atterrit sur  
une guitare hendrixienne qui allume  
des chandelles dans tous les coins,  
avant de revenir sur Farren, qui moque  
méchamment les freaks, occupés à se  
défoncer, en se concentrant sur les  
motifs de leur papier peint. Et le tout  
s'écrase enfin dans le mur, après 9  
minutes de délire total.

La mauvaise graine était quand même  
semée, malgré tout. Empruntant le  
nom d'une nouvelle de Jaimie  
Mandelkau (manager des Deviants),  
allaient naître les Pink Fairies. Fiers

représentants d'un underground actif et concerné (jusqu'à organiser un contre-festival à l'île de Wight), prompt à se mobiliser pour tout un tas de bonnes causes. Mick Farren a continué sa carrière d'écrivain, sorti quelques albums solos (*Vampire Stoles My Lunch Money* est recommandable), collaboré avec Motorhead, reformé les Deviants sporadiquement, sans grande réussite artistique. Finalement, c'est la société qui a gagné, mais l'attaque était bien menée.

### Laurent ■

Comment aborder The Deviants, cette météorite balancé à la face de l'idéologie hippie qu'est Ptoof, totalement décalée, en marge de son époque... Le genre de truc intemporel comme le rock nous en a pondu au grès de ses humeurs, ne possédant aucune étiquette, s'affranchissant des normes d'éthiques et de rigueur... Ah, je ne peux vous parler de cet opus sans vous raconter ma petite histoire.

Au départ de ma maladie de collectionnite, en fouinant dans les bacs à disques lors de mes toutes premières conventions, je tombe sur une pochette angoissante, flippante et pourtant totalement excitante : une none suçant *phalliquement* une glace ! Voilà ma première rencontre avec les Deviants. Sans même jamais avoir écouté ce groupe jusqu'alors, je suis attiré, choqué. Corrompu ! Bref, Ptoof paraît en 1967, année du Flower Power et des meilleures productions psychédéliques. Londres sort juste de son apogée du Swinging London, et s'apprête à s'agenouiller devant les Floyd de Syd Barrett. The Deviants est alors formé par Mick Farren (piano, chant) avec à ses côtés Sid Bishop (guitare et sitar) et Russ Hunter (batterie). Vierge de toute technicité naturelle, ces gars se lancent

quand même dans l'aventure et fondent ce groupe aux relents du MC5 de Rob Tyner. Et pour compenser, ils vont faire preuve d'une imagination sans bornes, totalement délirante et incongrue, utilisant toutes les possibilités sonores à leur disposition.

Ptoof parvient à intégrer toutes leurs influences, combinant la touche psychédélique au R'n'B des Yardbirds, le tout sur des textes sarcastiques, anarchistes, où le commentaire social se veut féroce et fortement buriné, tendance sado maso. Le tout en l'espace de 7 morceaux. Le ton est donné.

Le premier titre, *I'm Coming Home*, ressemble à un blues urbain, introduit ironiquement par l'annonce de l'album, qui donne déjà au disque son aspect de bizarrerie, bricolé par des manchots. Pourtant, la violence est ici à son comble, le chant est menaçant et grave, la basse porte le morceau sur des sphères dangereuses où les éclairs de guitares fuzz viennent hystériquement chambouler le rythme tribal du morceau. Ces mecs-là ne plaisantent point.

Pastiche pop hippie, le second morceau nous baigne dans une atmosphère en total décalage avec l'ouverture du disque. Ambiance enfantine et innocente, *Child Of The Sky* vous emporte l'esprit sur des terres vierges. Le chant, parfaitement maîtrisé, se veut langoureux et évasif, soutenu par une flûte enchanteresse.

*Garbage* est un morceau complètement délirant, qui ne respecte aucune règle... Cris, guitare distordue, ce titre est là pour vous corrompre l'esprit ! L'harmonica gémit de douleur, la batterie est vulgaire, crade, le tempo



s'accélère pour mieux ralentir, la structure du morceau est hachée et se termine follement sur un déluge de guitare qui fait suite au chant débilisant de Mick Farren.

Vient *Bun*, le morceau le plus court de l'album, le plus psyché aussi. Instrumental qui ramène un peu de douceur dans cette apocalypse de sons sauvages.

Mais ce n'était qu'un intermède... *Nothing Man* nous le rappelle dès son intro, tribale, sorte de marche militaire, chuchotée par Mick Farren, Les sons se mélangent, distorsions électroniques et chant primaire se conjuguent et donnent à *Nothing Man* un aspect flippant du junkie en pleine descente. On est étouffé par cette atmosphère encore une fois apocalyptique.

*Charlie* reprend la sauce blues du british boum.

Le dernier morceau, le plus long et le plus vilipendant, termine sur un chaos craché à la gueule sous forme de mitraillettes et de bombes s'écrasant sous les cris de la mascarade hippie.

*Deviation street* transpire la violence, l'atmosphère se veut encore une fois étouffante, politiquement. Cette chanson est anarchique sous toutes ses formes, de par son chant et sa musique. L'attaque se veut à la fois virulente et ironique sur ce monde empli de babas à tous les étages, sur cette dictature de la *coolitude* ambiante, s'achevant sur une confrontation entre le sitar envoûtant et un final reprenant là où les choses ont commencé, sous les cris et les riffs menaçants de la bande à Farren. Hypnotique...

Les pendants anglais des Fugs ont frappé un grand coup avec Ptoof. Et même si leurs albums suivants ne seront pas autant réussis, les Deviants resteront à jamais dans l'histoire de la pop music comme étant LE groupe le plus décalé et dégradant de cette fin sixties. Le plus illicite aussi. Autant vous dire que si vous êtes partisans de la moralisation grandissante de notre société, ce disque n'est pas pour vous. Ne le faites surtout pas écouter à vos gamins au risque de les dégénérer. Et en attendant, je m'en vais planquer mon original français avant que la milice sarkoziste vienne s'en emparer....

**Lou ■**

# COLLECTORS



## Le Coin des collectionneurs

Mon confrère Lou souffre d'une maladie assez connue, il entasse les disques comme un maniaque. J'ai bien dit les disques (sens étymologique du terme).

Les bonnes vieilles galettes noires, si fragiles.

Et les pochettes glacées/gaufrées, œuvres d'art souvent.

Souvenirs déjà désuets, vestiges d'une époque où on avait encore le goût des choses bien faites, bien présentées, véritable artisanat.

Vous l'aurez donc compris, c'est le genre de sport que je pratique aussi.

Comment et pourquoi je suis tombé dedans importe peu, ce qui compte basiquement, c'est la collec'



Le pressage différent, le détail infime, la frontière qui sépare l'être raisonnable du cas pathologique joyeusement enfoncé (3 pressages différents du premier Pink Floyd, 3 Band Of Gypsies *Puppet Cover*).

28 ans de délire ravageur assumé en dépit de tout. Se priver pendant deux mois, mais surtout pas du collector convoité depuis des siècles. Jusqu'à ce

qu'une voix vous annonce que oui, j'en ai un exemplaire, mais il faut faire vite. Allo ?

Non, je suis déjà à la poste.

Et le meilleur est devant, n'en déplaise. Ces Smoke et Création allemands, le Randy Holden, les singles de Chico Magnetic Band...

Collectionner les disques, c'est se couper un bras tous les jours, méditez bien cet adage avant de tomber malade... Et si vous passez par Nice, faites un petit tour par Killing Floor Music, conseil d'ami.

Allez Lou, j'ai bien chauffé la salle, à toi de perpétuer l'héritage.

Laurent ■



## La scène londonienne des sixties au travers des EP français

Les sixties ont été une formidable période pour la musique pop et rock, se réinventant constamment, en passant du blues au R'n'B, du garage au rock psychédélique et progressif. Mais une scène est souvent oubliée dans ce brassage musical, un truc dantesque qui s'est passé au milieu des années 60 en Angleterre, plus précisément à Londres, mais qui a touché toutes les provinces du Royaume-Uni, où des gamins, fans de soul music et des classiques Motown, vont bousculer l'establishment et s'opposer aux rockers à la Elvis. Les Who seront les premiers à dégainer dès 1965, où le féroce *My Génération* va marquer tout une époque. Habile mélange de soul et de rock, ce disque va donner naissance au mouvement mods britannique. Et enchanter une pléiade de bons groupes, nous distillant des dizaines de pépites aux arrangements sublimes, à la rage adolescente impeccable, au dandysme assumé. Et au style vestimentaire des plus classes. Plus tard *Quadraphonia* sera un parfait témoignage de cette scène mods, que je vous propose de revivre à travers les EP français et certains autres étrangers parus dans les sixties et souvent introuvables, donc hyper cotés.



The Action - Shadows & Reflections  
Odéon MOE 149 (1967)  
Valeur : 500 euros / 800 euros

- 1.Shadows and reflections
- 2.Something has it me
- 3.Never Ever
- 4.Twenty Fourth Hour

Il s'agit là de la classe totale, le groupe mod ultime vénéré par toute une génération. Imaginez un groupe capable de troussez des dizaines de chansons toutes plus géniales les unes que les autres, dépassant celles des Beatles haut la main, avec ce qu'il faut de psychédéisme et de lyrisme, des morceaux qui ne vous quittent plus une fois écoutés, enterrant les Stones et les Who bien avant l'heure... Des titres fantastiques comme *Look At the View* ou *I'll Keep Holding On*. Tout simplement le Graal du Swinging

London.

Le groupe, de single en single, va émoustiller la pop anglaise de ce milieu sixties avec d'autres perles comme *Little Girl*. Mais aucun album ne verra malheureusement le jour. Il faudra attendre les rééditions et l'excellent *Rolled Gold* à conseiller à tous ceux qui veulent retrouver la magie de ce fabuleux groupe en constante évolution.



The ArtWoods - Oh My Love  
Decca 457 076 (1965)  
Valeur : 400 euros / 700 euros

1. Oh My Love
2. Big City
3. If I Ever Get My Hands On You
4. Sweet Mary

Ah, les Artwoods... Aucun groupe des sixties n'a jamais tant incarné l'esprit soul de la musique Mods. Des musiciens hors pair : à la guitare Derek Griffiths, John Lord (Future Deep Purple), à l'orgue, Art Wood, frère de Ron, chanteur à la croisée des chemins entre Burdon et le lyrisme à la Jim Morrison, et Keith Hartley à la batterie (future John Mayall Group). Ces gars ont signé quelques-unes des plus belles perles du Swingin' London, du monstrueux *I Feel Good* au parfait *I'm Looking For A Saxophonist*..

La production est superbe, les arrangements terrifiants et magnifiquement esthétiques, et l'orgue de John Lord emporte le tout sur des cieux totalement jouissifs.

Précédés d'une énorme réputation live, ces garçons, signés chez Decca, ne connaîtront malheureusement pas le succès, ne distillant qu'un seul album extrêmement rare et une poignée de singles impeccables.

Art Wood est décédé récemment, laissant derrière lui une pléiade de bombes freakbeat à découvrir de toute urgence.



P.P. Arnold - The First Cut Is The Deepest  
Columbia ESRF 1877 ( 1967)  
Valeur : 50 euros

1. The First Cut Is The Deepest
2. Everything's Gonna Be Alright
3. Speak To Me
4. Life Is But Nothing

P.P. Arnold est certes américaine, née à Los Angeles, mais elle est vite découverte lors d'une tournée de Ike & Tina Turner par Mick Jagger lors de premières parties des Stones. Sur les conseils de Mick, Andrew Loog Oldham signe la petite merveille sur son label Immediate et cela donne un



premier album à la réussite totale, soutenu musicalement par les Small Faces. P.P Arnold impressionne alors par sa voix puissante, entre soul et pop, hyper sexy et touchante.

Cet EP, remarquable musicalement et exprimant à la perfection la rencontre entre l'esthétisme londonien et la soul américaine, est une perle à redécouvrir d'urgence.

Malheureusement, la belle disparaîtra assez rapidement en même temps que le mouvement, entérinant à jamais dans l'histoire de la pop des chefs d'œuvre comme *Would You Believe* ou cette reprise extra de Cat Stevens *The First Cut Is The Deepest*.



The Birds - No Good Without You Baby  
Decca 457 114 ( 1966 )  
Valeur : 500 euros / 800 euros



The Beatstalkers - Mr Disappointed  
Decca 457 112 (1966)  
Valeur : 500 euros

- 1 You'd Better Get a Better Hold On
- 2 Mr. Disappointed
- 3 Left Right Left
- 4 Everybody's Talking 'Bout Me Baby

Il s'agit ici d'un vrai collector, peu ou pas d'informations sur ce groupe écossais circulant actuellement sur la toile. Et pourtant, the Beatstalkers ont connu une gloire éphémère grâce à ce disque et au single *You'd Better Get A better Hold On*. Dernièrement, il paraîtrait que le quintet se soit reformé.

1. No Good Without You Baby
2. How Can It Be
3. Leaving Here
4. Next In Line

Ah, le cas Ronnie Wood... Détesté par les plus grands fans des Stones... Et pourtant ! Avant que Ron rejoigne les fabuleux Creation, ce mec a sévi dans l'un des groupes les plus violents que l'Angleterre des sixties ait connus. Un groupe qui reprenait la sauce Motown en la dynamitant tels des punks sauvages, irrespectueux, aux guitares cinglantes et à l'harmonica ravageur.

Le groupe ne signera que des singles, comme la plupart de ces combos, dont un magnifique EP extrêmement recherché sur nos terres. Du *No Good Without You Baby* stoogiens en passant par l'excellent *Leaving Here*, les Birds écrasent tout sur leur passage. Dotés d'une classe folle, ces garçons aux cheveux étonnamment longs pour l'époque étaient les chouchous des clubs et ont représenté le penchant punk de cette scène londonienne.



The Creation – Making Time  
Vogue INT 18098 (1966)  
Valeur : 500 euros / 800 euros

1. Making Time
2. Biff Bang Pow
3. Try and Stop Me
4. Sylvette



The Creation – Tom Tom  
Vogue INT 18144 (1967)  
Valeur : 600 euros / 900 euros

1. Tom Tom
2. If I Stay Too Long
3. Can I Join Your Band
4. Nightmares

Jamais, dans toute l'histoire de la pop, un tel groupe n'a mérité tant de respect. Adulé par tous les courants, psychédéliques, pops, punks, et même par Pete Townshend qui, en son temps, s'était d'ailleurs inscrit au fan club. Les Creation, donc... Et leurs pépites *freak beat*, du géant *Painter Man*, morceau garage ultime et son refrain magique, au menaçant *Tom Tom* où, en trois accords ravageurs, le groupe met tout le monde au diapason. Look mod parfait, leurs concerts étaient de véritables mises en scène : jeux de lumière, *action painting* sur des créatures de rêves... Mais au delà de ça, ces garçons étaient surtout de formidables musiciens, et dotés dans leurs rangs d'un guitariste exceptionnel répondant au nom de Eddie Phillips, le premier à avoir joué de la guitare avec un archer. Kim Gardner et Ron Wood des Byrds rejoindront la machine. Leur répertoire, dans sa totalité, est essentiel et rivalise sans conteste avec le meilleur des Who.

Leur carrière démarre d'ailleurs en trombe, avec *Making Time*, se classant à une lamentable 49e place dans les palmares. À croire que les anglo-saxons étaient de stupides *rosbeef* sourdingues ! Car ce titre est une merveille de *freak beat*, violent et outrageant, parcourue de breaks monumentaux de guitare.

La production, dans son ensemble, est magnifiquement arrangée, et là où d'autres se seraient englués dans de la pop potiche, les Creation parviennent à garder leur fougue.

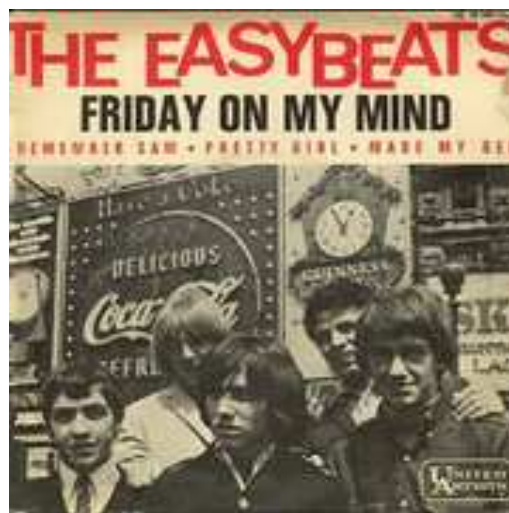
La France, pour une fois, est génialement distribuée avec ces deux EP aux pochettes irrésistibles et au tracklisting parfait, si on omet l'absence de *Painter Man*.



The Belfast Gypsies (Ex-Them)  
Vogue Int 18079 (1966)  
Valeur :100 euros

1. Gloria's Dream
2. The Crazy World Inside Me
3. Secret Police
4. Aira Of The Fallen Angels

Sur les cendres des Them se constitue ce combo ultra violent produit par Kim Fowley et emmené par les frères Mc Auley. Après avoir quitté la formation de british blues, les frangins, contrairement à Van Morrison et au reste des Them, ne s'engoncent pas dans un blues psychédélique, et continuent à proposer des perles de r'n'b efficaces et accrocheuses. Sur ce EP français, on y trouve *Gloria's Dream*, pastiche menaçant et brutal du tube des Them. Mais aussi *The Crazy World Inside Me*, long slow à la tension constante, le terrible *Secret Police* et son final apocalyptique et énervé. *Aria of the Fallen Angels*, le dernier morceau, est une merveille, morceau lancinant où des cœurs insistants accentuent le lyrisme du morceau dominé par le piano. Malheureusement pour eux, le temps est au psychédéisme, et le groupe se quittera sur un unique album, évidemment introuvable!



The Easybeats – Friday on my mind  
United Artist 36106 (1966)  
Valeur: 25 euros

1. Friday On My Mind
2. Remember sam
3. Pretty Girl
4. Made My Bed

Ah, les Easybeats et ce morceau parfait, *Friday On My Mind*, que tant de groupes aimeraient sortir au moins une fois dans leur vie. Et ces Australiens, qui ont squatté Londres au milieu des sixties et fréquenté les Small faces, en ont pondu des dizaines de ce calibre.

Formé par le chanteur et leader Stevie Wright, du fantastique guitariste Harry Vanda épaulé par Georges Young, du bassiste Dick Diamonde et du batteur Gordon Henry Fleet, le groupe enfile les singles à succès dans son pays, mais décide finalement de s'expatrier en Angleterre pour défier les autres mods sur leur propre terrain. S'en suivra une pléiade de pépites freak beat, où leur sens de l'écriture, mêlé à la violence de leurs compositions, font des Easybeats un groupe incontournable du Swinging London.

De *I Can see* à *Sorry*, en passant par l'inévitable *Good Times, Come and see her*, les Australiens font exploser les charts, et même la France ne leur



résiste pas. *Friday on My mind* est un mini succès sur les terres du yéyé. D'ailleurs la France est particulièrement gâtée, bénéficiant de la parution de 3 EP magnifiques, assez faciles à trouver qui plus est.



United Artists 36112 (1966)  
Valeur : 50 euros

1. Who'll be the one
2. Saturday Night
3. Lisa
4. Do you have a soul



United Artist 36117 (1967)  
Valeur : 50 euros

1. Heaven And Hell
2. River Deep, Mountain High
3. All Gone Boy
4. You Me, we Love.

Malheureusement, ces garçons ne parviendront jamais à sortir d'album digne de ces singles, s'engluant dans des potiches sucrées et indigestes. Dommage au vu de leurs évidentes qualités.



Episode Six  
Pye PNV 24175 (1966)  
Valeur : 800 euros

1. Here There And Everywhere
2. Nighty Morris Ten
3. I Hear Trumpets Blow
4. True Love is Funny ( that Way)

Qui peut croire que ces infâmes Deep Purple aient pu enregistrer de véritables missives psychédéliques empreintes du Swinging London ambient ? Qui connaît réellement ce groupe sévissant dans les caves londoniennes de 1966 à 1968, distillant des parties de guitares dignes des meilleurs groupes garage ricains, le tout avec de superbes mélodies et parties vocales ?

À vrai dire, peu de monde, et cet EP français est l'un des plus rares du marché. Composé notamment du bassiste Roger Glover et chanteur Ian Gillan, ce groupe est souvent réputé comme étant le précurseur de la machine Purple. Loin s'en faut, il n'y a qu'à écouter des morceaux comme



*Love Hate revenge* pour s'en persuader. Hautement psychédélique, pas pompier pour un sou, et doté de superbes harmonies vocales, ce groupe savait troussez de bonnes chansons efficaces et jouissives. En 1969, Gillian et Glover fondent Deep Purple et le reste du groupe se sépare.

Il se dit même que le Deep revient aujourd'hui, remplissant les stades sur un énième sirupeux *Smoke On The Water*....Alors à quand une reformation de Episode Six ?



Chris Farlowe  
Columbia ESRF 1806 (1966)  
Valeur : 120 euros

- 1.Out Of Time
- 2.Baby Make It Soon
- 3.Think
- 4.Don't Just Look At Me

Sans aucun doute la plus belle voix du rock anglais, rien de moins ! Caverneuse, puissante, terrible, émouvante, à faire passer les James Brown et autres ténors de la Motown pour des gentils enfants de chœurs. Capable de vous transporter dans une sphère de jouissance totale, avec cette voix inhumaine qui faisait trembler Tom Jones dans ses cauchemars.

Chris Farlowe a débuté au sein des

majestueux Thunderbirds, reprenant les classiques R'n'B américains, avant d'être signé chez le classieux label d'Andrew Loog Oldam, Immediate.

Et Chris Farlowe va y laisser ses plus belles interprétations, soutenues par une orchestration dantesque aux arrangements mirifiques, dignes de sa puissance vocale. Les premiers à s'intéresser à l'ami Farlowe sont Jagger et Richards, les Stones lui écrivant une perle, rien de moins : Out Of Time. Que Farlowe va dynamiter au point que les Stones eux-mêmes reprendront ce titre sur leur chef d'œuvre Aftermath.



Columbia ESRF 1837 (1966)  
Valeur: 150 euros

- 1.Ride On Baby
- 2.I'm free
- 3.What Became Of The Broken Hearted
- 4.Headlines

Succès timide avec ce single parfait, Chris Farlowe va poursuivre sa carrière chez Immediate en sortant nombre d'albums notamment produits par Mick Jagger, dans lesquels il reprend des standards de la maison comme le Paint It Black des Stones, My Way Of Giving des Small Faces, ou des classiques r'n'b comme Think. Et à chaque fois, Farlowe surpasse les originaux, sa voix caverneuse bataillant ferme avec les

superbes arrangements de la maison Oldham.

Le talent de Chris Farlowe passe les frontières, et la France est créditée de 3 jolis EP. Malheureusement, les titres choisis ne reflètent pas totalement le talent de ce virtuose à la voix en or. Car comment passer à côté de ce Handbags and Gladrag's composé par Mick d'Abo, totalement bouleversant par tant de beauté... On ne comprendra jamais !

Il est vrai qu'à l'époque, le label de Andrew Loog Oldham connaît des difficultés financières et ne peut porter ce single jusqu'au sommet. Quelques années plus tard, l'opportuniste Rod Stewart amènera ce même single jusqu'aux plus hautes sphères des charts. L'histoire du rock est ainsi faite. Chris Farlowe continuera d'enregistrer nombre de singles toujours aussi excitants, mais la fin des sixties et l'avènement du progressif lui seront fatals. Nous reste une poignée de singles à découvrir de toute urgence !



Columbia ESRF 1875 (1967)  
Valeur : 150 euros

1. Yesterday's Paper
2. Looking For You
3. Life Is But Nothing



Herbie Goins & the Night Timers  
Odeon MEO 133 (1967)  
Valeur: 300 euros

1. The Incredible Miss Brown
2. Coming Home To You
3. N°1 in Your Heart
4. Cruisin'

Né en Floride en 1939, Herbie Goins se retrouve dans l'US Air Force basée en Angleterre. Une fois démobilisé, Herbie tente sa chance dans les clubs britanniques où il se bâtit une solide réputation auprès des amateurs de jazz. Il est vite repéré par Alexis Korner qui en fait son chanteur de 1963 à 1966.

En même temps, il fonde avec Ronnie Jones les Nighttimers, qui rivalisent alors avec Jimmy James & the Vagabonds. L'orchestre formé se produit à Londres en compagnie des Zoot Money & Chris Farlowe, en reprenant des standards du R&B, de la soul de Tamla Motown et du blues. On retrouvera dans cet orchestre des noms tels que John McLaughlin ou encore Dave Mason. C'est dire la qualité.

Cependant, et même s'ils mettent le feu sur les pistes de danse, le groupe ne parviendra jamais à se classer. Et

du même coup, les disques de Herbie Goins & the Nightimers sont hyper recherchés comme cet unique EP français compilant l'excellent *Cruisin'* écrit par Mc Laughlin et le commercial *Incredible Miss Brown*. Ce melting pot

de jazz et de soul fut assez original dans ce Swinging London pour être aujourd'hui redécouvert par les amateurs de soul music.

Lou ■



(photographies de Erling Mandelmann)





## Tour de table autour du piratage et de l'avenir du disque

(Pirate City, article publié sur le blog de Francis Hébert, journaliste à l'hebdo culturel québécois Voir)

**L'industrie du disque avance chiffres et statistiques pour tenter de démontrer que le piratage nuit aux artistes. Mais eux, qu'en pensent-ils réellement ? Souhaitent-ils qu'on les enferme tous, ces illuminés hirsutes au regard hagard qui remplissent des tonnes de disques durs gonflés à bloc de mp3 en bouffant devant leur ordinateur ? Ont-ils plus sérieusement le sentiment que le téléchargement illégal ruine leur carrière, ou croient-ils au contraire que la libre circulation de leur musique en ligne peut les aider à se faire connaître bien au-delà de leurs propres frontières ?**

Nous avons posé la question à quatre musiciens au parcours artistique différent : **Vincent Vallières**, auteur d'un quatrième album qui connaît un si franc succès qu'il n'échappe pas aux borgnes à la jambe de bois; **Catherine Durand**, qui a produit elle-même son dernier disque et se voit donc doublement concernée par le piratage; **Alexandre Varlet**, bel ambassadeur d'une nouvelle scène française flamboyante, dont les deux premiers CD sont certes disponibles chez nous, mais n'ont fait l'objet d'aucune campagne de promotion; et **Baudoin**, jeune auteur-compositeur interprète québécois qui enregistre actuellement un premier album fort prometteur.



Alexandre Varlet  
(photo : Franck Morand)

Pour Alexandre Varlet, Internet est une discothèque infinie où chacun pioche de toutes les façons possibles et imaginables. « Avant d'être un gars qui chante et qui fait des disques, je suis un consommateur de musique, et ce, depuis très jeune. La musique est vivante, et le but d'une chanson est de papillonner d'un monde à l'autre. En ça, le Net, c'est dément ! Le téléchargement illégal est un vrai vecteur de communication qui permet à mon nom et ma musique de circuler. Je ne pense donc pas que ça me nuise catégoriquement. Il y a des gens qui n'ont peut-être pas acheté mon disque, mais ils peuvent payer leur place pour l'un de mes concerts. Peut-être même finiront-ils par acheter le disque d'après, puis tous les autres quand ils le pourront. Une chanson téléchargée n'enlève pas de sa valeur intrinsèque. Un gamin peut l'adorer, et grâce à lui, elle va vivre, et le nom de l'artiste tailler sa route. »





Catherine Durand

Catherine Durand, qui a investi argent, efforts et énergie pour produire son excellent *Diaporama*, reconnaît plutôt ne pas trop savoir que penser de la libre circulation de son travail : «C'est évident que des outils comme un site Internet ou Myspace sont des véhicules de promotion incroyables ! J'y ai découvert un paquet d'artistes en écoutant des extraits de leur album. Dans certains cas, ça m'a convaincue d'aller acheter le disque en magasin. Mais la différence est là ; il est très utile pour les artistes que leurs chansons soient disponibles pour écoute sur le web, mais lorsque ça devient carrément du téléchargement gratuit, là c'est plus problématique...»



Baudoin

Point de vue que ne partage pas Baudoin, pour qui le piratage représente un pouvoir de diffusion de la musique des artistes indépendants impensable auparavant. «Dans mon cas particulier, le problème du téléchargement illégal ne

se pose pas encore puisque l'album n'est pas sorti. Toutefois, comme on ne débute les concerts que dans quelques mois, je ne devrais même pas exister médiatiquement parlant. Or, Internet m'a déjà permis de constater un certain enthousiasme tant au Québec qu'en Europe chez ceux qui ont téléchargé gratuitement quelques-unes des chansons de mon démo que j'ai accepté de laisser circuler moi-même. Cela n'aurait pas été possible il y a à peine dix ans.»



Vincent Vallières

Quant à Vincent Vallières, il avoue humblement n'avoir aucune idée de l'impact réel du téléchargement illégal : «Naïf peut-être, j'ai le sentiment que la majeure partie des gens qui me connaissent sont encore des acheteurs de disques, respectueux des artistes et intéressés à les soutenir.» S'il a déjà téléchargé lui-même ? «Non, je ne sais pas comment faire. Personnellement, j'aime encore les disques. J'aime flâner dans les magasins. Je pense qu'il est trop tôt pour mettre de côté l'idée du disque comme on le connaît actuellement.» Catherine, elle, s'est certes déjà procuré des mp3 sans les payer, mais seulement ceux de vieilles chansons qu'il est impossible d'acheter en magasin. Alexandre reconnaît avoir déjà téléchargé illégalement, mais «toujours une chanson ou deux, jamais un album entier, et quasi systématiquement, j'ai fini par acheter le disque en question. Je suis assez fétichiste, j'aime l'objet, ce qu'il

y a lire, les photos à voir». Boulimique de musique, Baudoin avoue que dans son cas, «ça se compte en giga-octets. Je considère le téléchargement un peu comme un poste d'écoute. Globalement, ma ligne éthique personnelle est la suivante : si j'aime, j'achète le CD, et préférablement au concert. Comme on ne peut pas tout acheter, mes priorités vont aux labels indépendants, québécois, francophones.»

Si leur opinion diverge quand il est question de l'utilité du téléchargement illégal pour les artistes, nos quatre musiciens se rejoignent entièrement sur l'importance de sensibiliser les internautes sur les conséquences de leurs actes. Selon Alexandre Varlet, «il faut tout de même admettre que lorsqu'on télécharge Céline Dion qui, de toute façon, vend des millions de disques et dérivés, ça lui nuit moins qu'à un jeune artiste en développement qui a non seulement besoin d'argent pour survivre au quotidien, mais pour qui les ventes de disques seront une référence pour un producteur, s'il veut continuer à chanter et sortir des albums.» Ce à quoi Catherine Durand ajoute : «Au bout du compte, ce sont toujours les artistes qui finissent par payer, et c'est ça que les gens doivent comprendre. Car si les ventes diminuent de façon substantielle, les producteurs deviendront de plus en plus frileux et voudront investir dans des valeurs sûres. Il y aura de moins en moins de diversité.» Et Baudoin conclut : «Les pirates ? Qu'ils brûlent en enfer ! Je blague. Mais reconnaissons que chaque chanson achetée légalement rend un peu plus accessible le rêve de tout artiste, soit celui de pouvoir vivre de sa passion. Je connais des musiciens brillants, certains même connus, qui peinent à payer leur loyer et abîment leurs rêves

dans des jobs minables afin de joindre les deux bouts. C'est absolument dramatique.»

Alors qu'il semble impossible de contrer le phénomène du piratage, le constat s'impose. Si le téléchargement illégal abolit les frontières et nourrit la passion des mélomanes, il ne saura rendre justice aux artistes que s'il s'accompagne d'une prise de conscience collective, de l'établissement de principes librement dictés par cette simple logique : téléchargez, découvrez, écoutez, aimez ! Mais si vous tombez sous le charme d'un artiste, encouragez-le si vous voulez qu'il ait les moyens de vous enchanter encore. Non, contrairement aux idées entendues, acheter ses disques ne lui servira pas à combler ses désirs de vice et de luxure, d'aller se faire griller les orteils à Honolulu en jet privé. Mais ça lui permettra de vivre décemment et de bouffer à sa faim, et nous lui devons au moins ça.

**Béatrice André ■**

#### **Comment découvrir nos quatre musiciens ?**

**Alexandre Varlet**

<http://www.myspace.com/alexandrevarletmusic>  
Son troisième album, *Ciel de fête*, est sorti le 12 juin.

**Baudoin**

<http://www.virb.com/audoin>

**Catherine Durand**

<http://www.myspace.com/catherinedurand>

**Vincent Vallières**

<http://www.vincentvallieres.com>

**Le piratage est un extraordinaire outil pour découvrir des artistes, une caverne d'Ali Baba pour le passionné de musique. Mais l'artiste, lui, peut-il y survivre si les internautes ne s'outillent pas de principes ?**

**Lou :** Pour ma part, je ne parlerai pas de piratage, il y a différents niveaux... S'agissant des artistes anciens, cela ne me dérange pas, et le Net permet au plus grand nombre de connaître, de découvrir des artistes oubliés. Et sur le plan des références, c'est un bon point, cela permet aux jeunes groupes d'avoir un accès plus facile à la culture. Par contre, pour les artistes d'aujourd'hui, je suis plus mitigé... Ça me gêne quand même, j'ai l'impression de leur bouffer dans la main. Et puis je reste attaché au disque, j'ai cette culture qui me pousse à acheter les CD des artistes que j'aime bien. Maintenant, pouvoir écouter avant d'acheter, c'est aussi un plus.

**Béa :** Moi, je suis immensément attachée à l'objet, ce qui est d'autant plus particulier qu'en général, je n'attache pas d'importance aux choses. Mais si j'aime un album, vieux ou récent, il me le faut absolument entier. Et je le cherche n'importe où jusqu'à ce que je le trouve. Chez les disquaires virtuels en Angleterre, au Japon, en France, aux USA, peu importe. Le téléchargement illégal est fantastique pour découvrir des vieux albums qui n'ont même parfois jamais été réédités. Quant aux musiciens d'aujourd'hui, je suis absolument incapable de ne pas avoir de remords quand je télécharge un album, que je l'adore et que je n'encourage pas l'artiste en l'achetant. Alors ma ligne directrice est simple : je télécharge à la tonne, j'écoute, je découvre, mais si j'aime vraiment, j'achète toujours.

**Arthur12Lee:** Je ne télécharge pas de disques récents, le peu qui m'intéresse, je les achète. Il en va de même pour mes artistes fétiches. J'achète,

point barre ! Bien que je combatte le niveau assez élevé du prix des CD en France et qu'on ne parle pas de TVA, le problème est bien entendu ailleurs, notamment la marge des labels et des distributeurs comme la FNAC. Par contre, télécharger permet de découvrir des disques non distribués ou indisponibles, je pense notamment à la foisonnante scène psychédélique américaine ou anglaise. Je suis bien entendu contre la répression actuelle, contre les téléchargeurs qu'on assimile assez rapidement à des délinquants de la pire espèce. Donc, je pense que le principal responsable de la crise actuelle du marché du disque n'est pas seulement le piratage, mais aussi et surtout la piètre qualité de la production actuelle et cette floraison d'artistes jetables. Le jour où la musique sera considérée comme un bien culturel et non comme un produit de consommation comme un autre, où l'offre augmentera et que les prix baisseront, on assistera je pense à un regain des ventes, surtout chez les passionnés comme nous. Pour le grand public, là je doute, car les habitudes prises ne cesseront pas du jour au lendemain.



**La déconfiture du disque : la faute aux distributeurs et aux labels ?**

**Elmo :** D'accord, les maisons de disques perdent du fric, mais c'est de leur faute ! Leurs catalogues d'artistes

à fric, j'entends par là ceux qui rassemblent le plus d'auditeurs par rapport aux artistes plus "typés", font tous une musique formatée, calculée et ciblée, finissant par tuer cette même offre qui devient tellement homogène qu'elle n'amorce plus aucun réflexe d'achat. L'auditeur qui achète en masse est celui qui n'est pas passionné par la musique plus que ça, c'est un consommateur de base qui marche à la pulsion, sous pression des médias. En simplifiant et en calculant au maximum l'offre, les artistes projetés en vitrine se ressemblent tous, le consommateur est donc de moins en moins bousculé, attiré, le réflexe de l'achat est de moins en moins amorcé. De plus les maisons de disques ont fait et font de grosses erreurs, comme leur arrivée tardive sur le marché Internet avec une mise en place de DRM tuant dans l'oeuf la diffusion du média ! Aussi, on nous parle des droits d'auteurs, mais c'est le glaçon qui cache l'iceberg ! Les droits d'auteurs sont parmi les plus faibles rétributions sur la vente d'un disque, c'est un argument purement calculé pour vous donner mauvaise conscience en cas de *ripping* d'un disque ou d'un film.

**Béa :** Puisqu'on parle de vente de disques, il faut savoir que les CD sont beaucoup plus chers en France qu'au Canada par exemple. Il est vrai que le problème est évidemment le prix élevé du disque, alors que l'artiste n'en perçoit que des miettes. Mais étrangement, les distributeurs refusent toujours de faire de la baisse des prix leur principal argument de vente.

**Laurent :** Vous vous souvenez de la campagne "Les CD avec moins de TVA dedans" ? Mon disquaire m'avait expliqué l'arnaque, il suffisait de les augmenter avant, et de rogner un peu sur la TVA après. Et c'était des trucs archi rentabilisés depuis longtemps.



### Assiste-t-on à la mort du disque?

**Arthur12Lee :** Je reste persuadé que le CD vit ses derniers moments, que ce support est à l'agonie, comme le démontre la grosse publicité de la FNAC pour le lancement d'une plateforme payante par abonnement de 9,99 €. Dans moins de 10 ans, voire 5, les espaces réservés aux CD auront totalement disparus des magasins.

**Béa :** Je n'en suis pas si certaine. D'une part, parce que nous sommes encore nombreux à être attachés à l'objet, à la pochette, au livret. Et aussi parce qu'il y a encore des tas de gens qui ne savent pas comment bien se servir d'un ordinateur, d'autres qui ont peur de télécharger des trucs et d'attraper des virus, et même, si si, ça existe, il y a des gens qui n'ont pas d'ordinateur ! Et l'industrie ne peut pas se passer de cette clientèle-là. Donc, à mon avis, le CD ne disparaîtra pas de sitôt, ou sera remplacé par un autre support physique. Pour ma part, je ne souhaite absolument pas la mort du CD. Je tiens à toucher ce que j'aime.

**Cenzano :** L'ère du tout numérique c'est maintenant. Collectionneurs de 33, 45 et bientôt CD, vous ne serez plus qu'une espèce en voie de disparition, considérés comme des ringards à l'image des philatélistes par les djeuns dans le vent... Ça peut vous paraître sévère, mais plus ça va, moins j'ai de scrupules ou de culpabilité à télécharger comme une mule. Il y a tellement d'autres sujets qui nous mettent mal à l'aise ici bas, pas la peine d'en rajouter. Sans cette petite



révolution, je n'aurais à coup sûr jamais découvert autant de groupes plus ou moins anciens, plus ou moins connus, et je ne serais pas sur ce forum à en causer avec vous. Ceux que ça emmerdent vraiment, ce sont les majors et les grands pontes des charts, les autres découvrent et exploitent cette possibilité qui leur est offerte de se faire connaître et de pratiquer leur passion.

**Lou :** Pour ma part, le prix d'un CD est un problème, le support également. Objet plastique à la pochette infime, etc. Contrairement à Béa, je pense que la jeune génération n'achètera plus de disques, et que le téléchargement payant sera roi dans les 10 ou 15 ans à venir, malheureusement. Il y aura toujours des gens pour acheter des disques, mais je ne pense pas que d'autres supports soient possibles.

**King Bee:** Le matérialisme vis-à-vis des CD, je ne comprends pas par contre. C'est petit, c'est laid, ingrat, la pochette ne ressemble plus à rien avec ce format-là. À part les rééditions sur des labels comme Revenant ou Bear Family, où les livrets sont énormes et hyper informatifs et les emballages soignés.

### **Et les artistes dans tout ça ?**

**Béa :** Mais la question qu'il faut avant tout se poser : l'artiste, lui, comment en vit-il ? Quel sentiment peut-il avoir en sachant que des tas d'internautes à travers la planète lui volent sa musique qu'ils téléchargent avec leur ordinateur dernier modèle quand lui doit ramer dur pour payer son loyer ?

**Mcklure :** Le propre d'un artiste ne serait-il pas de crever de misère ? Ah oui, Hallyday, Pagny c'est sûr, ils ont du fric, mais le fric est-il un critère de talent ? La question est posée. Pour

tout dire, je ne suis pas loin de penser que le talent est inversement proportionnel au gain engrangé. Et puis il reste à nos chers Artistes, les concerts, les mécènes. D'autre part, il y a tellement de musique que j'écoute rarement deux fois la même chose, alors pourquoi pas une banque de musique sur le Net où l'on trouverait tout gratuitement ? On écoute, on efface, et pour les collectionneurs, des supports de toutes formes à 22 euros. Il est pas beau le monde ?

**Béa :** D'après les réponses que m'ont donné deux des artistes que j'ai interrogés pour mon article, eux-mêmes pensent que le téléchargement illégal a pour effet de véhiculer leur nom et leur musique, de les faire connaître plus largement, sans frontières. À mon avis, ça peut bien sûr leur permettre de gagner davantage d'adeptes qui achèteront peut-être leurs disques, mais là encore, il faudrait que les internautes soient assez sensibles au sujet et ne soient pas qu'une poignée à passer à la caisse... L'avenir pour les musiciens passera à mon avis par les concerts. Une place de concert, ça ne se télécharge pas. Mais là encore, je sais par expérience que lorsqu'une salle est pleine, elle ne l'est pas seulement de personnes qui ont payé leur billet. Il y a la "guestlist" de l'artiste, les journalistes et autres personnes des médias à qui on offre leur billet. Grande salle, gros fric. Mais petite salle = pas grand chose à la fin de la soirée... Pour moi, la solution idéale, c'est la sensibilisation. Expliquer aux internautes l'importance de soutenir l'artiste qu'ils ont découvert en le piratant, d'acheter son disque. Cesser cette forme de répression aussi stupide qu'inutile, ces arrestations de téléchargeurs qui braquent encore plus les internautes contre l'industrie du disque, et qui est souvent dénoncée

par les artistes eux-mêmes. Dans un monde idéal, il faudrait que le téléchargement devienne légal, qu'il soit une sorte de poste d'écoute gigantesque, sans frontière, mais que les internautes soient aussi conscients que s'ils ne soutiennent pas les artistes qu'ils admirent, ceux-là n'auront pas éternellement les moyens financiers de les enchanter.

**Lou :** Maintenant, à mon avis, il y a un espoir... La musique ces derniers temps est devenue meilleure. Bon, ok, on est loin du foisonnement des sixties, mais la qualité revient, les jeunes artistes ou groupes ont des références solides, et ce, grâce au téléchargement. Et bizarrement, de nombreux jeunes rachètent des disques... Un exemple, cette nouvelle scène rock française, fan du Velvet et des Stooges. Ces jeunes aiment posséder les originaux, et ils redevient intéressant d'acheter des singles. Le salut passe peut être par là, le single, la volonté de la chanson parfaite, plutôt que celle de faire un album. Pourquoi ne pas revenir à ça : d'abord un single, moins cher à l'achat. Les Shades ont écoulé beaucoup de leur premier 45T en live, preuve que certains jeunes veulent encore acheter des disques.

### Alors que faire ?

**Rove :** Il faut reconnaître que je ne me gêne pas pour ripper tous les CD que j'emprunte officiellement à la médiathèque (qui est énorme) en mp3... Bien sûr, je paye une cotisation à l'année, mais finalement est-ce plus moral que le téléchargement par Internet ?

**Lou :** L'exemple de la médiathèque est crucial. En laissant aux gens le soin de payer une cotisation, ils peuvent donc ripper des centaines d'albums. Voilà

peut être la solution ! Et on reparle ici de la licence globale: sous forme d'une cotisation mensuelle sur votre abonnement Internet. Vous auriez accès à une plateforme globale de téléchargement légale, les recettes étant également distribuées entre les artistes, et permettant donc à ces derniers de pouvoir vivre de leur musique. Évidemment, ça reste utopique, et il reste à définir le montant de la cotisation (à mon avis quelque chose comme 30 euros par mois devrait suffire). Qu'en pensez-vous ?

**Béa :** Je serais d'accord, mais comment s'assurer que chaque artiste touche sa part du gâteau ?

**Laurent :** À chaque fois que j'emprunte un CD à la misérathèque de mon bled, je lève les yeux, et je vois un panneau pour prévenir les gens que se faire une copie, c'est très mal, et qu'on va tous aller en enfer. Z'ont qu'à pas les prêter leurs disques !

**Lou :** Ce qui est complètement absurde ! Autant légaliser un tel moyen, tout le monde s'y retrouverait. Après, la question de la répartition serait en jeu, mais c'est toujours mieux que de se faire pirater sans rien toucher. Là, premièrement, le téléchargement est légalisé, et deuxièmement, les artistes touchent quelque chose en échange de ce téléchargement.

### L'avenir donc ?

**Arthur12Lee :** Le PDG d'EMI reconnaît que le support CD vit ses derniers moments. À l'horizon 2010, les majors auront trouvé un nouveau modèle de développement et miseront principalement sur la distribution musicale sur téléphone mobile. Le CD, lui, est en phase terminale et ne constituera plus pour les majors une

source de revenus. Bonne nouvelle, qu'ils laissent leur back catalogue à de véritables passionnés qui baisseront leur prix de vente et surtout mettront à disposition l'essentiel des enregistrements des grands groupes du passé. On est arrivés à un tournant, l'ère du tout numérique balayera tout sur son passage. Faut-il s'en réjouir ? Franchement, je n'en sais rien.

**Lou :** Moi, ce qui me fait flipper, c'est d'aller sur les sites d'artistes et de voir, non plus « nouveau single bientôt disponible » mais « nouveau titre téléchargeable sur Itunes » ! Même plus question de sortir une galette ! Ça ne vous fait pas peur ? Comment pourrait-on sauver la galette ?

**Arthur12Lee:** Sûrement pas avec l'aide du grand public qui, lui, se fout totalement de l'art musical ! Car pour nous tous, le disque forme un tout, musique et pochette. Lui se contente de son Ipod, il se fout de savoir que tel disque a une pochette magnifique.

**Béa :** Moi j'y tiens encore... Dans mon récent déménagement, j'ai passé des heures à dépoussiérer ces galettes en boîtiers, à les classer, les trier. J'avais aussi eu une jolie surprise quand Claire Hamill m'avait dédié le CD que je lui ai acheté directement. Certes, je ne suis pas spécialement groupie, mais ça m'a quand même fait très plaisir. Tout ça aussi, ça va disparaître si nous nous contentons de musique numérisée. Et que vont vendre les artistes à leurs concerts ? Pour ma part, j'achète quasi toujours leurs albums en allant à leur spectacle. Ce serait une source de revenus en moins s'ils ne pouvaient vendre leurs disques.

**Lou:** Et pourquoi ne pas revenir au

vinyle ?

**Laurent :** Si c'est le seul moyen d'avoir de chouettes rééditions...

**Cenzano:** C'est du totalitarisme ça, mōssieur ! Purée, si je devais remplacer tous mes mp3 par des vinyles, il me faudrait un hangar d'A380 pour que ça rentre !

### **Et l'avenir des petits disquaires ? Peuvent-ils survivre en 2007 ?**

**Béa :** Non, mais pas forcément à cause du piratage, plutôt à cause de la disponibilité plus grande sur Internet. Je ne trouve quasiment rien de ce que je cherche chez les disquaires, mais je trouve tout sur Amazon Angleterre, Canada, France, etc. Ou chez des tas d'autres marchands en ligne. Alors les disquaires, je n'y vais plus si souvent. Et avoir un commerce coûte des frais d'exploitation dont beaucoup se passeraient. Je connais plusieurs disquaires qui ferment, à Montréal ou ailleurs. Tower Records à Los Angeles par exemple.

**Lou:** Déshumanisation de l'industrie du disque... Maintenant, parfois tu trouves des choses chez les disquaires que tu ne trouves pas sur le net. Et puis tu as un autre rapport... J'aime toujours autant fouiner dans les bacs à disques.

**Béa :** Moi aussi j'adore fouiner dans les magasins de disques, je vais même à Londres principalement dans le but d'aller hanter les disquaires de Portobello Road. Mais néanmoins, la plupart des CD que je cherche désespérément, c'est par Internet que je les trouve, plus dans les magasins.

**Tour de table avec Béatrice André, Lou, Arthur12Lee, Elmo, Laurent, Cenzano, Rove, King Bee, Mcklure ■**



N'en choisir que dix...  
Quand on carbure à la  
musique depuis des  
lustres, qu'on a vu défiler  
des milliers d'albums  
entre ses deux oreilles,  
dresser la liste des 10  
disques seulement qu'on

mettrait dans un baluchon pour aller s'exiler sur une île déserte relève autant du défi que de la trahison. Du presque mensonge obligatoire. Parce que forcément, il y a le onzième, et le douzième, et tous ces suivants qui n'auront jamais la visibilité d'une liste ingrate alors qu'ils l'auraient tout autant mérité. Mais bon, dix, dix seulement, pas un de plus... Alors soupignons et allons-y !



1. Renaissance – Songs of Sheherazade (1975)

Jamais aucun autre album concept n'aura su raconter une histoire avec tant de magie qu'en fermant simplement les yeux, vous voyagez tout au long d'une face B de chez vous à l'Orient au son d'un mélange unique de folk, de rock, de jazz et de musique classique. *Renaissance* a gravé une bonne demi-douzaine de disques essentiels dans la première moitié des années 70. Celui-ci est pour moi le plus incontournable du groupe et de l'ensemble de ce qui a été enregistré au cours des deux décennies les plus magiques du rock.



2. Bert Jansch – Birthday Blues

Cet album solo de Bert Jansch est sorti en 1969, alors que son groupe Pentangle connaissait un grand succès. En plus de quarante ans de carrière, Bert a enregistré un nombre si considérable d'albums magiques qu'il est assurément l'un des musiciens qui possède la discographie la plus imposante. Malgré cela, si l'exceptionnel guitariste écossais a été maintes fois cité par ses pairs comme étant leur influence majeure, il reste méconnu du public. *Birthday Blues* fait partie d'une longue liste des albums absolument incontournables de Bert Jansch sur laquelle figurent aussi ses deux premiers enregistrements, *Bert Jansch* et *It don't bother me* (1965).





3. Jackson C. Frank – Blues run the game (1965)

Aucun amateur de folk n'y échappe ! Dès les toutes premières secondes de *Blues run the game*, c'est le coup de foudre total, le sublime anéantissement devant cette voix mélancolique fortement envoûtante, la magie de ces mélodies jouées seulement par une guitare obsédante. Jackson C. Frank a inspiré moult musiciens folks largement plus connus que lui, dont Nick Drake, Sandy Denny et Paul Simon. Son seul album se doit absolument de figurer dans la collection de disques de tout amoureux de ce genre musical.



4. Anthony Phillips – The Geese and the Ghost (1977)

Certes, Antony Phillips est un membre

fondateur de *Genesis*. Oui, cet album est produit par Mike Rutherford. En effet, c'est la voix de Phil Collins qu'on entend ici sur deux chansons. Mais *The Geese and the Ghost* n'en est pas moins incomparable à toute œuvre de Genesis. Il s'agit-là de l'album de folk-rock progressif symphonique le plus incroyablement renversant que les années 70 nous aient offert. S'il ne fallait conserver qu'un seul enregistrement du genre de cette époque, ce serait assurément celui-là !



5. The Yardbirds - Little Games

Tout critique vous criera haut et fort que le meilleur album des Yardbirds est *Roger the Engineer* (1966). Et il a raison. Toutefois, *Little Games* a ceci de bouleversant qu'il est un pont parfait entre le groupe que Relf, McCarty, Dreja et Page cessaient déjà d'être, et ceux qu'ils allaient créer peu de temps après (Led Zeppelin, et surtout Renaissance). Certes, on murmure que *Little Games* aurait été partiellement enregistré par des musiciens de studio, et non par les quatre membres réels du groupe. Il est vrai aussi qu'on a poussé les Yardbirds à graver sur sillons un peu n'importe quoi (*Ten Little Indians* de Nilsson, *Goodnight Sweet Josephine*, popularisé par Manfred Mann). Mais pour le reste, *Little Games* n'en est pas moins un album que tout

fan du groupe ne reniera jamais. Ce que ne contredira pas Aerosmith qui a repris l'un des morceaux du disque, *Think about it*.



6. Illusion – Out of the Mist (1977)

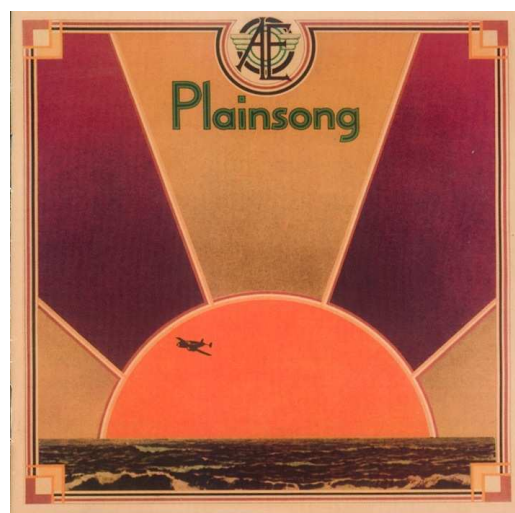
Pour Jim. Pour Jane. Pour ces mélodies exceptionnelles, si fortement envoûtantes qu'elles en sont uniques et renversantes. Pour Keith, parti juste avant, Pour Isadora, la première chanson de l'album, le chef-d'œuvre de Jim McCarty. Voilà, pour le chef-d'œuvre de Jim McCarty. Toute autre raison est superflue.



7. Accolade – Accolade (1970)

Honteusement, cette merveille absolue de folk psychédélique n'a jamais été rééditée en CD.

Le groupe Accolade a enregistré deux albums, l'un en 1970, avec Gordon Giltrap, l'autre en 1971, sans lui. Les deux sont magnifiques. Le premier est toutefois supérieur au second. On y trouve cette splendeur folk qu'est *Starting All Over* que Gordon enregistra peu de temps après sur son album solo, *A Testament of Time*. Le premier album d'Accolade héberge également une version exceptionnelle de ce grand classique qu'est *Nature Boy*.



8. Plainsong – In Search of Amelia Earhard (1972)

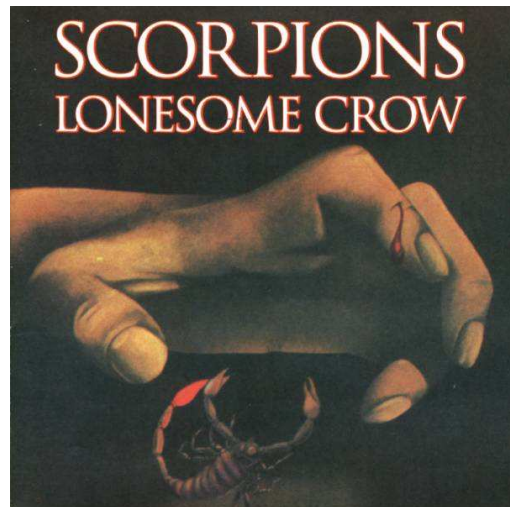
Ian Matthews possède l'une des voix les plus splendides de toute l'histoire du folk. Elle a enrichi les premiers albums de *Fairport Convention*, ceux de *Matthews Southern Comfort*, les albums solo de Ian. Et le plus beau disque qu'il a enregistré tout au long de sa carrière, *In Search of Amelia Earhard* avec *Plainsong*. Entre somptueuses ballades folks et perles de country-rock.





9. Bröselmaschine – Bröselmaschine  
(1971)

L'âge d'or du rock et du folk allemands nous a offert des dizaines d'albums mémorables. S'il fallait n'en retenir qu'un seul, ce serait certainement celui-ci. Chanté principalement en anglais, il se range sans aucun complexe aux côtés des meilleurs disques de Pentangle et de ces autres groupes mythiques du folk anglais.



10. Scorpions – Lonesome Crow  
(1972)

Il est fort dommage qu'on retienne avant tout de *Scorpions* leurs ballades radiophoniques édulcorées. Et qu'on fasse totalement l'impasse sur le tout premier album du groupe. Leur meilleur pourtant ! Savant mélange de hard rock, de prog et de psyché, il est à découvrir de toute urgence, tout comme l'est aussi le second opus de *Scorpions*, *Fly to the Rainbow*. Après, c'est une pure question de goût...

**Béatrice André ■**



# Cinéma... NANARS & Rock'n Roll

Aujourd'hui, dans **Cinéma... Nanars & Rock'n Roll : Psych-Out.**

**P**syched-Out est un film réalisé en 1968 par Richard Rush qui raconte l'épopée de Jenny (Susan Strasberg), une jeune sourde, à la recherche de son frère dans les squats hippies de San Francisco. Dans un café, elle rencontre Stoney (Jack Nicholson), leader des Mumblin' Jim, groupe de rock psychédélique qui, bizarrement, produit exactement la même musique que les Strawberry Alarm Clock. Je peux me tromper, mais puisque ce sont les Strawberry qui ont enregistré la bande originale, je pense que Nicholson fait du play-back. C'est triste, mais il faudra s'y faire : Jack n'a ni écrit, ni interprété *Incense and peppermints*. Quel dommage ! Soit.

Bien sûr, certaines séquences de *Psych-Out* sombrent rapidement dans le ridicule. Bien sûr, Jenny – sourde donc – assiste, enthousiaste, à tous les concerts des Mumblin' Jim, se retourne quand on l'appelle et parvient à lire sur les lèvres d'une personne... lui tournant le dos. Bien sûr, Stoney renie Proudhon et son fameux "La propriété, c'est le vol !" empêchant quiconque d'entrer dans sa piaule (un comble dans un squat hippie où tout est à tout le monde) et confond amour libre et machisme. Bien sûr, Dave, membre des Mumblin' Jim, ressemble plus

à Yakari qu'à un baba cool.

Néanmoins, je vais vous donner deux excellentes raisons pour mettre votre honte de côté et regarder la conscience tranquille ce sympathique nanar.

Un.

*Psych-Out* est un document essentiel pour tout amateur de musique pop/rock psychédélique, des Seeds et des Strawberry Alarm Clock (signalons au passage qu'il est logique de voir apparaître ces deux formations de Los Angeles dans ce film puisque l'intrigue se déroule à... San Francisco ! Fiente !).

Deux.

Cela ne devrait pas vous déplaire - foi de Nain ! - vous qui êtes grands connaisseurs de la fin des sixties ou en passe de le devenir, cette pellicule présente un point de vue assez frais et naïf sur cette période, idéalisant ses valeurs. *Psych-Out* ouvre la porte sur un monde où tout peut devenir merveilleux, comme cette scène où les hippies décorent une pièce en suspendant des colliers de perles et *trippent* en regardant la lumière qui se reflète dans les bijoux.



Bien sûr (voilà que ça me reprend),  
pour pouvoir être autorisé à distribuer  
*Psych-Out*, Richard Rush, le  
réalisateur a dû affubler son histoire  
d'une jolie morale parce que la liberté

c'est beau, être gentil c'est cool,  
l'intolérance c'est nul et la drogue, c'est  
mal ! But now, it's time to... Psych-Out!

**Nain Dien ■**



### Fiche technique

Psych-Out (aka Flower Power)  
Richard Rush (USA, 1968)

### Bande originale

Non rééditée en CD  
Sidewalk ST-5913  
Pretty Song from Psych-out (The Strawberry Alarm Clock)  
Rainy Day Mushroom Pillow (The Strawberry Alarm Clock)  
Two Fingers Pointing On You (The Seeds)  
Ashbury Wednesday (Boenzee Cryque)  
The World's On Fire (The Strawberry Alarm Clock)  
Psych-out Sanctorum (The Storybook)  
Beads of Innocence (The Storybook)  
The Love Children (The Storybook)  
Psych-out (The Storybook)  
The World's On Fire - Long Version (The Strawberry Alarm Clock)  
Incense and Peppermints (The Strawberry Alarm Clock)



# LA RELEVÉ



**Quelques artistes actuels conseillés par les rédacteurs de Vapeur Mauve**

## Folk

Vous aimez Bert Jansch ? Vous aimerez...

Vous aimez Nick Drake ? Vous aimerez...



Artiste : Fionn Regan  
Album : The End Of History  
Année : 2006  
Recommandé par Béatrice



Artiste : Findlay Brown  
Album : Separated By The Sea  
Année : 2007  
Recommandé par Béatrice

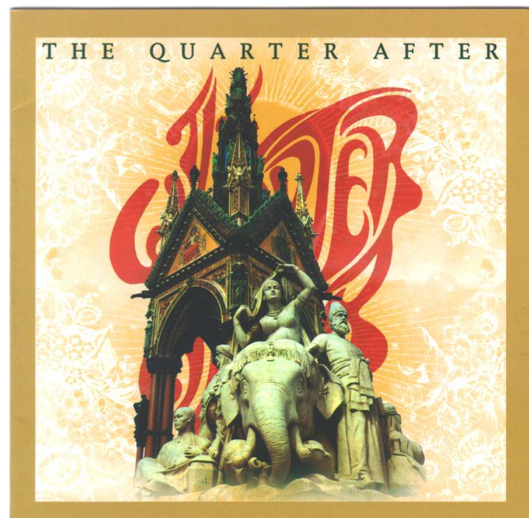


Vous aimez Pentangle ? Vous aimerez...



Artiste : Espers  
Album : The Weed Tree  
Année : 2005  
Recommandé par Béatrice

Vous aimez les Byrds ? Vous aimerez...



Artiste : The Quarter After  
Album : The Quarter After  
Année : 2005  
Recommandé par Lou

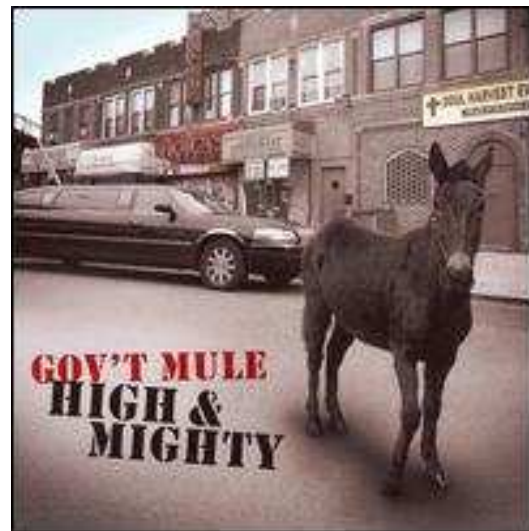
## Blues Rock

Vous aimez Blue Cheer ? Vous aimerez...



Artiste : Radio Moscow  
Album : Radio Moscow  
Année : 2007  
Recommandé par Lou

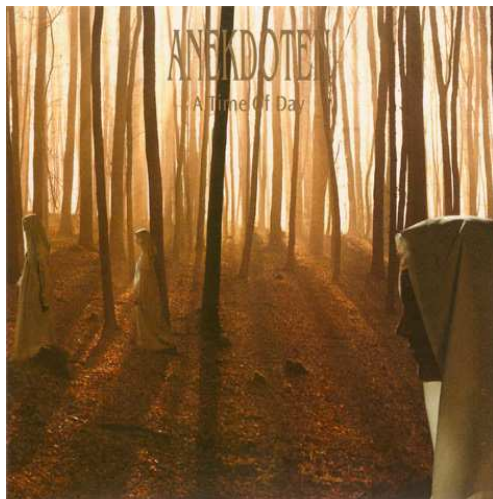
Vous aimez Cream ? Vous aimerez...



Artiste : Gov't Mule  
Album : High & Mighty  
Année : 2006  
Recommandé par Nain Dien

## Rock Progressif

Vous aimez Camel ? Vous aimerez...



Artiste : Anekdoten  
Album : A Time Of Day  
Année : 2007  
Recommandé par Béatrice

Vous aimez Led Zeppelin ? Vous aimerez...



Artiste : Mars Volta  
Album : Amputechture  
Année : 2006  
Recommandé par Nain Dien

## Garage Rock

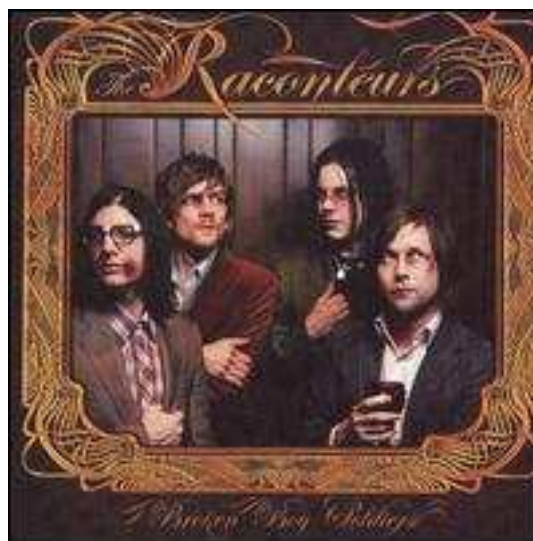
Vous aimez les Small Faces ? Vous aimerez...



Artiste : Hushpuppies  
Album : The Trap  
Année : 2005  
Recommandé par Lou

## Rock

Vous aimez les Beatles ? Vous aimerez...



Artiste : The Raconteurs  
Album : Broken Boy Soldiers  
Année : 2006  
Recommandé par Nain Dien



# COUP DE GUEULE

## R.I.P., INDUSTRIE DU DISQUE

**P**endant longtemps, dans la presse musicale spécialisée (c'est-à-dire celle où les articles n'étaient pas écrits deux ans à l'avance par des publicitaires en quête d'identité), ma première lecture était consacrée aux annonces de deux magasins de disques parisiens. Le premier, dont j'ai oublié le nom, proposait des collectors et des imports relativement chers. Le second était le bon vieux **New Rose**, avec sa fournée de noms mythiques et ses disques pas chers.

La musique (la vraie, la bonne) était à ce prix : un coup de téléphone, un chèque, trois semaines d'angoisse, un coup de sonnette... Déjà, l'industrie discographique m'apparaissait comme une hydre qui aurait contenté tout le monde, sauf moi... Avec ses campagnes de pub massive, ses mises en place imposantes, les armées de zombies qui achetaient sans se poser de questions.

A cette époque, mon sport favori, les veilles de fête, consistait à traîner chez mon disquaire, rien que pour voir ce que les gens achetaient à leurs proches. Un disque c'est loin d'être n'importe quoi. Ca doit refléter votre personnalité propre, et toucher celle de l'autre. Comme un livre, comme tous les biens culturels.

Et j'étais épouvanté, en voyant à quel point l'industrie avait déjà gagné la partie ! Compilations gerbantes (La musique de la Légion étrangère...),

énième version des tubes les plus pourris de la décennie. Tout ceci dans le respect des règles tacites, édictées par les trois ou quatre majors en place. Achète, ferme ta boîte, consomme, reviens bien vite te faire tondre !

Pendant ce temps, j'attendais une compilation des Stooges, ou un album de Rocky Ericson. J'étais donc condamné à me taire en contemplant le désastre. Il aurait pourtant suffi de peu pour que je sois content. Quelques rééditions, un peu de goût, et, bien sur, accepter d'investir quelques centimes en plus...

Investir quelques centimes de plus ?  
**NAAAANNNNNN, FUCK OFF !** me répondait l'industrie.

J'avais fini par piger le truc. J'écumais les séries Nice Price, où on pouvait encore trouver pitance. Matching Mole, Pavlov's Dog, Soft Machine... Tous ces groupes mythiques se retrouvaient là, dans le bac à soldes. Encore capables de rapporter un peu de blé, on les laissait pourrir pour, plus tard, les supprimer de la vente, sans plus d'explications.

Puis un jour, ô miracle, je feuillète un catalogue et j'y trouve un live des New York Dolls. Je me précipite chez mon disquaire qui me glisse d'office un papier sous le nez. Une liste toute fraîche pondue des CD flingués d'avance. Et devinez qui était le premier ? Si, les Dolls faisaient encore

peur !

Comme Gary Lucas (guitariste accompagnateur de Captain Beefheart) on les bloquait à la source. Histoire d'éviter qu'ils contaminent le reste du troupeau.

Pendant ce temps, on en arrivait à des aberrations totales. Les albums des Pink Fairies, uniquement disponibles en CD japonais à l'époque, se négociaient autour de 500 francs. Allez trouver un importateur qui accepte d'en stocker trois, à ce prix là !

Un temps, on a pu penser que la leçon avait été comprise. Mais se sont mis à sortir des coffrets du Velvet ou de Hendrix, bien fichus, mais qui coûtaient cher, et à recycler du matériel rare de grands artistes. C'était avant tout une parade contre la piraterie, le

meilleur des BBC Sessions de Pink Floyd ou des Who étant encore à venir. C'était aussi la fin d'une époque. À force d'avoir voulu vendre n'importe quoi, on a dégoûté les gens de curiosité. Mal anticipée, l'arrivée d'Internet a servi de prétexte. Aujourd'hui, il est bien vu de pleurer sur le téléchargement illégal, et sur la marge bénéficiaire qui baisse.

Et moi je rigole, je ne dois pas être le seul, en repensant à ces représentants de maisons de disques. Infâmes rouleurs de caisse, qui vendaient sans état d'âme une harpie canadienne, et Marilyn Manson la semaine d'après (« Ca part bien aux États-Unis »). J'ai ainsi appris que, pour peu qu'on possède plus de 200 CD, on est classé dans le public spécialisé. Pas de pitié à attendre de nous, donc...

**Laurent ■**



<http://www.rock6070.com> vous a présenté...

**Vapeur Mauve**

**N°1 – Juillet / Août / Septembre 2007**

D'après une idée originale de Lou  
et du forum Rock 60/70  
sans qui Vapeur Mauve n'aurait jamais existé

**Correction et coordination du projet : Béatrice André**

**Création des logos : Laurent**

**Couverture et mise en page de l'éditorial : Elmo**

**Mise en page et organisation du magazine : Nain Dien**

**Équipe rédactionnelle (par ordre d'apparition dans le magazine) :** Laurent, Béatrice André, Carcamousse, Cyril, Lou, Dave, Vincry, Arthur12Lee, Elmo, Cenzano, Rove, King Bee, Mcklure, Nain Dien

Disponible en téléchargement gratuit sur <http://www.rock6070.com>

**Sortie du numéro 2 : Octobre 2007**